

SCÈNES
DE
LA VIE MILITAIRE
AU MEXIQUE

PAR GABRIEL FERRY
(LOUIS DE BELLEMARE)



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

—
1858

Droit de traduction réservé

SCÈNES
DE
LA VIE MILITAIRE
AU MEXIQUE
PAR GABRIEL FERRY
(LOUIS DE BELLEMARE)

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858
Tous droits réservés.
PRIX.: 1 FRANC

LE CAPITAINE RUPERTO CASTAÑOS.

I. Le pont de Calderon.

La guerre de l'indépendance avait formé au Mexique une population qui est aujourd'hui bien éclaircie et bien isolée, par ses mœurs comme par ses souvenirs, de la société dont autrefois elle défendit si vaillamment la cause. Des *guerrilleros*, des aventuriers de toute sorte, composaient cette population exceptionnelle. Heureux le voyageur qui rencontre encore sur sa route quelques-uns de ces enfants perdus de la révolution mexicaine ! Leurs confidences éclairent pour lui d'un nouveau jour une des époques sans contredit les plus curieuses de l'histoire contemporaine de la Nouvelle-Espagne. Toutes les fois du moins que j'ai pu questionner ces vétérans des grandes luttes de 1810, j'ai recueilli des révélations, j'ai entendu des récits dont la trace ne s'est point effacée de ma mémoire. Parmi ces vieux soldats de l'indépendance, il en est un surtout en qui tous les instincts aventureux, toutes les sauvages passions de l'armée insurrectionnelle du Mexique, semblaient avoir trouvé leur personnification. Sa vie me fut racontée sur le théâtre même des campagnes de 1810 et 1811, et les aventures qui me mirent en relation avec le capitaine Ruperto Castanos étaient vraiment un digne prélude à ces récits. Aussi ne séparerai-je pas des romanesques souvenirs de l'ancien partisan les incidents, les scènes de voyage au milieu desquels se déroula devant moi cette étrange existence.

Entre Mexico et Guadalajara, capitale de l'État de Jalisco, à quelques lieues seulement de cette dernière ville, s'étend une plaine où s'est livré le combat le plus meurtrier peut-être qui ait jamais mis en présence les défenseurs de l'indépendance mexicaine et les successeurs des héros de la conquête. Un torrent traverse de l'est à l'ouest cette steppe aride et va se perdre, après un cours de trois quarts de lieue, dans le Rio-Tololotlan. Sur ce torrent est jeté un pont de pierre d'une seule arche ; c'est le pont et la rivière de Calderon. La plainte des eaux qui coulent profondément encaissées entre des berges à pic, le cri des aigles, le frémissement des herbes jaunies qui tapissent au loin le sol, tels sont les seuls bruits qui

troublent aujourd'hui le silence de cette vaste arène où cent mille hommes combattirent depuis le lever jusqu'au coucher du soleil pour l'indépendance de leur pays. Malgré l'intérêt qu'un tel souvenir devrait appeler sur la plaine de Calderon, bien peu de voyageurs s'y arrêtent, et la plupart ne font même que la traverser à la hâte. D'autres souvenirs en effet que les souvenirs historiques planent sur ces tristes lieux, et plus d'une fâcheuse rencontre signale les bords du torrent de Calderon à la juste méfiance des touristes trop chargés de bagage. Pour moi, qui avais le bonheur de n'être pas de ceux-là, je m'étais promis, en quittant Mexico y de parcourir et d'étudier à loisir le théâtre d'une si mémorable lutte ; j'avais même résolu de faire ma dernière halte, avant Guadalajara, dans un des *jacales* (huttes) qui se dressent çà et là le long du torrent, et je n'eus pas trop à me repentir d'avoir exécuté ce projet.

J'étais arrivé dans la plaine de Calderon vers la fin d'une longue journée de marche. Je me dirigeai résolûment vers une cabane bâtie non loin du pont. L'hôte de cette pauvre demeure me promit, pour moi et mon domestique, un souper ou quelque chose d'approchant, pour nos deux chevaux, une provende à peu près suffisante et un hangar en guise d'écurie. Il ne nous en fallait pas davantage, et, après avoir mis pied à terre, sans m'occuper plus longtemps des apprêts de notre installation, je me dirigeai vers la plaine, que je comptais visiter en attendant le souper.

Un premier monument de la bataille de Calderon s'offrit à moi à quelques pas du *jacal* où j'étais descendu : c'était une sorte de *tumulus* grossier, près duquel s'élevait un gommier à demi mort de vieillesse. Sur ce tumulus et aux branches de l'arbre étaient plantées plusieurs petites croix en mémoire des nombreuses victimes de la cruauté espagnole. Je passai outre, et je fus bientôt au milieu de l'arène où s'étaient rencontrées les deux armées. Avant de quitter la capitale du Mexique, j'avais lu quelques relations espagnoles ¹ des dernières révolutions de ce pays. C'était sous l'impression de ces récentes lectures que je parcourais le champ de bataille où tant d'intrépides adversaires ou défenseurs de la domination de Madrid dans la Nouvelle Espagne avaient trouvé leur tombeau. Sur le théâtre même du drame, je m'en rappelai sans peine les héros et les principales péripéties. La guerre de l'indépendance mexicaine a duré dix ans, comme siège de Troie, et la bataille de Calderon peut être regardée comme un des épisodes les plus remarquables de cette longue épopée qui attend encore son Homère. Rien n'a manqué à cette lutte héroïque. Espagnols et insurgés ont

bravé la mort avec la même audace. Du côté des Mexicains néanmoins, la superstition ranima plus d'une fois le courage des combattants. L'effigie de la Vierge de *los Remedios*, costumée en généralissime, marchait entête de l'armée émancipatrice. Des prêtres et des moines étaient généraux et colonels. Un curé dont le nom est resté célèbre, Hidalgo, exerçait sur ces bandes fanatiques un pouvoir presque dictatorial ; A côté de lui marchaient de vaillants capitaines, Allende, Aldama, Abasolo ; du côté des Espagnols, c'étaient l'implacable général Calleja et le fougueux comte de la Cadena qui se trouvaient au premier rang. Des deux parts, les chefs se valaient. Néanmoins la discipline devait avoir l'avantage sur le désordre, et six mille Espagnols, façonnés aux rudes travaux de la guerre, mirent en déroute cent mille Mexicains lancés pêle-mêle au combat par des chefs inexpérimentés.

Il est peu de familles, espagnoles ou mexicaines, auxquelles le terrible anniversaire du 17 janvier 1811, date de cette bataille, ne rappelle une perte douloureuse. Le comte de la Cadena est une des plus célèbres victimes de cette funeste journée. Emporté par une de ces rages implacables qu'éveille seule la furie des longues mêlées, le comte s'était jeté avec douze dragons à la poursuite des Mexicains fugitifs. On ne le vit pas revenir, mais on reconnut son cadavre parmi ceux qui jonchaient la plaine. Nul ne s'était précipité au-devant des insurgés avec une fougue plus cruelle. Les chefs mexicains avaient d'ailleurs tenu tête à ce rude adversaire avec une bravoure digne d'un meilleur sort. Sur l'une des éminences d'où mes regards embrassaient le théâtre de la bataille jusqu'à ses dernières limites, Hidalgo s'était tenu pendant l'action et avait dirigé tous les mouvements de sa tumultueuse armée. C'était là que ses lieutenants venaient prendre leurs instructions, tandis que cent pièces d'artillerie tonnaient contre les Espagnols ; c'était là aussi que la nouvelle d'une défaite inattendue avait surpris l'intrépide curé, devenu généralissime. Quelles avaient été pendant le combat les pensées de cet homme étrange ? Étaient-ce celles d'un père au cœur de qui retentissent douloureusement les coups portés à ses enfants ? ou celles d'un général qui met pour l'enjeu d'une bataille les plus chères espérances de sa vie ? La double responsabilité du pasteur et du chef d'armée s'était sans doute en ce moment révélée à l'âme du prêtre rebelle, et avait châtié son orgueil par une double torture. C'était sa voix qui avait poussé dans la plaine tant de milliers d'hommes armés de flèches et de frondes ; c'était par ses ordres que cent pièces d'artillerie avaient été traînées des points les plus reculés du Mexique jusqu'au pied de ces

collines, tour à tour occupées et abandonnées par les insurgés et les Espagnols². Seize mois avant la journée de Calderon, Hidalgo n'était encore que le curé de Dolores, obscure bourgade située à quelques lieues de Guanajuato ; Allende était capitaine dans un régiment espagnol. A quelle fatalité obéissaient-ils donc quand, dans la nuit du 16 septembre 1810, le premier cri d'indépendance fut poussé dans le bourg de Dolores ? Et comment expliquer cet élan révolutionnaire qui, à la voix de Hidalgo, s'était propagé avec la rapidité de l'incendie qu'allume la torche jetée dans les herbes desséchées d'une savane ? N'y avait-il pas quelque chose de miraculeux dans cette armée de cent mille hommes recrutés en quelques jours par deux ou trois chefs résolus ? Mais aussi quel retour de fortune et quelle expiation cruelle pour leurs premiers succès ! Par trois fois, à Calderon, la victoire sembla se déclarer pour les insurgés ; par trois fois elle leur échappa, et l'explosion d'un chariot de munitions, en jetant le désordre dans leurs rangs, acheva enfin leur déroute. Quelques-unes de ces bandes, commandées par Allende et Abasolo, purent faire une honorable retraite et se tenir prêtes pour de nouveaux combats ; mais la perte des troupes insurrectionnelles n'en fut pas moins immense. Il n'y avait pas, au dire d'une dépêche officielle, une baïonnettees pagnole qui ne fût rouge de sang. Comme dans toutes les guerres civiles, le carnage avait suivi la lutte, et il fut terrible.

La plupart des chefs de l'armée vaincue à Calderon eurent une triste fin. Hidalgo, Allende, Aldama, trouvèrent la mort sur un échafaud à Chihuahua. Les restes d'Abasolo, le chevaleresque insurgé, reposent au fond d'un cachot. Torres, le *vaquero* devenu l'un des chefs de l'armée, avait été ignominieusement suspendu au gibet de Guanajuato, et son corps, coupé en morceaux, avait été exposé en quatre endroits de cette ville, où la clémence momentanée des Espagnols avait gracié tous ses complices. D'autres partisans plus heureux avaient échappé aux désastres de la bataille ; quelques-uns même étaient arrivés au pouvoir ; mais combien de soldats obscurs, combien de héros ignorés avaient péri dans la foule ! Au moment où cette triste pensée offrait à mon esprit, le soleil était près de se coucher. Le murmure du torrent, le frémissement des hautes herbes agitées par le vent, toutes les mélancoliques rumeurs de la solitude, m'arrivaient plus tristes, plus solennelles encore que de coutume. Je sentis le besoin de secouer les pénibles impressions qui m'obsédaient, et je repris le chemin de mon hôtellerie.

La cabane que j'avais laissée déserte, il y avait une heure à peine, s'était rapidement peuplée pendant mon absence. Une demi-douzaine de dragons mexicains, aisément reconnaissables à leur uniforme rouge et à leur manteau jaune, avaient attaché leurs chevaux au tronc du gommier chargé de croix de bois, et, tandis que la dent de leurs montures essayait d'enlever à l'arbre desséché quelques débris d'écorce, les cavaliers se reposaient en buvant sur le seuil de l'hôtellerie. Le flanc poudreux et fumant des chevaux attestait qu'ils avaient fourni une longue traite ; Ces hommes à la figure basanée et au costume éclatant formaient un groupe pittoresque. Il me semblait que la plaine déserte de Calderon venait de rendre à la vie quelques-uns des sauvages guerriers dont elle avait été le tombeau.

« Nous avons donc six convives de plus ? » dis-je à l'hôte en rentrant dans la cabane. Ma question trahissait une inquiétude qu'expliquait mieux encore le regard que je jetai sur la table, où rien n'indiquait les apprêts du souper.

« Eh ! non, seigneur cavalier, répondit l'hôte. Ces dragons laissent souffler leurs chevaux, et ils se remettront en route avant une demi-heure pour la *barranca del Salto*, où ils vont dormir, si toutefois on peut reposer dans cet endroit maudit. »

L'hôtelier accompagna ces derniers mots d'un signe de croix. Pour la première fois, je surprenais au Mexique une de ces superstitions si communes dans nos pays, et j'allais hasarder à ce sujet quelques questions, quand une voix forte détourna l'attention du maître de la cabane. Presque en même temps un voyageur impatient ouvrit la porte, et poussa jusque dans la hutte un robuste cheval noir comme l'ébène. « Holà ! *patron*, n'avez-vous pas quelques provisions en réserve pour un voyageur affamé ? »

Je tournai vers ce visiteur inattendu le même regard contrarié que j'avais jeté sur les six dragons. A la lueur du fourneau qui éclairait la cabane, je pus reconnaître un homme de cinquante ans environ, grand et vigoureux, à la peau brune, aux yeux vifs et brillants ; de longues moustaches remontaient jusqu'à ses oreilles ; une cicatrice, mal cachée par les bords de son chapeau, s'étendait de son œil gauche jusqu'à son menton. La physionomie du cavalier exprimait la bonté et la franchise ; il y avait dans ses gestes et dans son accent une brusquerie toute militaire.

« Si vous voulez autre chose que des *frijoles* au piment, de la *oecina* et les débris d'une vieille poule, vous pouvez passer votre chemin, répondit l'hôte.

— *Con mil diablos !* s'écrie le nouveau venu, ce sont mes trois, mets de prédilection, et je m'arrête ici. »

L'inconnu fit reculer son cheval avec une aisance parfaite jusqu'au delà du seuil de la cabane, puis il sauta à terre, attacha l'animal à l'un des arbres poudreux qui formaient devant l'hôtellerie une sorte de chétive oasis, et rentra dans la cabane, portant sous son bras un magnifique *sarape* du Saltillo, qu'il déposa dans un coin. Ensuite il déchaussa ses éperons, ôta de sa ceinture une espèce de large cimeterre, et s'assit à côté de moi sur un banc de chêne dressé le long d'une table noircie par la fumée.

« Êtes-vous de mon avis relativement au souper ? me demanda-t-il quand il se fut assis.

— Oui, à quelques scrupules près quant à l'âge de la poule.

— Bah ! avec de bonnes dents, on en viendra à bout, répondit mon commensal ; et le gros rire qui écarta ses lèvres me laissa voir, deux rangées de dents capables de broyer du fer. Holà ! *amigo*, continua-t-il en se tournant vers l'un des dragons arrêtés devant la cabane, voulez-vous vous asseoir, trinquer avec moi, et me dire pour quelle cause vous battez la campagne à une heure si avancée ?

— Un escadron de notre régiment est en garnison pour quelques jours au village de Zapollanéjo, et nôtre capitaine nous a ordonné d'aller camper cette nuit dans l'*hacienda* ruinée située près de la *barranca del Salto*.

— La *barranca del Salto* ! dit l'inconnu avec un mouvement de surprise ; et c'est tout ce que vous savez du but de votre expédition ?

— Je sais encore, reprit le soldat, que six autres détachements, de six hommes chacun, ont été envoyés dans des directions toutes différentes pour cerner les abords de Guadalajara ; voilà tout ce que je puis vous dire, et, si vous voulez en savoir plus long, adressez-vous au *cabo* que voici. »

Le *cabo* ou brigadier, qui avait les cinq dragons sous ses ordres, entra à l'instant même pour rappeler ses hommes et boire le coup de rétrier. Le voyageur qui avait si familièrement questionné le dragon traita de même le *cabo*, et prévint son désir en lui versant à boire ; celui-ci n'eut garde de refuser. « A votre santé ! dit-il.

— A la vôtre ! répliqua l'inconnu. » Et il adressa de nouveau, au *cabo* sa question, déjà restée sans réponse, quant au but de l'excursion des dragons.

Celui-ci sembla hésiter un instant à répondre ; puis il donna l'ordre au soldat qui n'avait pas quitté la cabane d'aller rejoindre ses camarades. Le

cabo ne voulait pas sans doute mettre un inférieur dans le secret de ses instructions. Quand nous fûmes seuls :

« Vous êtes un *ancien* ? dit le *cabo* au cavalier, qui en effet avait la tournure d'un vieux soldat.

— J'ai combattu tout un jour dans cette plaine, répondit l'inconnu.

— Était-ce à la bataille de Calderon ? interrompis-je. En ce cas, vous me raconterez cette journée.

— Volontiers, pendant le souper. Je commandais une *guerrilla* volante de deux cent cinquante hommes, et le soir j'étais à peu près le seul de ma troupe. Que de sang, mon Dieu, a coulé au pied de ces collines !

— Nous allons ce soir, reprit le *cabo* à voix basse, fouiller la *barranca del Salto*, et, si la réputation qu'a cet endroit n'est pas trompeuse, c'est une assez triste commission : les morts, dit-on, y font la guerre aux vivants.

— Ah ! c'est qu'il s'y est passé de terribles choses ! Il me souvient d'une affreuse nuit.... Mais à quoi bon cette perquisition nocturne dans une *hacienda* ruinée ?

— Cette *hacienda* cache, à ce qu'il paraît, plus d'un hôte dangereux. Écoutez, nous ne sommes pas de trop mauvais vouloir à l'endroit de l'honorable confrérie des *salleadores* : il faut que tout le monde vive ; mais il est deux classes d'hommes que les voleurs doivent respecter, les prêtres et les militaires. Or, il y a quelques jours, on a poussé l'audace jusqu'à dévaliser tout près d'ici Son Excellencele gouverneur de Guadalajara, en compagnie de son chapelain : c'était profaner d'un seul coup tout ce qu'il y a de respectable.

— Et sait-on qui a commis ce double sacrilège ? demanda le vétéran.

— Qui cela peut-il être, si ce n'est cet endiablé d'Albino Conde ?

— Albino Conde ? le fils du fameux guerrillero qui a rendu tant de services dans la guerre de l'indépendance ?

— Lui-même. Un des hommes de l'escorte du gouverneur l'a reconnu malgré son déguisement, et c'est lui que j'ai ordre de prendre mort ou vivant à l'*hacienda* del Salto. Seulement, j'ai trouvé prudent de cacher à mes hommes le but de notre expédition, car je sais par expérience qu'Albino a des amis partout.

— Et on croit le rencontrer à l'*hacienda* del Salto ?

— C'était là aussi, vous le savez, que se réfugiait son père, lorsqu'il n'était encore que contrebandier, et, entre nous, on m'a promis les épaulettes d'*alférez* pour la tête du bandit.

— Prenez garde, seigneur *cabo*, dit-l'étranger, qui depuis quelques moments était devenu pensif ; prenez garde : j'ai vu, moi qui vous parle, d'étranges choses à la *barranca*, et Dieu me préserve de jamais chercher un gîte dans ces ruines, lorsque le vent de minuit souffle sur la plaine et que la lune éclaire les croix de *meurtre* au fond du ravin !... Tous n'êtes que six ! pour une pareille expédition, c'est bien peu !...

— C'est donc vrai, tout ce qu'on raconte ? demanda le *cabo* effrayé.

— Sans compter ce que personne n'est revenu dire !

— Peste ! je tiens à revenir raconter ce que j'aurai vu, et je ne camperai, avec mes hommes, qu'à l'entrée de la *barranca*, assez loin des morts pour ne pas les craindre, assez près des vivants, s'il y en a, pour leur intercepter toute issue. Le tout est de passer cette nuit sans encombre, car d'autres détachements doivent nous rejoindre demain matin dans cet endroit maudit ; mais il se fait lard, et nous avons encore notre bivouac, à installer. Adieu, seigneur capitaine. »

Et le dragon vida un dernier verre de *mescal*, puis il serra la main du vétérinaire et sortit précipitamment. Une minute après, les échos silencieux de la plaine de Calderon se réveillaient sous les pieds des chevaux, qui partaient au galop. L'étranger, resté seul avec moi, ne parut pas beaucoup se soucier d'attendre le souper dans ma compagnie, car il ne tarda pas à prendre son sarape et à se poster sur le seuil de la hutte, d'où il sembla suivre des yeux les six dragons galopant dans la prairie ; et à peine ceux-ci furent-ils hors de vue, qu'il s'élança sur son cheval et partit sans même se retourner vers moi.

La conversation que je venais d'entendre ne me laissait pas, je l'avoue ; sans quelque inquiétude, et je me disais qu'il eût été sage peut-être de ne pas choisir, pour y passer la nuit, une hôtellerie si voisine du quartier général d'un *salteador* tristement fameux. J'étais d'ailleurs sous l'impression pénible d'une de ces heures de silence et d'isolement qui, toutes les fois qu'elles reviennent dans la journée d'un voyageur, reportent sa pensée vers la patrie absente. Les rumeurs confuses du soir commençaient à s'élever dans la plaine. Le cri des grillons cachés dans les herbes sèches m'arrivait de temps à autre, mêlé aux aboiements de quelques chiens, lugubrement répétés par les échos de la solitude. Le maître de la cabane et mon domestique étaient occupés au dehors ; l'ombre croissait autour de moi, et ce fut avec un certain plaisir que je vis arriver, comme une

distracted à mes pensées chagrines, la femme de l'hôte, attirée sans doute par la fumée de ses ragoûts, qui semblaient cuits à point.

« Quand Votre Seigneurie voudra souper, dit-elle, tout est prêt.

— A l'instant même, repris-je, si c'est votre bon plaisir. »

La *ventera* étendit sur la table une nappe longue, étroite et d'une saleté qui n'attestait que trop clairement de longs services. C'était, selon l'usage de *tierra adentro* (pays intérieur), une toile de coton ornée d'effilés et de perles de Venise à chaque extrémité. L'hôtesse ne mit sur la table que deux assiettes, l'une pour moi, l'autre pour mon domestique.

« Nous sommes trois, dis-je à la *ventera*, et vous oubliez un couvert.

— Trois ! demanda-t-elle ; et qui donc est le troisième ?

— Le cavalier aux longues moustaches qui était ici il n'y a qu'une demi-heure.

— Eh bien ! il y a une demi-heure, ce cavalier est parti sans vouloir attendre le souper, et il n'est pas revenu. Après tout, pourquoi vous en plaindre ? Vous n'aurez que plus forte ration. »

Mon domestique rentra en ce moment, et je me mis à table d'assez mauvaise humeur. Le souper me parut détestable. Tous mes efforts pour obtenir de l'hôte ou de l'hôtesse quelques renseignements sur la *barranca del Salto* ne provoquèrent que cette invariable réponse : *Ahi dizqué espanta* (on dit qu'il y a des revenants). Après ce triste souper et cette journée de fatigue, j'avais grand besoin de sommeil.

Il était près de minuit, et je dormais déjà depuis une demi-heure, étendu dans mon *sarape*, sur le banc de chêne qui m'avait servi de siège, quand un bruit de pas et la brise fraîche de la nuit, pénétrant par la porte entr'ouverte, me réveillèrent subitement. Un cavalier venait de s'arrêter devant le *jacal* ; il mit pied à terre et entra dans la chambre qui me servait de gîte. Je le reconnus.

« Tout le monde dort-il ici ? me demanda-t-il brusquement, et reste-t-il quelques débris de votre souper ?

— Tout le monde dort, répondis-je, et mon domestique, je le crains bien, a consommé votre part.

— Peu importe ; j'ai soupé ailleurs aussi mal que j'aurais soupé ici : ce que je viens chercher, c'est un abri d'abord, et puis un homme assez obligeant pour ne pas me refuser un service.

— Cet homme, vous l'avez trouvé ; mais vous me devez en revanche un récit de la bataille de Calderon. L'avez-vous oublié ?

— Non certes, et nous en causerons demain ; souffrez que je fasse, avant tout, reposer mon cheval. »

Et le vétéran, sans attendre ma réponse, se dirigea vers l'écurie. Quelques instants après, il revint se coucher au pied du banc où j'essayais en vain de dormir. « Trouverez-vous mauvais, une demanda-t-il, que j'affirme devant vous que je suis dans cette *posada* depuis six heures du soir, et que je n'en ai pas bougé ? »

Je réfléchis un instant. Faudra-t-il l'affirmer moi-même ?

— Non, votre rôle se bornera à ne rien dire ; c'est moi seul qui mentirai, s'il le faut absolument.

— Accordé, seigneur don....

— Seigneur don Ruperto Castanos, reprit l'étranger avec une sorte d'emphase, ex-capitaine de *guerrillas*.... »

Cette réponse termina notre entretien. Le capitaine Ruperto ronflait bien avant que je me fusse rendormi, et ce fut lui qui me réveilla vers quatre heures du matin, pour me proposer de faire un tour dans la plaine en attendant qu'on sellât nos chevaux. J'acceptai avec empressement. Quand nous fûmes sortis du *jacal*, le capitaine me conduisit vers le torrent. « Mettons-nous sur le pont, me dit-il ; de là nous dominerons le champ de bataille ; mais, *con mil diablos* ! Je ne sais trop comment vous décrire le combat qui s'est livré ici, il y a près de trente ans. La fumée de l'artillerie et la poussière m'enfermaient dans un affreux brouillard ; je vous indiquerai du moins les postes qu'occupaient mes braves compagnons. Le pont de Calderon est commandé en tête et sur le côté gauche par deux collines prolongées et très-escarpées, qui dominent la plaine ; la grande route de Guadalajara traverse le pont même, car la rivière qui coule sous son arche entre des bords à pic ne présente presque aucun endroit guéable. »

Un moment de silence succéda à ces (premières paroles du capitaine ; mes regards se portèrent tour à tour sur le pont, sur les collines et sur la rivière. « Tenez, reprit Castanos en me désignant celle des deux collines qui fait face au pont, il y avait sur cette, hauteur, la veille de la bataille, une batterie de soixante-sept canons de tout calibre ; sur la colline de gauche, douze bouches à feu ; sept autres encore à quelque distance de là, à l'endroit où le monticule de gauche forme par un renflement comme une troisième hauteur : c'était donc en tout quatre-vingt-six pièces, de quoi écraser d'un coup les six mille hommes du général Calleja. Eh bien ! les flèches des Indiens firent ce jour-là plus de besogne que nos trois batteries. Croiriez-

vous que les affûts étaient construits de telle sorte que la bouche de la pièce ne pouvait s'abaisser, et que de cette hauteur les boulets passaient forcément au-dessus de l'ennemi ? La fatalité, vous le voyez bien, était contre nous, car les dispositions générales semblaient prises à merveille : il ne manquait que de bonnes armes. Le général Tores se tenait là, au pied de la colline qui fait face au pont ; don Juan Aldama, sur celle de gauche ; Abasolo commandait quinze mille chevaux, et je le vois encore galopant sur le front de sa troupe ; Allende était partout, comme général en chef, et de cette petite éminence que vous voyez là-bas, Hidalgo, debout, la tête nue, dominait le corps de réserve disséminé dans toute la plaine. Quant à moi, je me trouvais avec mes deux cent cinquante hommes tout près d'Allende. Maintenant faites-vous une idée de cent mille hommes mal armés ou sans autres armes que des flèches, des frondes, de mauvais fusils et des couteaux ajustés à des bâtons, à l'exception toutefois de quelques milliers de soldats qu'Allende avait disciplinés tant bien que mal, — cent mille hommes récitant le rosaire à haute voix ou chantant des cantiques, — puis, le jour de la bataille, un bruit assourdissant, un nuage de fumée qui s'étendait partout, et vous en saurez autant que moi sur cette grande bataille, à laquelle j'assistais cependant. »

Je crus devoir me contenter de ces explications imparfaites ; j'étais pour le moment plus curieux d'entendre le *guerrillero* me raconter la légende de la *barranca* del Salto, et je lui fis part de mes désirs.

« Si de Guadalajara, où je vais vous accompagner, me répondit-il, vous alliez comme moi à Tepic et de là jusqu'à San-Blas....

— C'est précisément mon itinéraire, interrompis-je.

— Tant mieux, *caramba* ! tant mieux, nous ferons route ensemble ; puis j'ai eu de puissants motifs pour vous fausser compagnie, ajouta don Ruperto ; peut-être vous les dirai-je plus tard, et ce serait une histoire assez intéressante, je vous le jure, que celle qui a précédé et suivi ma rencontre avec vous. En attendant, si d'autres récits vous paraissent dignes d'attention, je mets tous mes souvenirs à votre disposition. J'ai combattu côte à côte avec le *padre* Hidalgo, Abasolo, Aldama et Allende ; j'ai bivouaqué, dressé des embuscades avec Torres, SotoMayor, Garcia, Osorio, Montano et tant d'autres. Je vous ferai, d'après nature, le portrait de ces héros étranges ; je vous raconterai de bizarres exploits, de pittoresques aventures dont les bois, les savanes, les grèves de l'océan Pacifique ont été le théâtre. Tout cela vous convient-il ?

— A merveille ! » m'écriai-je, enchanté de cette bonne fortune inattendue.

Le soleil se levait : c'était le bon moment pour se mettre en route. Revenus à la *venta*, nous trouvâmes nos chevaux sellés et bridés ; la *ventera* put nous servir une tasse de chocolat, qui devait nous aider à attendre patiemment un déjeuner plus substantiel : Guadalajara n'est qu'à dix-lieues du pont de Calderon. Notre léger repas achevé, nous montâmes à cheval et nous partîmes.

Nous chevauchions depuis une demi-heure à peine, quand nous fûmes rejoints par une troupe de cavaliers. C'étaient les six dragons, y compris le *cabo*, que nous avions vus la veille à la venta de Calderon.

« *Santo Dios* ! s'écria don Ruperto. Eh bien ! Seigneur cabo, avez-vous dans la poche vos épaulettes d'*alférez* ?

— Le diable est parti ! reprit tristement le brigadier. Ce matin nous avons vainement fouillé l'*hacienda* de la *barranca* del Salto.

— Pourquoi n'y être pas entré de nuit ? reprit don Ruperto ; vous auriez sans doute trouvé ce que vous cherchiez.

— J'y aurais trouvé, peut-être ce que je n'y cherchais pas ; d'ailleurs aucun de mes hommes n'a osé y pénétrer.

— Ma foi ! Poursuivit Castanos, ce cavalier et moi, en soupant à la *venta* où vous nous avez vus, puis, après souper, en nous couchant de bonne heure comme des voyageurs fatigués doivent le faire, nous avons prié pour la réussite de vos recherches. »

Castanos mentait effrontément. Selon nos conventions, je ne le contredis pas.

« Entre nous, reprit le *cabo*, je sais à peu près où il est maintenant, ce cher ami. Nous allons cerner tout le village de Zapotlanéjo, dans lequel il courtise, dit-on, une jolie *china*. C'est là que je compte le trouver et gagner mes épaulettes de sous lieutenant. Il lui semblera tout naturel que je le fasse contribuer à mon avancement. Je le connais un peu, et entre amis on se doit ces petits services.

— Entre amis, dit Ruperto, on s'aide comme l'on peut. »

Le *cabo* et ses cinq hommes s'éloignèrent dans la direction du village de Zapotlanéjo.

« C'est donc un bandit bien redoutable que cet Albino ? demandai-je au capitaine.

— Eh ! mon Dieu, non ; il aime à bien vivre sans travailler.

— Quel homme est-ce enfin ? Le savez-vous ?

— Oh ! Sa figure n'est pas prévenante, tant s'en faut. Il a une physionomie repoussante, féroce ; il est petit et mal bâti.

— Alors il court grand risque d'être mal reçu par la belle *china*. »

En ce moment même, un jeune cavalier dont le costume et les manières annonçaient un gentil homme parut sur la route que nous suivions ; il était monté sur un magnifique cheval bai, et semblait pressé de nous rejoindre. Le capitaine Castanos était évidemment très-lié avec le nouveau venu, car à peine furent-ils en face l'un de l'autre qu'ils échangèrent une cordiale poignée de main. Le cavalier qui nous avait rejoints était grand, svelte et d'une physionomie toute prévenante.

« Venez donc, mon neveu, s'écria don Ruperto, nous ferons route ensemble ; car nous n'avons pas de secrets à nous dire devant ce seigneur, qui est ton ami. »

Le jeune homme me salua poliment, fit faire volte-face à son cheval, et nous cheminâmes tous trois vers Guadalajara d'un pas égal. Si court qu'ilût, notre voyage ne devait pas s'achever sans nouvelle rencontre, car à une lieue à peine de Guadalajara nous fûmes accostés par un grand drôle à gure patibulaire.

« Vous permettrez, mon oncle, n'est-ce pas ? dit le jeune homme en s'arrêtant pour causer avec ce personnage suspect.

— A ton aise, mon garçon, » répondit le capitaine.

Quelques instants après, le jeune homme nous rejoignit, et, toujours silencieux, se remit à trotter à côté de nous. Deux fois encore, avant d'arriver à Guadalajara, le neveu du vétéran échangea quelques paroles à voix basse avec des hommes que le hasard seul amenait sans doute à notre rencontre, et dont la physionomie comme les allures me paraissaient plus qu'équivoques. J'évitai toutefois de témoigner aucune défiance au capitaine Castanos, et nous étions les meilleurs amis du monde, quand nous entrâmes de compagnie dans la ville de Guadalajara.

II. Guadalajara.

Guadalajara est la capitale de l'État de Jalisco. Placée sur la limite de la *terre froide* et de la *terre chaude*, cette ville participe de l'aspect des deux zones qui se partagent le Mexique. Sous un ciel toujours pur, égayée par de

nombreux jardins, elle subit parfois l'influence des brises glacées qui soufflent des montagnes voisines. Le Cerro del Col, espèce de volcan éteint, le pic de Tequila, et derrière ces tristes montagnes toute une chaîne de collines abruptes qui cernent le Rio-Tololotlan, tel est le sombre amphithéâtre qui encadre du côté nord la ville de Guadalajara. Des sapins, des chênes verts couvrent ces hauteurs. Sur les bords du Tololotlan toutefois, d'autres régions s'annoncent, et déjà circule un air plus tiède. C'est la *tierra caliente* qui se révèle. Aux chênes et aux sapins succèdent les citronniers et les bananiers. Les sables arides font place à des champs de cannes à sucre arrosés par de nombreux cours d'eau. L'aspect intérieur de Guadalajara est des plus riants. Chaque maison a sa *huerta* (jardin fruitier), et dans tous ces vergers s'épanouit une végétation luxuriante. Guadalajara n'est pas seulement une ville pittoresque, c'est aussi une ville manufacturière ; c'est la seconde cité de la république, comme Lyon est la seconde ville de France, et elle présente avec notre métropole industrielle cette autre analogie, que, de tous les centres de population au Mexique, c'est celui où les passions politiques entretiennent le plus d'agitation.

« D'après ce que vous m'avez conté de vos affaires, me dit don Ruperto au moment où nous arrivions en vue de la ville, vous devez séjourner ici au moins une semaine pour attendre l'arrivée de vos muletiers. Je dois, de mon côté, passer dans cette ville quelques jours ; tout va donc pour le mieux. Je vous conduirai dans un *meson* dont le *huesped* est mon ami, et, à ma recommandation, vous serez de sa part l'objet d'une attention toute particulière. Vous n'aurez qu'à vouloir pour qu'on ajoute un banc de bois au mobilier de votre chambre, ce qui est un luxe inusité dans ce pays. Et puis, c'est dans deux jours la fête de la Vierge de Zapopam, et j'irai vous prendre à votre auberge pour vous faire voir cette cérémonie. En attendant, je vais loger chez un ami, et je regrette de ne pouvoir vous offrir d'autre hospitalité que celle de la *posada* publique.

Pendant que le capitaine me donnait ces indications, nous étions arrivés à la barrière ou *garita*. Un officier vint à notre rencontre, et nous fit signe de ne point passer outre.

Pardon, *señores*, nous dit-il ; mais certaines instructions de police m'obligent à vous faire subir un interrogatoire. Je désire donc savoir d'où vous venez et où vous allez descendre dans cette ville.

— Nous avons quitté ce matin, mon neveu et moi, la plaine de Calderon, dit le capitaine en désignant notre jeune compagnon. C'est dans un des

jacales de cette plaine que nous avons déjeuné avec ce cavalier étranger. »

Le capitaine se souvenait trop bien en ce moment de la promesse que je lui avais faite de ne pas contredire ses allégations. Je jugeai toutefois inutile et peut-être imprudent de le démentir ; aussi gardai-je un complaisant silence. En ma qualité d'étranger, j'inspirais à l'officier mexicain une confiance qui le décida à ne pas réitérer sa première question. Il se contenta d'ajouter :

« Et chez qui descendez-vous dans la ville ? »

Le vétéran murmura entre ses lèvres un nom que je n'entendis pas ; mais l'officier parut satisfait de la réponse : car, après nous avoir salués poliment, il nous fit signe que nous pouvions passer. Pendant ce court interrogatoire, le neveu de don Ruperto avait gardé une contenance impassible. Une fois fibres de nous éloigner, nous piquâmes des deux, et nos chevaux nous eurent bientôt conduits au centre de la ville. Le moment était venu de nous séparer, et Castanos m'indiqua la route que je devais suivre pour gagner ma *posada*.

« A demain, me dit-il ; mon neveu et moi, nous n'oublierons pas le service que vous nous avez rendu.

De si vifs remerciements me laissèrent fort surpris ; mais, sans me préoccuper davantage du sens qu'il fallait attacher aux paroles de don Ruperto, je me dirigeai immédiatement vers le *meson* qu'on m'avait désigné. Après un repas assez frugal, mais bien délicat cependant en comparaison de mon souper de la veille, je demandai le chemin qui conduit à l'*Alameda*, et je pris lentement- le chemin de cette promenade.

L'*Alameda* de Guadalajara se rapprocherait beaucoup de l'*Alameda* de Mexico, si l'on y rencontrait des promeneurs. Presque seul sous l'ombrage des frênes magnifiques qui en forment les allées, je laissais errer mes regards sur les cimes lointaines et escarpées des Cordillères qui dominent la ville, et que je devais traverser pour gagner Tepic et San-Blas. J'avoue que je m'ennuyais profondément ; quand, à travers un massif épais de jasmins, un bruit de voix confuses arriva jusqu'à mes oreilles. En écartant un peu les branches qui s'entrelaçaient devant moi, je reconnus, assis sur un banc, trois hommes vêtus, comme les cavaliers que j'avais rencontrés la veille, de l'uniforme écarlate des dragons mexicains.

Écoute, disait l'un d'eux, tu sais que je suis ton ami...

— Allons donc ! interrompit un autre dragon dont je crus reconnaître la voix, je ne crois plus à l'amitié, vois-tu ; Albino m'en a dégoûté pour

toujours. Ce drôle sait que, s'il se laissait prendre par moi, il contribuerait à mon avancement : eh bien ! il s'obstine à m'éviter tant qu'il peut. Tôt ou tard il sera pendu ; ne vaudrait-il pas mieux que ce fût un ami qui lui rendît ce service plutôt qu'un de ses ennemis ? Il mourrait du moins avec la certitude de faire de moi un *alférez*... Ah ! Continua le *cabo* (car l'homme qui parlait n'était autre que le brigadier que j'avais rencontré au pont de Calderon), des amis comme celui-là ne valent pas un *tlaco* !

— Et où es-tu donc allé chercher Albino ? demanda un des compagnons du *cabo*.

— A la *barranca* del Salto d'abord, puis à Zapotlanéjo ; mais il venait de quitter ce dernier endroit lorsque j'y suis arrivé.

— Je le crois bien, on m'a dit qu'on l'avait vu entrer ce matin à Guadalajara en plein jour.

— Vraiment ! s'écria le brigadier de dragons ; alors je cours lui faire honte de sa conduite, car je sais à peu près où le trouver. »

En disant ces mots, le sous-officier se leva avec tout l'empressement d'un joueur qui espère mettre la main sur une martingale. Bientôt il fut au bout de l'allée et hors de vue de ses camarades.

« Notre *cabo* est un fin limier, dit après quelques : instants de silence l'un des deux dragons si brusquement abandonnés par le brigadier. Dire pourtant qu'il ne faudrait que présenter au gouverneur la tête de ce scélérat d'Albino pour avoir les épaulettes d'*alférez* ! »

En ce moment, je crus distinguer à l'extrémité de l'allée mon compagnon de voyage don Ruperto, et je renonçai à écouter la suite de cette conversation, malgré les détails curieux qu'elle me promettait sur les mœurs militaires du Mexique. C'était bien don Ruperto en effet qui venait à ma rencontre. Il s'était rendu à mon *meson*, et l'hôte lui avait assuré que je devais être à l'Alameda.

« Je vous cherchais, me dit le vétéran, parce que mon neveu est forcé, pour une affaire urgente, de quitter Guadalajara cette nuit même ; il serait désolé de partir sans avoir eu le plaisir de vous offrir à souper en remerciement du service que vous lui avez rendu, et en dédommagement de la poule coriace que j'ai été contraint de vous laisser manger seul à Calderon.

— Ah ça ! je vous ai donc décidément rendu service à tous deux ?

— A mon neveu plus qu'à moi,

— Et vous ne pouvez pas me dire quelle est la nature de ce service ?

— Mon neveu vous donnera à cet égard de plus amples explications ce soir. A tout prendre, c'est son secret et non le mien. Je dois donc le laisser maître de parler ou de se taire. »

Tout cela m'était dit d'un ton qui redoublait singulièrement ma curiosité. Qu'était-ce que ce jeune homme qui me faisait, sans me connaître, complice d'un mensonge dont je cherchais vainement à apprécier la portée ? Qu'était-ce que ce Vétéran des guerres de l'indépendance qui me témoignait, pour cette complicité, une si chaude reconnaissance ? Je commençais à me repentir d'avoir accepté pour compagnons de route ces personnages quelque peu suspects ; mais il n'était plus temps de me dégager, et Ruperto Castanos me traitait déjà comme un vieil ami. Il avait passé familièrement son bras sous le mien, et, moitié hésitant, moitié curieux, je me laissai entraîner hors de l'Alameda, sur le chemin de l'hôtel où nous devions souper. Je traversai en compagnie du vieux guerrillero une bonne partie de la ville. La nuit succédait déjà au crépuscule, et, quand nous arrivâmes sur la place d'Armes, la lune, brillait dans un ciel d'une pureté, d'une transparence admirable. L'immense place, inondée de blanches clartés, ressemblait à un lac d'argent où çà et là les ombres tremblantes des grands frênes traçaient des dessins fantastiques. Des couples timides chuchotaient sous les arbres, et le bruit des causeries amoureuses s'élevait vers le ciel, mêlé au frémissement d'un jet d'eau dont la gerbe formait, au centre de la place, une colonne lumineuse. Les senteurs des jardins embaumaient l'air. J'aurais volontiers passé cette nuit sereine à me promener par la ville, heureux d'observer à mon aise Cette vie nocturne des cités espagnoles du Nouveau Monde, si pleine de charme dans ses romanesques mystères ; mais mon compagnon tenait fort à ne pas manquer l'heure du souper, et, au lieu de nous arrêter sous les beaux frênes de la place d'Armes, nous pressâmes le pas. Bientôt nous arrivâmes devant une maison basse comme la plupart de celles de la ville, mais d'une apparence assez gaie. Du vestibule de la porte cochère, qui s'ouvrit à la voix du capitaine, nous pénétrâmes dans une cour carrée, encadrée dans des galeries couvertes. Une rangée de grenadiers était parallèle à chaque galerie, dont les pilastres disparaissaient presque sous un verdoyant rideau de plantes grimpantes. De là je n'aurais pas eu besoin d'être guidé par don Ruperto pour me diriger vers la salle du festin : des voix bruyantes et le raclement d'une guitare m'indiquaient suffisamment ma route.

La salle où nous entrâmes n'était pas précisément éclairée *a giorno*, mais on n'y, remarquait pas la même pauvreté de luminaire que dans la plupart des appartements mexicains. Une assez nombreuse compagnie s'y trouvait réunie. Je reconnus parmi les assistants les personnages à mine patibulaire qui avaient conféré le matin même sur la route de Guadalajara avec le neveu du capitaine Castanos. Trois femmes, plus parées et plus provoquantes peut être que belles, de celles que par courtoisie on nomme de *vertu suspecte*, se trouvaient mêlées aux convives. Sauf les figures peu prévenantes des amis du jeune neveu du capitaine, la variété et le luxe presque oriental des costumes rendaient le coup d'œil des plus pittoresques. Des chapeaux de feutre à galons d'or et de grandes rapières aux poignées étincelantes, appendus aux murailles, complétaient, la décoration de la salle. Le jeune amphitryon, qui tenait une guitare, la remit à l'une des femmes pour s'avancer vers son oncle et vers moi.

« Soyez le bienvenu, me dit-il, et recevez mes remerciements d'avoir bien voulu vous rendre à mon invitation. Si j'avais eu le temps, j'aurais eu le plaisir d'aller vous la porter moi-même. »

J'avais à peine répondu à ce compliment, débité avec un air de parfaite aisance, quand on vint nous dire que le souper était servi. La nation mexicaine est si sobre, qu'on peut dire que la gastronomie est chez elle à l'état d'enfance. Je fus donc très-surpris de l'aspect que présentait la table sur laquelle était dressée une argenterie nombreuse, quoique disparate. Deux surtout couronnés de fleurs artificielles excitèrent l'admiration de la compagnie.

« Il n'y a que don Faustino pour faire si galamment les choses, dit une des femmes, qu'on appelait *la Tapatia*, en lançant au jeune neveu de don Ruperto un regard de sa noire prunelle plus étincelante que les paillettes d'acier de l'éventail qu'elle faisait jouer devant ses yeux.

— C'est un souvenir du dernier bal du gouverneur auquel j'assistais, reprit don Faustino. J'ai tâché d'imiter le mieux possible le souper que nous donna Son Excellence. »

La chère en effet était délicate, et, à ma grande surprise, attestait que la cuisine mexicaine s'était, cette fois, inspirée des traditions de l'école française.

« Que dites-vous du souper ? me dit don Ruperto, à côté de qui j'avais été placé ; cela vaut-il la poule que j'ai eu l'indignité de vous laisser manger seul à Calderon ?

— On mangerait une poule centenaire avec de pareilles sauces, » répondis-je au capitaine.

Le maître d'hôtel, en habit noir et en cravate blanche, qui allait et venait dans la salle, sourit en m'entendant faire cet éloge. Il comprit sans doute que j'étais le seul étranger parmi les convives.

« Monsieur est bien bon, me dit-il en français à l'oreille. Monsieur sait-il par hasard en quelle compagnie il se trouve ?

— Ma foi non, repris-je, et je ne m'en inquiète guère. »

Le maître d'hôtel s'éloigna, appelé par les besoins de son service. J'avais reconnu en lui un compatriote, et l'ordonnance parfaite du souper confié à ses soins aurait suffi au besoin pour me révéler son origine toute parisienne. Quant au sens mystérieux de la question qu'il m'avait adressée, je ne m'en préoccupais nullement ; je me contentai d'admirer le contraste qu'offraient autour d'une table servie à la française ces rudes cavaliers aux riches costumes, et qui, pour la plupart, mangeaient avec les doigts de la main droite en tenant dans leur main gauche une inutile fourchette.

Tous les usages mexicains étaient oubliés ce soir là ; on but largement des vins capiteux, et chacun but dans son verre : double dérogation aux habitudes du pays, qui sont de ne boire que de l'eau après le repas et dans un verre commun ; au dessert même, on servit du vin de Champagne. Le souper tirait à sa fin, quand, sur un signe du jeune amphitryon, on apporta, dans une corbeille de joncs de Guayaquil, des couronnes d'œillets et de jasmins blancs.

« Est-ce encore un souvenir du bal du gouverneur que ces couronnes de fleurs ? demanda l'une des femmes à don Paustino.

— Oui, *linda mia*, répondit le jeune homme, mais c'est un raffinement. Son Excellence, à la fin du souper, fit apporter d'énormes corbeilles de fleurs, pour que chacune des femmes qui se trouvaient chez lui recommençât le bal parée d'un bouquet frais. Quant à moi, j'ai pensé, mes belles, que vous me sauriez gré d'orner vos noirs cheveux de ces guirlandes rouges et blanches : au lieu d'un bouquet, c'est une couronne que j'offre aux charmantes danseuses qui ne refuseront pas, je l'espère, de se rendre à l'appel de ma guitare. »

En disant ces mots, don Faustino se mit à accorder l'instrument qui allait servir d'orchestre : les trois femmes acceptèrent de très-bonne grâce les couronnes, dont les fleurs éclatantes s'accordaient, merveilleusement avec leurs noires chevelures ; elles resserrèrent autour d'une taille souple et fine

leur ceinture de crêpe de Chine à frange d'or ; les jupons courts de soie ondulèrent sur les larges hanches des danseuses, et, la tête haute, le corps cambré, les castagnettes frissonnantes sous leurs doigts, elles attendirent les premières notes du musicien. Lente d'abord comme la musique, la danse ne tarda pas à s'animer, et bientôt les blanches fleurs des couronnes tombèrent une à une, comme les perles d'une odorante rosée. Le cliquetis précipité des castagnettes, les parfums pénétrants des bouquets effeuillés, les œillades voluptueuses, ne tardèrent pas à pousser jusqu'au délire l'enthousiasme des spectateurs, déjà exaltés par les vins de France, et la fête semblait près de dégénérer en orgie quand un domestique vint annoncer qu'un sous-officier de dragons, se disant attendu, voulait entrer.

« *Caramba !* s'il est attendu, je le crois bien ! s'écria don Faustino en jetant son instrument ; c'est l'intermède du spectacle. Qu'il entre, Joaquin. »

Le domestique obéit, et, quelques secondes après, le *cabo* que j'avais déjà vu dans la plaine de Calderon et sous les ombrages de l'Alameda pénétra dans la salle en jetant autour de lui des regards étonnés.

Pardon, dit-il, mais je crains de m'être trompé.

— Qui cherchez-vous ? demanda d'une voix brusque l'un des convives, à longue barbe noire, au teint foncé et à l'œil cave et sinistre, qui semblait avoir le mot dans la comédie préparée par don Faustino.

— Mon compère San-Vicente, qui m'a fait dire qu'il m'attendait ici pour une affaire d'urgence.

— Au diable soit votre compère ! s'écria l'homme à la barbe noire.

— Le fait est que celui que je cherche n'est pas ici, répondit le *cabo* prêt à se retirer.

— Qui sait ? s'écria don Faustino, qui tournait le dos au brigadier.

— Hein ? dit celui-ci, comme s'il reconnaissait la voix qui lui parlait ; qui entends-je ?

— Non pas le compère, mais au moins l'ami chez qui vous le cherchiez, » répliqua don Faustino en regardant fixement le sous-officier de dragons.

Celui-ci semblait tout à coup avoir vu la tête de Méduse, tant ses yeux dilatés et sa bouche entr'ouvert eattestaient de surprise et d'effroi.

« *Virgen santa !* ce n'est pas possible ! s'écria-t-il en cherchant des yeux la porte. Je cours à la recherche de mon compère. »

Le *cabo* paraissait en effet éprouver la plus forte envie de s'en aller ; mais déjà deux hommes gardaient la seule issue par laquelle il pût

s'échapper. A l'aspect de la porte ainsi défendue, le brigadier pâlit.

« Eh bien ! Mon pauvre José Maria, dit don Faustino d'un ton railleur, je n'étais donc ce matin ni à la *barranca* del Salto, ni au village de Zapotlanéjo, où tu me cherchais avec tant d'empressement, et les épaulettes d'*alférez* se feront encore attendre quelques jours. »

Ce jeune homme à la figure prévenante, aux manières courtoises, était-il le chef de voleurs que le *cabo* voulait couper en quatre quartiers ? Don Ruperto m'avait dit pourtant qu'Albino, le fils de son ancien camarade, avait une physionomie repoussante et féroce, qu'il était laid et mal bâti. On m'avait donc caché la vérité. Ce qui me semblait fort clair cependant, c'est qu'un des compagnons d'Albino avait attiré le dragon dans un piège en lui promettant de lui livrer son chef, que le *cabo* ne s'attendait pas à trouver si bien entouré.

« Ah ! Mon cher ami, dit le dragon avec une aisance affectée, que je suis aise de te revoir ! Mais tu ne me soupçonnes pas, j'aime à le croire, de l'infamie qu'on m'attribue ! J'étais inquiet... je craignais qu'il ne te fût arrivé malheur... C'eût été bien triste pour moi ! ajouta-t-il d'un ton pénétré.

— Je le crois bien, dit don Faustino, j'étais devenu si précieux pour toi !... Mais j'ai une triste nouvelle à te donner, mon pauvre José Maria !

— Tu ne vas pas me faire assassiner, je pense ? s'écria le sous-officier, qui était devenu très-pâle.

— A quoi bon ?

— *Canelo* ! j'en suis tout heureux, et, puisque lu es en bonne santé, mon bonheur est parfait.... Adieu.

— Attends donc ; je t'ai dit que j'avais une mauvaise nouvelle à t'annoncer.

— Parle, s'écria le brigadier, je suis pressé.

— Eh bien ! j'ai fait ma paix ce matin avec le gouverneur. Je lui ai donné une preuve excellente que je n'étais pour rien dans l'attaque dont il avait été victime. Je lui ai prouvé que, le jour où on l'arrêtait aux portes de Guadalajara, j'étais en train de détrousser moi-même deux Anglais qui se rendaient avec un riche bagage à l'hacienda de las Frias, à vingt-sept lieues d'ici. Le gouverneur a reconnu qu'on m'avait calomnié, et nous sommes au mieux ensemble.

— Je le crois bien, dit le *cabo* en essayant de sourire.

— Alors, mon cher José Maria, reprit le bandit, tu sens qu'il te faut renoncer à tes épaulettes de sous-lieutenant.

— Fi donc ! je n’y ai jamais compté, s’écria le dragon avec indignation.

— Ce que tu pourrais faire de mieux dans ces tristes circonstances, poursuivit Albino, ce serait peut-être de te joindre à notre bande.

— Je ne dis pas non, répondit le *cabo*. S’il y avait un bon coup à faire, j’en prendrais bien ma part, nous en causerons ; mais, puisque tu as reconnu mon innocence, comme on a rendu justice à la tienne, ne pourrais-tu me donner quelque chose à boire ? »

Albino invita son ami, non sans une certaine magnanimité, à s’asseoir parmi nous. La petite vengeance qu’il venait de tirer du *cabo* lui suffisait.

La nuit était avancée, et j’avais hâte, comme on le pense, de prendre congé du prétendu neveu de don Ruperto.

Vous voyez, me dit-il, que, si vous ne m’aviez pas servi pour ainsi dire de caution à mon entrée dans la ville, l’officier qui nous interrogeait n’aurait pas manqué de reconnaître mon signalement. J’aurais été conduit chez le gouverneur au lieu d’y aller moi-même, ce qui est bien différent, parce que certains, d’audace intimident toujours, et j’aurais eu mille désagréments que votre silence m’a évités ; le moyen, en effet, de croire qu’un étranger est l’ami d’un chef de *salteadores* ! »

Je comprenais parfaitement la nature du service que j’avais rendu au bandit ; mais je n’en gardais pas moins quelque rancune au capitaine Castanos, et, pendant que je regagnais en sa compagnie mon domicile, je crus devoir ne pas lui cacher mon mécontentement. Le capitaine se disculpa de son mieux, en alléguant que lui-même s’était exposé pour empêcher le fils de son ancien compagnon d’armes d’être victime de l’ambition du *cabo*. C’était pour avertir le bandit qu’il m’avait si brusquement quitté la veille, et il avait pu en effet, ajouta-t-il, arriver avant les dragons à la *barrancadel Salto*. Albino, prévenu par Castanos, avait trouvé prudent de chercher dans la ville même de Guadalajara une sécurité que lui refusait la campagne. Mon silence avait facilité la réussite de ce plan audacieux.

« Le père de ce *salteador* m’a sauvé plus d’une fois la vie, reprit le capitaine. Le nom du guerrillero Conde est encore célèbre aujourd’hui parmi nous autres vétérans. J’avais promis de veiller sur son fils, et voici à quelle occasion. Le lendemain de la bataille de Calderon, nous eûmes, mes soldats et moi, un siège à soutenir dans l’*hacienda* de la *barranca* contre un détachement de ces terribles *tamarinsdos* qui semblaient autant de bêtes féroces aux ordres de Calleja ³. Manquant de vivres, réduits aux plus dures extrémités, nous montâmes à cheval pour nous frayer un chemin au milieu

des assiégeants. Je tenais l'enfant d'Albino dans mes bras ; lui portait sa femme en croupe de son cheval. Je vois encore d'ici l'ancien contrebandier faisant tournoyer au milieu des *tamarinsdos* sa longue épée rougie de sang. Tout à coup son cheval s'abattit, les jarrets tranchés, sous la double charge. Albino seul se releva ; la mère n'eut que le temps de lancer sur moi un regard suppliant, comme pour me prier de veiller sur son fils, et une minute après elle avait cessé de vivre. Le contrebandier sauta d'un bond derrière ma selle, et nous parvînmes à nous faire jour au milieu d'un double rang d'ennemis. Tout à coup nous entendîmes résonner derrière nous le galop d'un cheval : c'était un de ces féroces tamarindos qui, se servant de la monture de l'un de nos cama. rades désarçonnés, nous donnait la chasse. Je tournai bride pour lui faire face ; au même instant, Albino poussa un hurlement de rage. A l'arçon du cavalier pendait une tête sanglante, belle encore malgré la mort : c'était celle de la femme du contrebandier. Albino se laissa couler à terre. Un gommier poussait près de là. J'y accrochai par ses vêtements l'enfant que je portais, le jeune homme que vous avez vu ce soir, et j'attaquai le *tamarindo*. Quelques minutes après, nous galopions, Albino et moi, côte à côte, moi portant l'enfant dans mes bras, lui tenant deux têtes à la main, celle de sa femme et celle du meurtrier. Et vous croyez, ajouta le capitaine avec une émotion sauvage ; vous croyez qu'on n'oublie jamais ces choses-là ? Eh ! Pour sauver la vie de ce jeune homme que j'ai protégé depuis son berceau, je risquerais mon salut éternel. Aurais-je donc reculé devant la crainte de vous faire jouer un rôle qui, à tout prendre, n'était pas de nature à vous compromettre ? Ce n'est là d'ailleurs qu'un incident de ma longue vie d'aventures, et je vous dois une plus longue confession. Je vous ai parlé de la fête de Zapopam qui a lieu dans un jour, et je vous ai promis d'être votre guide. Puisque vous aimez les souvenirs de nos guerres civiles, j'ai de quoi vous satisfaire. »

Je me gardai, bien de refuser l'offre de don Ruperto, et nous nous quittâmes fort lions amis.

III. Albino le contrebandier.

Le capitaine avait sans doute à cœur de cultiver la liaison formée entre nous par le hasard, car le surlendemain, jour de la fête de Zapopam, il entra à cheval, dès dix heures du matin, dans la cour du *meson* où je

logeais. Mon cheval était prêt, je descendis, et nous prîmes tous deux le chemin du village de Zapopam, situé à deux lieues de Guadalajara. Les rues que nous traversâmes étaient pavoisées ; les courtines de soie ou dévoile peinte qui servent de couvre-pieds aux habitants avaient été suspendues en guise d'ornements à tous les balcons. De longues guirlandes de roseaux fraîchement coupés et rehaussés de bouquets de fleurs des champs formaient d'un côté de la rue à l'autre des arches de verdure. Les cloches sonnaient à toute volée, les pétards éclataient sur les terrasses. Les habitants de la ville se répandaient en dehors des murs, ceux de la campagne envahissaient la ville. La route qui conduit à Zapopam était encombrée de voitures, de cavaliers et de piétons qui, comme nous, se dirigeaient à la rencontre de la Vierge miraculeuse qui allait faire son entrée solennelle dans Guadalajara. J'appris, chemin faisant, du capitaine que, pour avoir l'honneur de combattre comme les Espagnols sous la protection du ciel, et pour opposer une Vierge à celle de los Remedios, élevée au rang de généralissime par le vice-roi Venegas, les *Tapatios* (c'est le sobriquet des habitants de la capitale de Jalisco) avaient donné à la patronne de Zapopam le grade de *general*. Cette cérémonie avait eu lieu le 13 juin de je ne sais plus quelle année, et ce jour était l'origine de la fête annuelle à laquelle nous assistions.

Nous n'étions pas encore à moitié route, quand nous rencontrâmes la voiture dans laquelle la Vierge faisait son trajet. Cette voiture n'avait ni chevaux ni mules pour la tirer ; les fidèles s'y attelaient à tour de rôle. Une triple salve d'acclamations accueillit la sainte statue, qui traversa triomphalement la foule, ornée de l'écharpe tricolore mexicaine, verte, rouge et blanche, emblème du plus haut commandement militaire. Il eût été imprudent de ne pas s'incliner avec respect devant elle. Les *Tapatios* sont renommés dans toute la république pour leur adresse à manier le couteau, et on se livre volontiers aux exercices dans lesquels on excelle.

« Voulez-vous continuer notre promenade ? me dit le capitaine quand la pieuse cohue fut loin de nous. Tous ces souvenirs me reportent, malgré moi, aux jours de ma jeunesse. Chemin faisant, je vous raconterai l'aventure qui m'a révélé ma vocation de *guerrillero*. Vous ferez connaissance ainsi avec les hommes qui ont donné à ce pays le signal de l'insurrection contre la tyrannie espagnole. »

Le lieu et le moment étaient bien choisis pour une évocation des héros et des scènes glorieuses de la révolution mexicaine. Autour de Guadalajara,

tout parle de la guerre de l'indépendance. Une longue allée de saules s'étend du village de San-Pedro, voisin de Zapopam, à la capitale de l'État de Jalisco, et sur cette route solitaire don Ruperto pouvait commencer sa narration avec la certitude que nous ne serions pas distraits ; aussi s'empressa-t-il de tenir sa promesse.

Ma vie militaire, me dit le capitaine, s'ouvre en 1810. Mon père était alors fermier d'une assez belle *hacienda* située près de Tampico. Cette hacienda appartenait à un riche Espagnol. J'avais près de vingt ans alors, et ma principale occupation (car nos maîtres ne voulaient pas que l'instruction se répandît parmi les créoles) consistait à parcourir à cheval les possessions que gérait mon père, à lacer les taureaux, à dompter les poulains qu'on destinait à la selle et aux écuries du propriétaire. Cette éducation avait fait de moi un homme robuste, rompu à la fatigue et à tous les exercices qui constituent un cavalier parfait. J'avais appris aussi à manier convenablement le fusil, le sabre et la lance.

Un jour, c'était au mois de février de l'année 1810, un dimanche, pendant lequel tous les travaux de la ferme étaient suspendus, je me promenais à cheval sur les bords de la mer. L'animal que je montais, était un superbe alezan que j'avais dompté moi-même, et pour lequel j'avais conçu la plus vive affection, quoiqu'il ne m'appartînt pas. Le soleil était brûlant, et j'avais mis pied à terre à la porte d'un *tendejon* (cabaret), dans lequel j'entrai pour me rafraîchir après une longue course. J'avais attaché mon cheval à l'un des pilastres de maçonnerie qui formaient le péristyle du cabaret. J'étais, à peine assis, qu'un officier des dragons de San-Luis pénétra dans la salle et demanda d'une voix impérieuse à qui appartenait le cheval attaché à la porte.

« Il est à moi, seigneur capitaine, dis-je modestement.

— A toi ! reprit l'officier d'un air de dédain ; ne sais-tu pas, drôle, qu'un créole n'a pas le droit de monter à cheval, que c'est un privilège exclusivement réservé à nous autres Espagnols ? En vérité, le vice-roi a tort de permettre à ces *picaros* de monter même une jument, et on ne devrait leur accorder que des ânes.

— J'ignorais que je fusse en faute, balbutiai-je.

— Tu ne l'oublieras pas désormais, drôle, continua le capitaine, et la leçon te coûtera ton cheval.

— Mais il ne m'appartient pas ! m'écriai-je.

— Tu as donc menti, ou tu l'as volé ?

— Je ne suis ni un voleur ni un menteur, repris-je avec colère ; » car les Mexicains réunis dans la salle s'étaient mis à rire lâchement de l'outrage infligé à l'un des leurs.

L'officier ne répondit pas ; la cravache qu'il tenait siffla dans sa main et vint toucher ma figure. Je bondis plein de rage ; cependant telle était la terreur que nous inspiraient nos tyrans, que ma main déjà levée retomba. Je me contentai d'interroger du regard, en frémissant, les physionomies des Mexicains réunis autour de moi. Un rire, un geste moqueur, m'aurait servi de prétexte pour faire tomber sur des compatriotes le poids de cette colère que je n'osais décharger sur l'Espagnol ; mais personne ne parut disposé à ajouter une insulte à l'outrage que j'avais subi. Je vis même un jeune homme en costume de pêcheur, assis non loin de moi, pâlir et se lever, visiblement ému de l'indigne traitement dont j'étais victime. Que vous dirai-je ? j'étais seul, l'officier était accompagné de deux de ses amis, j'étais sans armes pour résister, et, malgré mes instances, mon cheval fut emmené par l'*asistente* d'un des officiers.

Je sortis du cabaret, et je marchai quelque temps sans savoir où j'allais. Je suivais un sentier à peine tracé dans les sables, au bord de la mer, dont les flots venaient battre la grève avec un bruit triste et monotone. Des blasphèmes, de folles menaces s'échappaient de mes lèvres, quand une voix rude cria tout à coup derrière moi :

« Holà ! l'ami, à qui donc en avez-vous ainsi ? »

J'étais et je suis encore quelque peu superstitieux, et cette voix qui répondait brusquement à ma pensée me sembla celle du démon, toujours prêt à fournir aux hommes les moyens de perdre leur âme. L'homme qui m'avait si rudement apostrophé était couvert de vêtements grossiers, bien qu'il ne me parût pas appartenir aux classes inférieures de la société. Il avait cinquante ans à peu près. Sa physionomie intelligente et fière semblait commander l'obéissance. Troublé par cette rencontre inattendue, je ne sus d'abord que balbutier quelques mots sans suite en faisant un signe de croix. Ce geste arracha un dédaigneux sourire à l'inconnu.

« Des superstitions grossières ! dit-il en me regardant avec une sorte de railleuse compassion ; oui, voilà tout ce qu'ils apprennent à nos enfants. Qui donc vous a outragé, mon fils, et quelle main a flétri vos joues de cette empreinte sanglante ? »

J'avais raconté mes plaintes aux grèves de la mer, et je ne me fis pas prier pour faire part de mes griefs à la personne qui semblait me porter un si vif

intérêt. Tout en m'écoutant, cet homme jetait ses regards de temps à autre sur la ligne d'un bleu foncé qui terminait l'horizon, et il interrompit un moment mon récit pour me demander si un point blanc qu'il me désigna du doigt était une mouette ou une barque de pêcheur.

« Ce n'est ni une mouette ni une barque, répondis-je ; c'est la voilure d'un trois-mâts ou d'un brick.

— Bien, reprit-il, continuez. »

Et j'achevai mon récit, non sans de visibles efforts pour surmonter l'émotion qui m'oppressait. Quand j'eus fini, l'étranger me serra la main.

« Comptez sur moi, me dit-il ; vous serez vengé, et bien d'autres seront vengés avec vous.

En ce moment, nous fûmes rejoints par le pêcheur dont j'avais remarqué dans le cabaret les dispositions sympathiques à mon égard.

« *Vive Cristo !* dit-il en nous abordant ; un coup de cravache semblable devrait coûter la vie non seulement à celui qui l'a donné, mais à la race tout entière de nos oppresseurs.

— C'est facile à dire, repris-je, et vous qui affectez de si fiers sentiments, pourquoi n'avez-vous pas pris ma défense quand j'étais seul contre trois officiers des dragons de San-Luis ?

— Pourquoi ? Parce que le moment n'est pas encore arrivé ; mais patience ! ce qui ne se fait pas en un jour se fait dans deux. En attendant, êtes-vous décidé à vous venger de l'outrage que vous avez reçu.

— Oui, si c'est en mon pouvoir.

— En pareil cas, on peut ce qu'on veut, » reprit l'homme qui m'avait interrogé le premier, en continuant à fixer d'un air distrait ses regards sur l'horizon.

Le navire en vue commençait à grossir comme un de ces nuages lointains qui augmentent de volume à mesure que le vent lès pousse vers le zénith.

« Ah ! continua-t-il, je distingue à présent la voilure tout entière.

— Foi de contrebandier, c'est un beau brick, s'écria le jeune pêcheur mexicain ; mais il est encore de trop bonne heure pour qu'il s'approche de la barre.

— Il vient reconnaître la côte pendant qu'il est jour, pour pouvoir l'aborder de nuit, répondit le compagnon de celui qui venait de déclarer si ingénument sa profession de contrebandier.

En même temps, les deux hommes s'éloignèrent de quelques pas, et je remarquai qu'ils s'entretenaient à voix basse, tantôt en me désignant ; tantôt

en dirigeant leurs regards sur l'un des points les plus élevés de la côte. Au sommet d'une haute falaise qui dominait d'un côté le cours du fleuve de Panuco, et de l'autre la pleine mer, la guérite d'un guetteur bu garde-côte se dessinait sur l'azur du ciel. Je compris que la présence de ce gardien vigilant gênait les deux interlocuteurs. Le plus jeune s'approcha de moi.

« Ah çà ! Mon garçon, me dit-il résolument, il s'agit de prendre un parti. Êtes-vous pour nous ? Au nom du cavalier que voici, je vous offre de nouveau la vengeance. Voyons ! pendant que le sang bouillonne encore dans vos-veines, jurez-vous par le salut de votre âme que vous serez des nôtres ?

— Mais qui êtes-vous ? demandai-je à l'inconnu.

— Que vous importe, si je vous donne les moyens de vous venger ?

— Eh bien ! à cette condition, je suis des vôtres ; je le jure sur le salut de mon âme ! Maintenant, me direz-vous qui vous êtes et qui est ce cavalier, votre compagnon ?

— Je suis le contrebandier Albino Conde ; quant au seigneur que voici, vous devez encore ignorer son nom. »

J'avais souvent entendu parler du contrebandier Albino comme de l'un des plus audacieux fraudeurs de la côte. Sous le régime espagnol, la contrebande était un métier lucratif, mais aussi très-périlleux. C'était une guerre à mort entre la douane et les ennemis du fisc, et dans ces luttes mortelles Albino Conde s'était fait un sinistre renommé. Il fut convenu que nous attendrions derrière les mangliers que le soleil fût près, de se coucher, et qu'alors Albino, son compagnon et moi, nous irions accoster le navire en vue. L'un et l'autre paraissaient avoir des données certaines sur sa nationalité et la nature de son chargement. J'étais souvent, pendant des semaines entières, absent de notre habitation, et je n'avais aucune crainte d'alarmer mon père en n'y rentrant que le lendemain ; l'espoir d'une prochaine vengeance suffisait d'ailleurs pour me retenir sur la grève, et, quoique je ne me rendisse pas trop exactement compte de ce que l'exécution d'un coup de contrebande pouvait avoir de commun avec mes griefs, je n'hésitai point à servir avec une aveugle obéissance les plans mystérieux de mes compagnons.

Cependant, à travers la ceinture de mangliers qui bordaient le rivage, le contrebandier ne cessait d'observer les manœuvres du brick. Il avait l'œil aussi sur l'éminence où était posté le guetteur et sur le mât de signaux qui s'élevait près de sa cabane. Albino vit le brick virer de bord au moment où

un pavillon hissé par le guetteur venait de signaler la présence d'un navire au delà de la barre ; le brick commença bientôt à diminuer de volume à l'horizon, et le pavillon qui le signalait fut brusquement amené.

« *Vive Gristo !* dit le contrebandier. Au diable soient les garde-côtes ! en voilà un, si nous n'y mettons bon ordre, qui va passer sa soirée à signaler toutes les allées et venues de ce navire. »

En effet, à mesure que le bâtiment s'éloignait ou se rapprochait, les signaux du guetteur indiquaient aussitôt ses manœuvres ; Le soleil baissait déjà à l'horizon, quand le brick grossit de nouveau devant nous et arbora les couleurs espagnoles. Le pavillon aux mêmes couleurs fut aussitôt hissé au sommet du mât de signaux.

« Ce n'est donc pas celui que nous attendons ? s'écria le plus âgé de mes deux compagnons.

— Soyez sans crainte, docteur, dit Albino ; croyez vous que le capitaine du brick soit assez naïf pour arborer les couleurs françaises ? C'est bien celui que j'ai aidé hier à décharger quelques-unes des balles de soieries de sa cargaison ; quoique habitant la terre, j'ai l'œil d'un marin, et je ne me trompe pas, j'en suis certain ; on vous attend à bord, et je vous y conduirai ; laissons seulement venir le crépuscule.

— N'aurait-il pas été plus simple, répondit celui qu'Albino appelait docteur, que l'homme que vous savez fût venu lui-même sur la plage, plutôt que de m'attendre à son bord ?

— C'est possible ; mais il eût couru risque de se faire prendre lui-même et fusiller peut-être, et vous avec lui, tandis que personne ne pourra vous déranger quand vous serez à concerter vos plans ensemble sur le pont ou dans la cabine de son navire. Il est donc plus prudent d'aller vous-même à son bord. »

Le docteur partit rassuré par là réflexion pleine de sens du contrebandier, et nous restâmes silencieux, immobiles à notre posté d'observation, attendant le moment où les ténèbres de la nuit nous permettraient de franchir la barre pour rejoindre le navire français. Enfin les derniers rayons du soleil ne doraient plus que les cimes des palmiers et là hauteur où se tenait le garde-côte ; quand, après s'être entretenu quelques instants à voix liasse avec le docteur, Albino me fit signe de raccompagner. Après avoir laissé le docteur seul, nous remontâmes ensemble le bord du fleuve. Arrivés, au bout d'un quart d'heure de marche, à l'endroit où son cours se rétrécissait entre deux rives couvertes de roseaux, Albino dégageda d'un des

fourrés les plus épais de ces plantes aquatiques une petite pirogue qui s'y trouvait cachée. Nous traversâmes le fleuve, et nous prîmes pied à terre sur le bord opposé. De cet endroit, où croissait une végétation touffue, une rampe douce d'abord, et qui devenait graduellement plus escarpée, conduisait à l'éminence où s'élevait la guérite du garde-côte.

« Vous êtes chasseur sans doute ? me dit Albino.

— Pourquoi cela ? demandai-je.

— C'est-à-dire, reprit le contrebandier, que vous savez ramper en silence jusqu'au gibier que vous vouiez sur prendre. Eh bien ! appelez à votre aide toute votre habileté de chasseur ; car il nous faut monter jusqu'au sommet de cette éminence sans que le guetteur nous voie ou nous entende, pour jeter de là un coup d'œil sur la pleine mer.

— C'est facile, d'autant plus que le garde-côte est caché dans sa guérite.

— Ce qui n'empêche pas qu'il pourrait vous envoyer dans la tête la balle de sa carabine ; ainsi Vous voilà averti, marchons.

j'avais obéi jusque-là passivement aux ordres de mon compagnon, et par amour-propre je lui obéis encore. Après que la pirogue eut été de nouveau cachée sous les roseaux, nous commençâmes à gravir l'escarpement. C'était une langue de terre dont un des côtés bordait le fleuve de Panuco, et l'autre la mer. À droite ; l'eau douce se précipitait en murmurant vers l'Océan ; à gauche, les lames d'eau salée se brisaient avec fracas sur les flancs et au pied de ce promontoire. Le guetteur pouvait ainsi dominer le fleuve et la pleine mer. Le bruit des vagues qui se heurtaient au-dessous de nous contre la digue de terre qu'elles minaient lentement étouffait le bruit de nos pas. Il était donc facile d'avancer sans être entendu ; mais il ne semblait guère possible cependant d'échapper aux regards dû guetteur une fois que nous serions arrivés à la limite du fourré qui couvrait une partie de la colline. Aussi, parvenus à cette limite, fîmes-nous halte. Je crus devoir faire observer au contrebandier qu'il me semblait inutile et dangereux de continuer notre ascension, puisque de l'endroit où nous étions nous dominions à la fois le fleuve et la mer. En effet, sur la nappe immense d'azur et de pourpre qui s'étendait sous nos yeux, nous pouvions distinguer au loin jusqu'aux remous qu'y traçaient les eaux fangeuses du Panuco. Le navire français, au reflet du soleil qui allait se plonger derrière la ligne de l'horizon, semblait voguer avec des voiles de feu. Parfois, en s'inclinant sous la brise fraîche qui souffle à la chute du jour, il montrait aussi le cuivre étincelant de sa carène. Ignorant comme je l'étais alors et bercé des contes

de nos prêtres espagnols, qui nous dépeignent les Français comme des hérétiques damnables et damnés, je croyais voir dans les rayons du soleil couchant qui se jouaient à travers les voiles du brick un reflet des flammes de l'enfer. L'idée d'entrer en relations avec les mécréants étrangers me remplissait d'effroi, et j'aurais voulu pour tout au monde pouvoir revenir sur mes pas ; mais il était trop tard : mon serment me liait, et cette journée devait décider de toute ma vie.

Après une courte halte et un moment de silence, le contrebandier me dit que, malgré ma remontrance, il allait se remettre en marche vers le sommet de la colline.

« Quant à vous, ajouta-t-il, si vous avez peur, vous êtes libre de descendre.

— Marchons ! Repris-je ; mais nous sommes sans armes !

— Nous n'en avons pas besoin, » répondit brusquement Albino.

La voix de l'Océan continuait de couvrir le bruit de nos pas ; mais quelques palmiers clair-semés, dont la brise agitait le panache vert, étaient désormais notre seul abri contre les regards du guetteur. Que celui-ci sortît de sa guérite, et nous étions découverts.

« Je risque plus que vous, disait Albino dans les courts moments où, couchés à plat ventre après quelques instants, d'une marche précipitée, nous reprenions péniblement haleine ; le guetteur me connaît, et la première balle sera pour moi. »

Ces réflexions du contrebandier n'empêchaient pas que je n'eusse de sérieuses appréhensions au sujet du second coup de fusil du garde-côte ; je ne pouvais me dissimuler que je ne fusse en fort dangereuse compagnie avec un homme si connu. Cependant le pavillon aux couleurs espagnoles continuait à flotter au haut du mât de signaux, et le guetteur ne sortait pas de sa guérite. Enfin nous pûmes gagner un pli de terrain, espèce de gradin gigantesque qui se terminait au sommet du promontoire. Couchés derrière ce talus, nous fîmes une dernière halte.

« Voyons un peu d'ici ce que fait le brick, dit Albino en s'avancant sur les genoux vers le côté du promontoire qui dominait l'Océan. »

Je le suivis en rampant comme lui, et de là nos regards plongèrent au-dessous de nous. Là falaise au sommet de laquelle nous étions s'élevait à pic à quatre-vingts pieds environ au-dessus, du niveau de l'eau. Les vagues en battaient le pied avec un bruit effrayant. A quelque distancé de la basé de la falaise, la mer était unie, et les ailerons de deux ou trois requins qui

croisaient dans ces parages en sillonnaient la surface. Quant au brick, il avait mis en panne et se balançait immobile sous ses grandes voiles. Je fermai les yeux pour échapper au vertige que la profondeur de l'abîmé me faisait, éprouver.

« Ah ! dit le contrebandier, le brick est en panne ; la manœuvre est assez étrange, si loin de la côte, pour que le douanier ait le droit d'en être surpris. C'est le moment à présent !

— Quel moment ? demandai-je.

— Pensez-vous, reprit Albino d'un air de sombre ironie, qu'un homme qui tomberait d'ici dans la mer serait un homme perdu ?

— Il serait étouffé avant d'atteindre la surface de l'eau.

— C'est votre avis ? A propos, comment vous appelez-vous ?

— Ruperto Castanos.

— Eh bien ! Restez ici, et, quoi que vous entendiez, quoique vous voyiez, même quand je vous appellerais par votre nom, ne bougez pas. »

Après m'avoir laissé pour mot d'ordre cette espèce d'énigme, Albino Conde gravit l'escarpement derrière lequel je restai caché. Je pensais bien, comme lui, que le douanier devait être trop occupé à surveiller la manœuvre suspecte du brick français pour remarquer ce qui se passait autour de sa guérite. Un pénible soupçon commençait à me serrer le cœur. J'écoulai pendant quelques instants, mais le silence n'était troublé que par le bruit imposant du vent et de la hie. Tout à coup j'entendis la voix d'Albino crier : « A moi, Ruperto Castanos ! » J'oubliai la recommandation de mon compagnon, et j'escaladai l'escarpement à mon tour au moment où une détonation, suivie d'un cri d'angoisse et d'un bruit sourd, répondait à l'appel d'Albino.

Je crus être le jouet d'un songe. Le contrebandier était seul sur le sommet du promontoire ; il amenait le pavillon espagnol, et le remplaçait en tête du mât de signaux par un pavillon de partance. Le sommet du promontoire était nu. Je devinai la cause du cri qui m'avait frappé et de la détonation que j'avais entendue. L'absence de la guérite disait assez que le malheureux guetteur avait été précipité avec elle dans le gouffre de l'Océan, où le soleil se plongeait à l'instant même.

Je restai glacé d'effroi. J'avais été témoin et complice involontaire d'un meurtre. Le contrebandier avait voulu me compromettre dans cet odieux coup de main ; il avait même jeté au moment du crime mon nom à tous les échos, pour que je me sentisse enchaîné à lui par un lien indissoluble.

Albino ne répondit qu'en ricanant à mes reproches ; puis, sans m'écouter davantage, il tira de sa poche une assez grosse fusée à laquelle il attacha une baguette coupée dans les buissons voisins. La lune éclairait déjà en plein l'Océan, et le brick français continuait à rester immobile au milieu des rayons lumineux qui tombaient sur ses blanches voiles. Le contrebandier battit le briquet et mit le feu à la poudre. La fusée s'éleva dans l'air, traça dans la direction du brick une traînée d'étincelles, et s'éteignit en sifflant dans l'eau.

« Maintenant que j'ai annoncé notre visite, partons, » dit Albino.

Nous descendîmes rapidement la rampe du promontoire, nous remontâmes dans la pirogue, et nous ne tardâmes pas à venir toucher à l'endroit où le docteur nous attendait, " Seigneur docteur, dit Albino, nous pouvons aller à bord du brick français en toute sécurité ; personne ne troublera votre conciliabule politique. Allons ! en route ! »

La nuit était si claire et si transparente, que, sans excuser le crime auquel sans le vouloir je venais de prêter la main, je compris que notre visite à bord du brick français eût été impossible sous l'œil du guetteur. Le navire étranger était toujours immobile. Un fanal, précaution inutile pour nous le faire trou ver, tant ses agrès et sa voilure se dessinaient clairement sur le ciel, brillait à l'avant du brick. Quand nous arrivâmes à quelque distance de ses eaux, une voix fit entendre ces mots intelligibles, quoique assez mal prononcés : *Que gente ? — Muera el mal gobierno, y viva la religion !* répondit le docteur d'une voix dont le son arriva jusqu'à celui qui nous hélait. *Adelante*, répondit-on du bord. Et notre pirogue glissa sur la surface de la mer. Quelques minutes après, nous étions à bord du navire. L'ordre parfait qui y régnait, les costumes des matelots si nouveaux pour moi, l'idée que je me trouvais au milieu d'abominables hérétiques, tout concourait, avec les scènes précédentes, à m'émouvoir puissamment. Depuis le moment où j'étais sorti du cabaret, il me semblait avoir rêvé, tant j'avais fait, pour ainsi dire, abnégation de ma volonté.

Le docteur fut accueilli avec toute sorte d'égards ; un personnage vêtu de noir vint à sa rencontre sur le pont, et, après avoir échangé ensemble quelques mots, ils descendirent tous deux dans la cabine, dont la claire-voie me laissait voir l'éclairage brillante le somptueux mobilier. Pendant ce temps, des matelots français liraient du fond de cale et rangeaient sur le pont des barils d'eau-de-vie et dès ballots de marchandises. Quand on en eut rassemblé autant qu'il en pouvait tenir dans un grand canot, on

descendit une embarcation à la mer ; et les matelots commencèrent à la charger.

Sur ces entrefaites, on vint nous prévenir, Albino et moi, que le docteur nous priait d'aller le rejoindre dans la cabine. Nous nous rendîmes à l'invitation qui nous était faite. Nous entrâmes le chapeau à la main. Le docteur était assis vis-à-vis de l'homme vêtu de noir, autour d'une table chargée de papiers cachetés de cire rouge. Nous prîmes place sur des tabourets, à quelque distance de la table :

« Écoutez, mon fils, me dit le docteur, et sachez enfin à présent que toute espèce de vengeance nous pouvons mettre à votre disposition... Je vous écoute maintenant, monsieur, » continua-t-il en s'adressant à l'étranger.

J'étais tout oreilles, car j'allais enfin apprendre le but de toutes nos évolutions de la journée. Le Français prit la parole, et d'une voix grave et solennelle et en fort bon espagnol :

« Seigneur prêtre, dit-il en s'adressant au docteur j'ai l'honneur de vous répéter, pour que ces braves gens l'entendent, que je suis envoyé par Sa Majesté l'empereur et roi Napoléon le Grand, à l'effet d'offrir aux peuples d'Amérique qui, depuis trois cents ans, sont esclaves de l'Espagne, l'émancipation et l'indépendance. Il est temps que le Mexique secoue le joug qui pèse si lourdement sur lui. Pour arriver à ce but, Sa Majesté m'autorise à promettre, en son nom, aux chefs du grand mouvement qui émancipera les deux Amériques, les secours nécessaires en hommes et en argent pour mener à bien cette généreuse entreprise. Ces papiers que vous avez examinés prouvent l'authenticité du caractère dont je suis revêtu ; ces traités que voici (et l'envoyé mit sous les yeux du docteur d'autres papiers), contractés avec les plus riches maisons des États-Unis de l'Amérique du Nord, vous prouvent également l'efficacité des promesses de Sa Majesté. »

J'avoue que j'écoutais sans les comprendre ces mots d'indépendance et de liberté, et que je ne me rendais pas compte des avantages qui pourraient résulter d'une révolte contre l'Espagne. L'agent français parut s'apercevoir que le contrebandier ne le comprenait guère plus que moi, car il ajouta :

« L'indépendance de votre patrie amènera avec elle d'incalculables avantages matériels. L'argent que vous retirez de Vos mines au prix de tant de dangers et de fatigues est, chaque année, transporté en Espagne sans qu'il en reste rien dans votre pays. Ces immenses richesses seront votre partage quand vos maîtres lie vous les enlèveront plus. Vos terres sont fertiles, et à peine vous permet-on d'en tirer parti ; la vigne, l'olivier, le lin,

le safran, qu'on vous a interdit jusqu'à ce jour de cultiver en Amérique, afin de laisser aux cultivateurs d'Espagne les bénéfices qu'ils en retirent, ajouteront aux trésors de vos mines des trésors non moins considérables. »

L'agent continua quelque temps encore à développer devant nous les divers avantages de l'indépendance avec tant d'habileté, qu'avant qu'il eût cessé de parler, nous étions déjà convaincus ; puis il nous remit une quantité considérable de proclamations qui répétaient à peu près ses paroles, et comme l'embarcation était chargée complètement, que la nuit s'avancait, le docteur se disposa pour le départ. Un second canot fut mis à la mer pour remorquer celui qui était chargé d'eau-de-vie et de marchandises ; nous prîmes place, Albino et moi, sur le premier, et le docteur avec quatre matelots, descendit dans le second. Nous ne tardâmes pas à nous éloigner du brick. Plongé dans une méditation profonde, le docteur gardait le silence. Albino chantait une chanson de contrebandier, le visage tourné vers le ciel étincelant d'étoiles. Tandis que ses refrains joyeux se mêlaient au bruit des avirons qui fendaient l'eau, il paraissait avoir oublié qu'il y avait, dans le fond de l'Océan qu'il traversait en chantant, le cadavre d'un homme plein de vie qu'il avait jeté en proie aux requins. Tout à coup un choc dont retentit le canot qui nous portait vint brusquement interrompre la chanson, et une masse noire et flottante bondit derrière nous.

« Voyez, dis-je au contrebandier en lui montrant la guérite du guetteur qui avait heurté notre canot ; ces vagues de feu qui signalent les requins sous l'eau ne vous disent-elles rien ?

— Si, parbleu ! répondit Albino ; les requins, en ce moment, font curée d'un Espagnol. » Et il reprit d'une voix forte les premiers vers d'une chanson qui devint plus tard un de nos chants patriotiques :

Ya el setentrion libre
Bebe en plácida copa
El dulce néctar de la libertad⁴.

Quelques minutes après, nous avions regagné la plage. Au moment où j'allais me séparer de mes compagnons, le docteur me fit signe de m'approcher de lui. « Rappelez-vous, me dit-il, que vous êtes des nôtres. Demain vous serez chargé d'un message important, et Albino vous portera vos instructions. »

Je ne pus arriver à l'hacienda paternelle que peu d'instants avant le lever du soleil. Je m'empressai de raconter à mon père l'outrage que j'avais subi, et je ne lui cachai rien ni du meurtre du douanier,

ni de nos conférences avec l'envoyé français. Partagé entre la surprise et l'effroi, mon père m'écoutait en frémissant.

« Ainsi, Ruperto, te voilà presque, sans l'avoir voulu, complice d'un assassinat et affilié à une conjuration contre le roi d'Espagne.

— Mais, mon père, le roi d'Espagne n'est qu'un Français.

— En tout cas, comme un seul de ces crimes entraîne la mort, il faut fuir, mon fils.

— J'attendrai le message que j'ai promis de porter.

— Plaise à Dieu qu'il arrive bien vite ! » reprit mon père en m'embrassant.

Ses vœux furent exaucés ; car, le soir de ce jour même, un homme, le visage à moitié caché sous le capuchon de sa *bayeta*, vint me demander à l'hacienda. C'était Albino. « Je vais faire comme vous, me dit-il, m'éloigner. Le flux a poussé sur la côte la guérite du guetteur, et tout naturellement on a soupçonné quelque tour de ma façon. »

En parlant ainsi, Albino tirait des plis de son manteau une lettre fort volumineuse.

« Cette suscription que vous voyez, ajouta-t-il, et que vous ne pouvez pas plus déchiffrer que moi, veut dire : *Al señor don Miguel Hidalgo y Costilla, Prroco del Pueblo de Dolores*. Vous lui remettrez la dépêche en main propre, vous lui répéterez ce que vous avez entendu de la bouche de l'agent français, et vous attendrez ses ordres. Quant à celui qui vous envoie, c'est le docteur don Manuel Ituraga, chanoine de Valladolid. Le temps n'est pas oigné où nous nous reverrons, mais à la tête une guerrilla et maîtres des endroits où nous sommes forcés de nous cacher aujourd'hui. Je vais somme vous travailler au triomphe de notre indépendance. »

Albino remonta sur sa jument, s'éloigna au galop, et j'allai faire mes préparatifs de départ. Le bourg de Dolores est situé près de la ville de San-Miguell-Grande. Mon père sella lui-même une forte et robuste mule, me remit une bourse bien garnie et une large rapière de Tolède. « Rappelle-toi toujours, mon fils, me dit-il, la noble et fière devise que portent les lames tolédanes :

No la saques sin razon,
No la embaines sin honor⁵.

Puis il m'embrassa, et je pris le chemin de San-Miguel-el-Grande.

Vous savez maintenant comment j'ai été jeté dans la carrière des conspirations et des aventures militaires. Que vous dirai-je de plus ? Ma vie, depuis cette époque, a été pendant quelques années une suite de combats et de courses aventureuses. Le curé Hidalgo, pour lequel on m'avait chargé d'un message, devint le chef de l'insurrection de 1810, et joua un grand rôle dans l'histoire du Mexique, Aussi bien souvent, depuis mes premières campagnes, ai-je revu dans mes rêves ce vieillard au front large, aux yeux vifs et perçants, et dont soixante années avaient à peine courbé la haute taille. Je n'ai pas oublié non plus l'aspect singulier de la chambre où me reçut pour la première fois le curé de Dolores, la table couverte d'un tapis de gros drap bleu, les creusets, les cornues, les alambics, qui s'étaient dans un si étrange désordre à côté des livres pieux et des chapelets de ce prêtre non moins passionné pour la chimie que pour les aventures politiques. Je ne tardai pas à subir l'influence et à comprendre le génie de cet homme intrépide, J'avais sans cesse des messages à lui porter, des ordres à recevoir de lui. Sept mois après notre première entrevue, dans la nuit du 15 au 16 septembre, le signal du soulèvement fut enfin donné par Hidalgo. Le docteur Iturriaga, celui-là même qui m'avait enrôlé dans le parti de l'indépendance, était tombé dangereusement malade à Querétaro, et venait de révéler à son lit de mort le secret de la conspiration. Il n'était plus permis d'hésiter, il fallait combattre ou mourir. J'assistai au dernier conciliabule que tint Hidalgo avec ses amis. Après une urte délibération, suivi de ses fidèles et de cinq six *serenos*, il alla donner l'ordre au sacristain e Dolores de sonner le tocsin, A peine la cloche' alarme avait-elle résonné, que des cris confus emplissaient le village et que des groupes tumultueux se pressaient autour de nous : ces groupes liaient former le noyau de l'armée insurrection elle du Mexique. Hidalgo se hâta d'apprendre aux superstitieux habitants de Dolores que les Espagnols conspiraient contre la religion : il m'en fallut pas davantage pour faire de ces naïfs paysans autant' adversaires implacables de la domination Espanole. Dès le lendemain, près de quatre mille hommes étaient réunis sous les ordres d'Hidalgo, et on marchait sur San-Miguel-el-Grande ; la ville ne fit aucune résistance, et des

régiments de la reine passèrent même dans les rangs des insurgés : à partir de ce moment, la cause de la révolution mexicaine semblait gagnée. Pourtant ce grand mouvement n'était qu'à son début. Pendant quelques jours encore le torrent grossit ; des villes, des provinces entières furent enlevées aux Espagnols ; mais ceux-ci revinrent bientôt de leur stupeur : la résistance s'organisa, et avec elle commença une guerre sérieuse, une guerre terrible, dont la bataille de Calderon ne fut que terminer la première période, et dont mes souvenirs, si je vous les raconte quelque jour, feront passer devant vos yeux les plus mémorables péripéties.

Quelques moments de silence succédèrent à ce récit, qui m'avait montré à ses débuts presque ignorés la grande lutte dont l'affranchissement du Mexique avait été le dénouement. Nous étions arrivés aux barrières de Guadalajara, et en un temps de galop je fus à la porte de mon *meson*. Je remerciai alors le capitaine Ruperto de ses curieuses confidences, et je le quittai avec l'espoir de faire bientôt route avec lui de Guadalajara vers les côtes méridionales du Mexique.

LES SEPT NORIAS DE BAJAN

Guadalajara est un de ces lieux de passage où l'on n'est conduit que par ses affaires, et d'où le voyageur oisif a hâte de s'éloigner. Après avoir consacré plus d'une semaine à visiter la ville et ses environs, je pensai que le moment était venu de continuer mon excursion vers les côtes méridionales du Mexique. Le capitaine don Ruperto n'avait pas plus de goût que moi pour la vie sédentaire, et, le lendemain, du jour où je lui avais annoncé mon projet de départ, nous chevauchions de compagnie sur la route de Tépïc.

La première journée de marche fut silencieuse. Le lendemain, après une halte dans une de ces chétives *ventas* qui sont les caravansérails de l'Amérique espagnole, nous traversâmes le village de Tequila, où se fabrique, sous le nom de *mescal*, une liqueur forte très-recherchée dans tout le Mexique, et qu'on extrait des racines d'une espèce d'aloès. Notre troisième journée s'acheva au village d'Ahuacallan. Là nous attendait une réception des plus gracieuses, sous le toit d'un Français, M. L..., fondateur d'une distillerie qui commençait à prospérer, grâce à son intelligente direction. A l'époque de notre passage dans le village d'Ahuacatlan, cette distillerie ne comptait encore pourtant que deux années d'existence, et les premiers efforts de l'aventureux spéculateur avaient rencontré un obstacle aussi bizarre que fâcheux dans le fanatisme d'un curé ignorant. Aux yeux d'un Mexicain, tout étranger est Anglais, et tout Anglais est hérétique. Aussi, dès que M. L.... était venu s'installer dans le pays, le curé d'Ahuacatlan avait-il fait de son mieux pour bannir du village l'hôte inattendu dont il croyait le contact dangereux pour ses ouailles. Tracasseries, persécutions de toute sorte, citations au prône, rien n'avait été épargné pour lasser la patience de notre compatriote et pour décider les habitants d'Ahuacatlan à lui refuser tout concours. Heureusement l'issue de cette petite guerre avait trompé l'attente du curé. Les Indiens, contrairement à leur habitude en pareil cas, avaient pris fait et cause pour l'hérétique contre leur pasteur, et celui-ci, déconcerté par une résistance imprévue, avait dû céder sa place à un confrère plus tolérant. Depuis cette époque, M. L.... était, pour toute la population indienne du village, l'objet

d'une véritable adoration. On ne s'était pas contenté de l'aider dans ses premiers travaux d'exploitation ; on avait poussé la sollicitude envers l'exilé jusqu'aux attentions les plus délicates, et, comme témoignage d'une reconnaissance toute filiale, les Indiens avaient, au prix des plus rudes travaux, converti en un ravissant-jardin le roc sur lequel s'élevait l'usine du distillateur.

Nous passâmes tout un jour dans cette hospitalière demeure. C'est là, c'est au milieu même des riches cultures entretenues par le zèle désintéressé des Indiens, que M. L.... nous raconta la curieuse histoire de sa lutte avec le curé d'Ahuacatlan. C'est là aussi que je crus devoir rappeler à mon compagnon de voyage une promesse faite avant notre départ de Guadalajara : don Ruperto me devait la suite de sa confession militaire ; Les souvenirs de la guerre de l'indépendance avaient pour M. L.... le même attrait de nouveauté que pour moi, et ses instances, en se joignant aux miennes, eurent bientôt décidé le vieux partisan à commencer, au milieu d'un profond silence, un de ces longs récits qui plus d'une fois avaient dû charmer les veillées nocturnes de ses compagnons d'armes ou abrégé leurs marches dans le désert.

I

Il y a dans la vie de guerre des journées qu'on n'oublie pas, nous dit gravement le capitaine après avoir allumé une cigarette et retroussé sa moustache grise. Pour ne vous citer que ma première campagne, deux aventures, deux épisodes, la résument dans ma mémoire. Une certaine nuit que je passai dans l'*hacienda de la barranca del Salto*, près de la plaine de Calderon, et un voyage de quelques jours que je fis du Saltillo à Monclova, m'ont révélé la guerre sous des aspects que les plus terribles combats m'avaient laissé ignorer.

La première de ces aventures remonte aux jours qui suivirent la prise d'armes si audacieusement provoquée par le curé de Dolores. C'était au mois de décembre 1810. L'insurrection, naissante était dans toute sa force, et je n'eus que trop tôt occasion de reconnaître combien d'instincts cruels se mêlaient aux passions généreuses dans ces premières heures de la lutte. Enrôlé sous le drapeau de l'indépendance et devenu commandant d'un escadron de *rancheros*, j'avais été blessé dans une escarmouche aux environs du pont de Calderon. Ma troupe s'était dispersée. Pressé de regagner Guadalajara, j'avais lancé mon cheval à travers des chemins déserts, espérant ainsi éviter les circuits périlleux des routes fréquentées.

Malheureusement la nuit me surprit lorsque j'avais encore dix lieues à faire pour atteindre la ville. J'étais dans l'immense plaine où plus tard les Espagnols devaient remporter une si sanglante victoire. Ma blessure, quoique légère, avait changé pour moi en une faiblesse douloureuse la lassitude qui suit toujours un combat. Mon cheval se traînait péniblement. D'épais nuages chargés d'électricité avaient envahi le ciel, et le vent qui précède les tempêtes tordait autour de moi les rameaux échevelés des arbres du Pérou. Bientôt de larges gouttes de pluie tombèrent sur les hautes herbes-, et quelques éclairs jetèrent de sinistres lueurs au milieu des ténèbres qui m'entouraient. Je pus alors reconnaître que j'étais peu éloigné d'une de ces *haciendas* ruinées et désertes qui depuis la guerre servaient de refuge aux détachements des deux armées. Me sentant trop affaibli pour continuer ma route, je résolus, à mes risques et périls, de me diriger vers l'*hacienda*, dont l'es murs crénelés commençaient, à se dessiner distinctement sur le ciel. Rien, dans cette enceinte silencieuse et sombre, ne semblait indiquer la présence d'un être humain. En quelques minutes, j'eus franchi un ravin où grondait un torrent formé par les dernières pluies, et je me trouvai devant la porte de la ferme abandonnée qui me devait servir de gîte pour la nuit : c'était l'*hacienda* de la *barranca del Salto*.

Mes préparatifs d'installation furent courts ; après avoir poussé mon cheval dans la cour de l'*hacienda*, je sautai à terre, non sans maugréer contre la blessure qui commençait à gêner mes mouvements, et surtout contre les drôles qui m'avaient mis en si piteux état. D'un pas alourdi par la fatigue et tenant mon cheval en laisse, je procédai à l'inspection de la cour où je me trouvais : j'étais au milieu d'une espèce d'arène bordée de trois côtés par des arcades en maçonnerie à demi écroulées : çà et là, sous ces arcades, s'ouvraient des portes privées de leurs battants. Au milieu de la corn, quelques tisons presque éteints attestaient que des voyageurs avaient, peu d'instant avant moi, traversé ce mauvais gîte. Mon premier mouvement fut de rapprocher les tisons et d'attiser de mon mieux le feu qui couvait encore sous le bûcher improvisé. J'attachai ensuite mon Cheval à l'un des piliers qui soutenaient les arcades, et, tenant d'une main un tison allumé, et de l'autre un pistolet, je m'engageai en chancelant dans un passage qui semblait devoir aboutir aux appartements des anciens maîtres de l'*hacienda*. Ce passage ne me conduisit cependant qu'à une seconde cour, plus délabrée que la première, et d'où s'exhalait l'odeur infecte qui règne sur les champs de bataille où l'on a négligé d'ensevelir les morts.

Deux cadavres gisaient dans cette cour, à peine cachés sous des amas de décombres ; je n'allai pas plus loin, je revins sur mes pas, et, en traversant pour la seconde fois le passage qui traversait les deux cours, j'aperçus une porte dont je me hâtai de faire céder le battant. J'entrai alors de plain-pied dans une salle carrée et spacieuse, dont les murs étaient garnis de tableaux troués par les balles ou déchirés par les baïonnettes. C'est là que je résolus de m'établir le plus commodément possible. Des meubles brisés étaient entassés dans un coin et pouvaient me servir de lit. Je n'avais plus qu'à chercher mon cheval pour lui faire partager mon nouvel abri, et je me disposais à sortir, quand un coup de feu fit vibrer les sonores échos de l'*hacienda* déserte. Une balle qui siffla en même temps à mes oreilles m'avertit que c'était à moi qu'on en voulait. Je n'attendis pas une nouvelle agression, et je me précipitai hors de la salle inhospitalière. Malheureusement j'arrivais à peine dans la première cour, que mon pied buta contre un tas de pierres ; mon pistolet m'échappa au même instant avec le tison qui m'éclairait, et, sans perdre de temps à chercher mon arme dans l'obscurité, je dus me diriger à tâtons vers l'endroit où j'avais laissé mon cheval. Là m'attendait un nouveau contre-temps : l'animal avait disparu, et avec lui le reste de mon équipement, ma lance, mon sabre et mon dernier pistolet. J'étais donc seul, sans armes et blessé, à la merci de mes ennemis inconnus. Il ne me restait qu'à sortir de l'*hacienda*, où un mystérieux agresseur pouvait d'un moment à l'autre m'envoyer une balle mieux dirigée que la première. Je me traînai hors de ce lieu maudit, et, vaincu par la fatigue, j'allai me jeter sous l'ombrage d'un *mesquite*, au bord du ravin d'où montait vers moi, de plus en plus bruyante, la plainte du torrent grossi par l'orage.

J'avais déjà passé plusieurs nuits à la belle étoile, exposé au vent et à la pluie ; je connaissais toutes les voix plaintives ou terribles qui s'élèvent dans la solitude pendant la tempête ; mais les murmures qui vinrent cette nuit-là frapper mes oreilles sur le bord du torrent de la *barranca* n'avaient rien de commun ni avec les sifflements du vent ni avec le bruit de la foudre. Étais-je le jouet d'une hallucination fiévreuse ? Il me semblait entendre des voix humaines, des cris de blessés ou de mourants, dominer la sauvage harmonie de la cataracte. Ces voix étranges montaient vers moi du fond de la *barranca* ; du côté de l'*hacienda*, c'étaient d'autres bruits, des piétinements de chevaux, des cliquetis d'armes. D'où venaient ces sourdes rumeurs ? Étais-je sur un champ de bataille, au milieu d'autres victimes de

la guerre civile ? Un massacre nocturne s'accomplissait-il à quelques pas de moi ? ou bien, comme je l'avais cru d'abord, la fièvre causée par ma blessure se changeait-elle en délire ? Peu à peu, je tombai dans un demi-sommeil, bercé par les mille bruits confus que je cherchais vainement à m'expliquer. Un cri d'angoisse plus strident que les autres ne tarda pas à me réveiller, et, décidé à lutter contre la somnolence où m'avait plongé la fatigue, je fis un effort pour me tenir sur mon séant, adossé à l'arbre qui me servait d'abri. L'orage redoublait, le feuillage du *mesquite* venait de céder sous l'effort de la pluie et me laissait exposé à l'eau du ciel. Des gouttes larges et tièdes inondaient mon front. Je ne sais quelle odeur de sang s'était répandue autour de moi. Je regardai mes mains, et il me sembla qu'un liquide rougeâtre se mêlait à la pluie qui les mouillait. Enfin une rafale plus impétueuse que les autres passa sur la campagne. Le *mesquite* sous lequel j'étais couché craqua bruyamment, et je sentis ses racines tressaillir sous le sol. Une branche morte tomba du faite de l'arbre, une masse noire roula à côté de moi ; j'étendis machinalement la main, puis la relirai avec un cri d'horreur : mes doigts venaient de saisir une chevelure humide et visqueuse. En un moment, je fus debout, malgré ma faiblesse, et, les yeux tournés vers la cime de l'arbre, j'attendis qu'un éclair vînt jeter ses lueurs sinistres au milieu des branches qui se courbaient en gémissant sur moi. Tout me fut alors expliqué. A chaque aisselle des rameaux du *mesquite*, une tête humaine avait été suspendue, sanglant témoignage de la cruauté des Espagnols. L'arbre sous lequel j'avais cherché un abri était un de ces hideux trophées que la sauvage fureur des soldats de Galleja multipliait dans nos campagnes. Je ne pus longtemps contempler cette horrible pyramide de débris humains ; j'avais crû reconnaître parmi ces têtes grimaçantes les traits d'anciens compagnons d'armes, et je tombai évanoui,

Ici le capitaine s'interrompit : il avait remarqué sur le visage de M. L. ; une expression de doute, et il reprit, après un moment de silence, en se tournant vers mon sceptique compatriote :

Vous croyez peut-être que je vous raconte un mauvais rêve ? Détrompez-vous. Depuis que vous habitez le Mexique, vous avez dû rencontrer plus d'une fois des arbres chargés de croix de bois. Eh bien ! Savez-vous ce que rappellent ces croix ? A la place de chacun de ces emblèmes funèbres était jadis une tête d'insurgé. Dans le Bajio surtout, ces arbres, qui portent souvent cinquante à soixante croix, rappellent le principal théâtre de nos luttes révolutionnaires. C'est aux Espagnols qu'appartient l'idée de ces

exhibitions sanglantes ; niais nous avons fini par renchérir sur leur invention. Nous avons à notre tour cloué, aux branches des arbres des milliers de têtes, et celles-là n'ont pas été remplacées par des croix expiatoires. C'était, vous le voyez, une épouvantable guerre que celle dont l'audacieux curé de Dolores avait donné le signal.

Je ne sais combien de temps je restai sous le *mesquite*. Quand je revins à moi, j'eus hâte de m'éloigner de cet arbre aux rameaux ensanglantés. La pluie tombait toujours, niais l'orage s'était apaisé. Je me traînai sur le sol humide* et j'allai me coucher, à quelques pas de là, sur une sorte de lit naturel formé par les rochers qui bordaient le torrent ; mais là encore je lie devais pas trouver le repos. Un bruit de pas nie fit bientôt lever la tête, et j'aperçus dans le lointain la lueur d'une torche qui semblait se rapprocher de moi. Un éclat de rire strident ne tarda pas à faire vibrer les échos de la plaine, et le vent porta jusqu'à moi quelques paroles étranges qui semblaient tomber des lèvres d'un fout : Eh ! eh ! un de ces agneaux aurait-il échappé au boucher ?... Attends-moi, ma chère âme ! Attends-moi, je suis là. » En une ou deux minutes, l'homme qui avait proféré ces paroles fut à quelques pas de moi, et, immobile sous mon manteau ; j'observai silencieusement une figure que depuis cette nuit j'ai revue souvent mêlée aux plus sinistres apparitions de mes rêves. L'homme qui semblait me chercher, comme un bourreau en quête d'une nouvelle victime, marchait en chancelant, d'un pas visiblement alourdi par l'ivresse. D'une main il tenait sa torche, de l'autre il brandissait une de ces larges épées à deux tranchants dont on se sert dans les combats de taureaux. Je retenais jusqu'à mon souffle, et je ne perdais aucun de ses mouvements. Cet homme ne portait ni veste ni manteau, malgré la pluie. Un pantalon flottant serrait étroitement ses hanches, Une barbe épaisse couvrait sa figure. Il était de haute taille, et sa chemise mouillée, sanglante, dessinait de larges épaules. Ses yeux étincelants, l'expression féroce de sa physionomie, me faisaient croire à une apparition diabolique. Il fut bientôt si près de moi, que le vent de son épée passa au-dessus de ma tête. Je recommandai alors mon âme à Dieu : il venait de m'apercevoir, et poussa un glapissement pareil au cri du chacal.

« Ah ! Le voilà donc, celui qui m'avait échappé ! Qui es-tu, l'ami, toi qui ne te sauves pas à l'aspect du toreador Marroquin ?

— Un capitaine d'insurgés blessé, m'écriai-je, seigneur Marroquin, et qui implore votre aide ; je sais que vous êtes des nôtres.

— Elle vous est acquise, mon garçon, reprit le toreador, qui s'avavançait vers moi l'épée haute.

— Seigneur Marroquin, vous n'égorgeriez pas l'ami et le compagnon d'Hidalgo ?

— Écoute, l'ami ; tu sauras que je n'ai encore égorgé cette nuit, dans la *barranca del Salto*, que deux cents des amis d'Hidalgo. Des amis d'Hidalgo, cela l'étonné ? mais ces deux cents Espagnols se disaient comme toi l'ami du général, ce qui n'a pas empêché.... Tiens, vois-tu, j'ai encore soif. L'alcool pur n'enivre pas comme le sang. »

J'écoutais en frémissant cet insensé ; je le suppliais, mais en vain, d'épargner ma vie ; le toreador dansait autour de moi, tantôt riant, tantôt pleurant à chaudes larmes. Je voulus faire un dernier effort pour me dérober au sort qu'il me réservait, mais sa main me rejeta sur la terre, puis il appuya son genou sur ma poitrine. Je me sentis cloué sur le sol par cette main de fer. J'attendais le coup fatal, lorsque, grâce à mon saint patron, que j'avais ardemment invoqué, des lueurs semblèrent danser dans la campagne, courant si vite d'un lieu à l'autre que ceux qui les portaient devaient être à cheval.

« Seigneur Marroquin, m'écriai-je, vous vous repentirez de ma mort ; laissez-moi la vie ; Hidalgo vous en remerciera.

— Il me remerciera ce soir d'avoir passé au fil de cette épée deux cents Espagnols. Que veux-tu ? quand on a égorgé deux cents hommes, on ne peut plus s'arrêter, vois-tu ? Il faut égorger toujours.... toujours.... »

C'en était fait de moi, quand des cris et un bruit de chevaux de plus en plus distincts firent hésiter Marroquin. C'était moi-même qu'on appelait : « Don Ruperto Castanos ! don Ruperto Castanos ! » La vie qu'allait éteindre en moi le toreador ivre se réveilla plus énergique que jamais. Un mouvement violent m'arracha à l'étreinte de fer de mon terrible adversaire, et je répondis à haute voix de toute la force de mes poumons : « Ici ! à l'aide ! au secours de Ruperto Castanos ! » Déjà cependant le robuste lutteur, que j'avais vu dans le cirque paralyser d'une main puissante les efforts des taureaux, m'avait de nouveau terrassé, quand un cavalier, portant une branche de pin enflammée, arriva près de nous au galop. Le poitrail de sa monture heurta si violemment le misérable qui m'étreignait, qu'il roula sur le sol comme un bloc inanimé, et qu'un prodige d'adresse équestre de mon sauveur inattendu put seul m'empêcher d'être foulé sous les fers du cheval.

— Ah ! mon pauvre Castanos, j'arrive à temps, à ce qu'il paraît, s'écria une voix que je reconnus pour celle de mon vieil ami, le contrebandier Albino Conde. »

Quoique enrôlé parmi les insurgés, ce compagnon dévoué avait toujours continué son ancien métier ; il était moitié bandit, moitié guerrillero. Il avait fait son quartier-général de l'*hacienda* en ruines, et ses hommes avaient ordre d'empêcher que personne n'y pénétrât. C'était un ordre semblable qu'en l'absence d'Albino un soldat de la bande avait tenté d'exécuter en tirant sur moi et en prenant mon cheval. Quand Albino était revenu, ou lui avait remis des papiers trouvés dans les fontes de ma selle. Parmi ces papiers était ma commission de capitaine de *rancheros*. Albino avait dès lors craint que ma vie ne fût en danger, et il s'était mis bravement en campagne. Quand il eut achevé son récit et que je l'eus remercié de sa secourable intervention, le contrebandier approcha sa torche du corps en apparence inanimé du toreador.

« Ce ne peut être que Marroquin, dit-il d'un air de dégoût. Pouah ! venez avec moi, et vous verrez son œuvre de la nuit.

Appuyé sur le bras d'Albino, je me dirigeai vers les bords de la *barranca*. Un des hommes du contrebandier descendit au fond et promena sa torche dans toutes les anfractuosités du ravin. Des monceaux de cadavres jonchaient le sol de la fondrière.

« C'est l'œuvre d'Hidalgo, il faut bien vous l'avouer, me dit Albino à voix basse. D'après la dénonciation qui lui a été faite d'une conspiration ourdie, prétend-on, entre les Espagnols de Guadalajara et un moine carmélite de San-Diego, Hidalgo, de son autorité privée, a condamné les conjurés à mort, et les a fait amener ici la nuit en silence, pieds et poings liés. Le toreador Marroquin est l'exécuteur de ses hautes œuvres : c'est à lui qu'ont été remis les prisonniers. On en compte jusqu'à ce jour sept cents à peu près égorgés ainsi. On murmure contre l'homme qui a ordonné ce massacre. Moi, je me suis affranchi de sa domination. Venez, j'ai d'autres choses à vous communiquer. »

Je jetai, avant de suivre le contrebandier, un dernier coup d'œil sur les victimes de cette affreuse boucherie, et je m'expliquai les bruits étranges et sinistres que j'avais entendus une heure ou deux auparavant. Appuyé toujours sur les bras d'Albino, je regagnai l'*acienda* de la *barranca del Salto*. Au lieu d'entrer par la cour principale, Albino me fit faire le tour du labyrinthe ruiné, et m'introduisit par une large brèche dans les spacieuses

dépendances de cette ferme déserte-. Une porte secrète nous conduisit à un vestibule sur lequel s'ouvraient plusieurs chambres dans chacune desquelles quatre vingts hommes eussent pu coucher à l'aise. Une cour voisine abritait sous ses hangars les chevaux des intrépides soldats enrôlés sous les ordres d'Albino.

« Vous le voyez, le vice-roi Venegas n'est pas mieux logé que moi, me dit Albino. Personne ne viendra me troubler ici. Celui de mes hommes qui a tiré sur vous a manqué à sa consigne et sera puni en conséquence. Ce n'est pas à coups de fusil que nous recevons les voyageurs qui cherchent un refuge dans cette *hacienda* ruinée. Nous les mettons à contribution quand ils se présentent, et cela par toute sorte de moyens moins vulgaires et moins périlleux qu'un assassinat. Je suis ici un chef indépendant, et je pille tous les convois qui passent, sans rendre de compte à personne. »

Je félicitai l'ancien contrebandier. Albino jugeait sainement l'état des affaires : il connaissait les dispositions de beaucoup d'insurgés prêts à s'affranchir du joug d'Hidalgo ; il prévoyait pour le curé rebelle une prochaine catastrophe. Aussi voulait-il vivre seul avec sa bande et la mener comme il lui plairait. Je résistai cependant à ses instances, et je ne voulus pas entrer dans cette troupe condamnée à vivre de pillage. J'avais conçu pour deux des capitaines d'Hidalgo, Abasolo et Allende, une affection toute filiale. Albino n'insista pas, et, me voyant résolu à ne pas abandonner mes chefs, se contenta de m'offrir pour quelques jours l'hospitalité dans ce qu'il appelait son *palais*.

En ce moment parut une jeune femme, tenant un enfant endormi sur ses bras. Cette femme était belle et jeune ; c'était la compagne d'Albino. Appelée par son mari, elle venait panser ma blessure. Je passai près d'un mois dans l'*hacienda del Salto*. Au bout de ce temps, je me trouvai complètement remis. Les généraux espagnols accouraient à grandes journées vers Guadalajara. L'heure était venue de se remettre en campagne. J'allai donc rejoindre ma compagnie à Guadalajara, et je pris part, peu de jours après mon arrivée, à la bataille du pont de Calderon, où les masses indisciplinées de l'armée d'Hidalgo vinrent se briser contre six mille Espagnols. Après la défaite, ce fut encore l'*hacienda del Salto* qui m'offrit un refuge. Les débris de l'armée insurrectionnelle s'étaient retirés au Saltillo. Les environs de Guadalajara n'étaient plus tenables, Les quatre-vingts hommes d'Albino allèrent rejoindre les divers détachements réunis au Saltillo. Entre l'*hacienda del Salto* et cette ville s'établit dès lors comme

un système de correspondance qui me tint au courant des derniers événements de la guerre, C'est ainsi que j'appris qu'Hidalgo, Abasolo et Allende avaient abdiqué le pouvoir et s'étaient mis en route pour Monclova, d'où ils devaient gagner le territoire des États-Unis. Dès lors je résolus de reprendre la campagne avec quelques débris de ma compagnie. Nous voulions à tout prix éterniser la guerre en dépit de la terrible journée de Calderon, et en quelques jours nous étions réunis, quelques braves partisans, avec Albino et moi à leur tête, dans un campement situé à peu de distance d'une maison de campagne appartenant au gouverneur de la province de Cohahuila. C'est pendant ces dernières journées d'une guerre prématurément commencée que se passa un second épisode qui me fit connaître sous un jour nouveau les révolutions dont j'avais cru pénétrer, il y avait un mois, toutes les horreurs.

II

Le soir du jour même où nous était parvenue l'affligeante nouvelle du départ de nos chefs pour Monclova, nous étions sous nos tentes, décidés à vendre chèrement notre vie. Comme tout le pays était pour nous, à l'exception de quelques endroits dont les habitants étaient contenus par la présence de détachements espagnols, nous battions la campagne sans beaucoup de risques, niais cependant en ne négligeant aucune précaution pour éviter les surprises. Assez loin des feux que nous allumions la nuit de distance en distance, des vedettes cachées surveillaient tous les abords du camp. Nous nous entretenions, Albino et moi, autour de l'un de ces feux, du départ prochain des chefs de l'insurrection, et nous délibérions sur le parti qui nous restait à prendre, lorsqu'un de nos hommes vint, s'asseoir près de notre foyer. C'était un vieux métis, très-" vigoureux encore, malgré ses cheveux blancs, et qui à l'agilité d'un jeune homme joignait l'expérience d'un vieillard. Cet homme, qu'on désignait par le surnom significatif d'*OEil-Double*, paraissait, en effet, doué du don de seconde vue. Il semblait qu'aucune trace ne pût lui échapper sur le sol, et qu'aucune piste ne pût le tromper dans l'air ; il semblait encore que les pensées les plus cachées prissent un corps devant sa miraculeuse pénétration. Un fait que je crois" bon de vous raconter avait établi sur les bases les plus solides cette réputation de voyant, dont le vieil *OEil-Double* était justement fier.

OEil-Double était un chasseur intrépide, et, comme vous pouvez bien le penser, ses chasses étaient rarement infructueuses. Avant qu'il se joignît à nous, *OEil-Double* vivait toujours seul. Excepté quelque voyageur égaré qui

venait de temps à autre lui demander asile pour une nuit, personne ne mettait le pied dans la hutte qu'il s'était bâtie dans ; le désert. Qu'y faisait-il dans l'intervalle de ses chasses ? C'est ce que personne n'a jamais bien su. Un jour, pendant qu'il était absent, on lui vola un quartier de cerf qu'il avait suspendu, pour l'amollir à la rosée de la nuit, à un pieu à l'entrée de sa hutte. OEil-Double se mit en quête du voleur, que Dieu seul avait pu voir. Après avoir soigneusement observé la terre tout alentour du pieu, il se mit en chasse. La marche fut longue. Enfin OEil-Double rencontra deux cavaliers, et il leur demanda s'ils n'avaient pas aperçu un homme, un blanc, déjà vieux, petit de taille, portant avec lui une courte carabine, et accompagné d'un roquet sans queue. Sur la réponse affirmative de l'un des cavaliers qu'effectivement ils avaient rencontré l'homme qu'il désignait si exactement, OEil-Double leur dit que c'était un mauvais drôle qui lui avait volé un quartier de venaison, et que, s'il l'eût vu accomplir son vol, il l'aurait rudement châtié.« Mais, si vous ne l'avez pas pris en flagrant délit, observa l'un des cavaliers, comment pouvez-vous donner un signalement si précis ?

— Écoutez, reprit le métis, et vous serez convaincu que je ne me trompe pas. Je sais que cet homme est petit de taille, parce que, pour décrocher le quartier de cerf pendu à portée de la main d'un homme de taille ordinaire, il a été obligé de se hausser sur un tas de pierres que j'ai trouvées amoncelées au pied du poteau. Je sais qu'il est blanc, parce que j'ai vu à l'empreinte de ses pieds sur les feuilles sèches qu'il marche en dehors, ce qui n'arrive jamais à un Indien ; J'ai su qu'il est vieux par ses enjambées inégales et petites. J'ai deviné que sa carabine était courte, parce que j'ai retrouvé sur l'écorce blanche d'un jeune bouleau la trace du canon de son arme qu'il avait appuyée contre le tronc pour avoir les deux mains libres. L'empreinte des pattes de son chien annonce évidemment la petite taille de cet animal, et enfin, de l'aspect du sol où l'animal s'était assis sur son derrière pendant que son maître décrochait ma viande, j'ai Conclu que le chien n'avait pas de queue. »

Là-dessus le métis avait poursuivi son chemin, laissant les deux cavaliers émerveillés de son extraordinaires agacité.

Le soir dont je vous parle, OEil-Double était, comme je vous l'ai dit, venu se mêler à notre conversation près du foyer où Albino était assis avec moi. Le métis était aussi sombre et aussi taciturne que d'ordinaire, mais il

paraissait inquiet comme un vieux chien de chasse qui évente l'odeur d'une bête fauve.

« Qu'avez-vous, maître OEil-Double ? lui demanda le contrebandier. Sentez-vous quelque piste dans l'air ? Les *tamarindos* sont-ils à notre poursuite ?

— Non, répondit le vieillard. Je viens de relever les quatre aires du vent, les *tamarindos* sont loin d'ici, et la terre est silencieuse comme le vent ; mais je ne sais pourquoi je suis inquiet, je flaire la trahison autour de nous.

»

J'affectai de rire des appréhensions du vieux métis, mais Albino devint sérieux. Il avait appris de longue main qu'il y avait quelque chose de presque surnaturel dans la pénétration du vieillard.

« Ne riez pas des prédictions d'OEil-Double, dit Albino, et, puisqu'il parle de trahison, veillons plutôt soigneusement à notre sûreté. »

Au moment où Albino disait ces mots, une des sentinelles avancées que nous avions disséminées dans le bois environnant nous amenait un Indien qui avait paru vouloir tromper notre vigilance. Cet Indien n'avait pour toute arme qu'un bâton noueux qui lui servait à se frayer un chemin parmi les lianes. Je lui demandai d'où il venait et où il allait ; mais l'Indien ne comprenait pas l'espagnol, car il ne répondit à mes demandes que par des sons gutturaux et inintelligibles. OEil-Double le couvait tranquillement du regard, et il répondit à l'Indien dans sa langue. J'ai oublié de vous dire que le métis parlait couramment tous les dialectes en usage dans la province de Cohahuila.

« Que dit l'Indien ? demandai-je au vieillard.

— Qu'il rejoint son village et qu'il a eu peur de se voir dépouiller par les insurgés d'une petite somme qu'il a sur lui. C'est le motif qui l'a décidé à essayer de passer inaperçu. Voilà du moins ce qu'il dit tout haut, mais ce n'est pas là ce qu'il pense tout bas. Il y a un autre motif encore, sans doute.

»

Le métis fixa de nouveau ses yeux de basilic sur l'Indien, qui soutint imperturbablement cet examen. Le vieillard, après un moment de silence, reprit son interrogatoire. Nous n'en comprenions pas un mot, et nous regardions ces deux hommes qui, à la lueur de notre foyer, semblaient deux statues de bronze rougi au feu. Tout à coup OEil-Double, en voulant se lever, trébucha et avança vivement la main vers le bâton sur lequel se

reposait l'Indien ; mais il n'eut pas le temps de saisir ce point d'appui : l'Indien avait fait un brusque mouvement en arrière.

« Je crois que cet homme ne ment pas, dit tranquillement le vieillard en se dressant cette fois de toute sa hauteur. Je veux lui demander encore un mot, et je le laisse continuer sa route. »

L'Indien ne parut pas comprendre, car il restait impassible, quand tout à coup le métis lui arracha brusquement son bâton. L'Indien tressaillit ; OEil-Double sourit d'un air satisfait.

« Le secret de l'Indien est dans ce bâton, dit-il Autrement, quand j'ai paru trébucher et étendre la main vers le bâton pour me retenir, il n'eût pas fait ce mouvement d'effroi en arrière. »

Et le vieillard appuya le bâton sur son genou. Un papier sortit dès. éclats du bois brisé par un effort vigoureux. OEil-Double le ramassa, le déploya et le regarda à la lueur du feu ; puis il me remit le papier en faisant un geste de. dédain. Comme Œil Double, je le tournai et retournai dans mes doigts, et je le passai à Albino. Ce dernier présenta vainement à la flamme du foyer, comme l'avait fait le vieillard, la feuille couverte de signes inintelligibles pour lui comme pour moi ; Bref, sur près de deux cents hommes que nous étions là, il ne s'en trouva pas un qui pût déchiffrer le contenu de la lettre interceptée.

« Interrogez l'Indien, dit Albino à OEil-Double ; faites-lui comprendre qu'il mourra, s'il ne vous révèle le sens de cette dépêche.

— Vous entendez, » reprit le métis en s'adressant au messager indien et en répétant l'ordre du *guerrillero* ; mais l'Indien n'en savait pas plus que nous, elles prières ni les menaces ne purent lui arracher d'autres mots que ceux-ci : « Elizondo ! Elizondo ! »

On lui rendit la liberté, et il s'éloigna lentement du cercle de lumière. Quant à nous, nous n'étions pas plus instruits. Après le départ de l'Indien, nous envoyâmes par le métis l'ordre à nos sentinelles de redoubler de vigilance et d'amener près de. nous tout individu qui serait surpris dans le voisinage du campement. L'inquiétude du vieillard avait été si bien justifiée par la trouvaille de ce mystérieux message, que nous avions pris l'alarme. Nous espérions en outre que le hasard ferait tomber entre nos mains quelque voyageur capable de nous lire la dépêche arrachée à l'Indien. OEil-Double ne tarda pas à venir nous rejoindre, après avoir exécuté sa commission.

« Que pensez-vous de tout ceci ? demandai-je au métis.

— Quand on voit le pilote, le requin n'est pas loin, » répondit sentencieusement le vieillard.

Nous nous étendîmes sur nos manteaux, près du feu. Seul, le métis resta immobile et assis, tantôt la tête appuyée sur ses genoux, tantôt le regard levé vers le ciel et plongé dans une méditation profonde, ou paraissant prêter l'oreille à des bruits que nous n'entendions pas. Je l'examinai quelque temps ainsi à la lueur du feu qui rougissait ses longs cheveux gris, et allumait parfois des étincelles dans ses yeux noirs. Je ne le vis bientôt plus : je dormais.

Lé jour ne devait pas être loin, quand je fus réveillé par les cris de *qui vive !* que répétaient les sentinelles. Je me levai sur mon séant. Albino était encore endormi ; quanta OEil-Double, il était dans la position où je l'avais laissé. J'éveillai le contrebandier, et je jetai quelques branchages dans le foyer pour le raviver. Quelques instants après, deux de nos soldats amenaient près de nous un homme à cheval, dont ils tenaient la bride. Ce cavalier paraissait éprouver à la fois une vive mortification et quelque frayeur. Une *manga* bleue couvrait ses épaules.

« Qu'est-ce-ci, messieurs ? disait-il ; suis-je ici parmi des amis ou des ennemis ? et de quel droit arrêtez-vous des officiers de l'armée indépendante ? »

— Du droit qu'on a de savoir si ce sont des amis ou des ennemis qui s'approchent la nuit de nos bivouacs, répondit Albino ; en outre, nous serions bien aises de trouver un chrétien qui sût lire et écrire, ou lire seulement, pour nous rendre un service, et, si vous êtes officier comme vous le dites, peut-être pourriez-vous... »

Albino fouillait dans ses poches pour en tirer le papier qui nous était si étrangement parvenu. Pendant ce temps, je regardais attentivement la physionomie du métis ; celui-ci, à son four, fixait ses yeux scrutateurs sur le cavalier. L'examen ne parut pas lui être favorable, car il retint le bras d'Albino prêt à remettre le papier entre les mains de l'étranger.

Je flaire la trahison, dit-il à voix basse, niais assez haut encore pour que le Cavalier l'entendît.

— Depuis quand, drôle, s'écria-t-il avec fureur, le lieutenant-colonel Elizondo a-t-il mérité d'être si grossièrement outragé ? »

Et l'officier, écartant vivement son manteau, nous montra sur sa veste d'uniforme de campagne les insignes de son gradé. Nous nous rappelâmes en ce moment le nom de l'auteur du soulèvement des provinces de

Cohahuila et du Nuevo-Santander, et, sans toutefois communiquer la dépêche interceptée au colonel, nous le priâmes d'agréer nos excuses, en rejetant la mesure à laquelle on l'avait soumis sur les nécessités de la guerre. L'officier reçut ces excuses avec quelque hauteur ; il lança un regard haineux sur le métis, piqua son cheval et disparut.

Quand il fut parti, OEil-Double prit une branche enflammée à la lueur de laquelle il étudia attentivement la configuration des pieds du cheval de l'officier sur la terre ; il en mesura avec de petites branches vertes la longueur et la largeur, mit ces branches dans sa poche ; puis, comme en se parlant à lui-même : « Elizondo ! L'Indien ! dit-il. Le requin et le pilote, c'est tout un. » Et s'adressant à Albino : « Seigneur capitaine, reprit-il, si vous m'en croyez, vous allez monter à cheval tout de suite, vous pousserez jusqu'au Saltillo, et vous trouverez quelqu'un qui puisse vous lire le billet que contenait le bâton de l'Indien : mais ne vous fiez pas au premier venu ; puis vous agirez selon ce que vous aura révélé ce papier. »

L'ancien contrebandier n'avait pas l'habitude de discuter les avis de l'étrange vieillard. Il ordonna de seller son cheval ; mais, au moment de se mettre en marche, une vedette vint l'avertir qu'un riche convoi de marchandises et d'argent s'approchait de nos ayant-postes. Cette nouvelle nous fit tout oublier, et huit jours seulement après cette rencontre Albino alla s'enquérir au Saltillo du contenu de la lettre interceptée. Il revint à nous, certain que depuis cinq jours déjà nos chefs étaient partis pour Monclova. ? OEil-Double ne s'est pas trompé, nous dit-il ; la dépêche du lieutenant-colonel Elizondo m'a été lue par un prêtre ami d'Hidalgo, à qui j'ai tout révélé au confessionnal ; elle contenait ceci : « Toutes mes mesures sont prises ; je rejoindrai en deux jours vos deux cents hommes aux citernes de Bajan ; pas un des chefs de l'insurrection n'échappera. »

— Ah ! interrompit le métis, pourquoi n'avons nous pas fusillé ce traître ? Car c'est lui, n'est-ce pas ? et Bajan est tout près de Monclova ?

— Le prêtre m'a dit que déjà des avis étaient parvenus au général Abasolo sur la trahison" que méditait contre lui Elizondo, outré de n'avoir pas été nommé lieutenant général ; mais, avec sa grandeur d'âme accoutumée, Abasolo a refusé de croire à cette lâcheté. La lettre était adressée au gouverneur Ochoa, dont la maison de campagne est près d'ici. Cela m'explique la présence du colonel, inquiet de n'avoir pas reçu de réponse à son message..

— Que faire ? demandai-je à OEil-Double.

— Elizondo a déjà cinq jours d'avance sur nous à l'heure qu'il est, et il voyage à franc étrier ; mon avis est que nous partions sans tarder : peut-être sera-t-il temps encore de prévenir les chefs fugitifs. Combien d'hommes ont-ils pour escorte ?

— Mille à peu près répondit Albino.

— Partons alors, m'écriai-je ; en donnant l'éveil à cette escorte, deux cents hommes ne seront pas à craindre. »

III

Plusieurs motifs que nous avions pesés dans un rapide conseil nous firent prendre la résolution de partir seuls, Albino, OEil-Double et moi. Traîner avec nous notre *guerrilla*, c'eût été nous exposer à mille lenteurs fatales et désastreuses ; le pays que nous avions à traverser était aride, brûlant et sans eau ; enfin, que feraient cent cinquante à deux cents hommes de plus joints à l'escorte des chefs, composée de mille soldats d'élite et d'une artillerie nombreuse ? L'essentiel était donc que tous trois nous arrivassions assez tôt pour avertir seulement les soldats de l'escorte de se tenir sur leurs gardes.

Nous laissâmes le commandement de la *guerrilla* au lieutenant en premier après Albino et moi ; puis, munis chacun d'un cheval de main outre celui que nous montions pour voyager à plus grandes journées, nous partîmes à environ deux heures de l'après-midi. A vrai dire, il n'y a guère que cinq jours de marche du Saltillo à Monclova, qui se composent d'autant d'étapes presque forcées : Santa-Maria, Anelo, Punta del Espinazo del Diablo, Salida del Espinazo del Diablo, enfin Acacita de Bajan : mais nous avions lieu de présumer que les difficultés de la route pour les équipages nombreux des chefs, la rareté des vivres dans les endroits déserts, et d'autres obstacles de cette nature, retarderaient la marche du convoi. Heureusement, ce, n'était qu'à Acacita de Bajan, la dernière étape avant Monclova, que l'embuscade devait être dressée. Cette circonstance et la lenteur forcée de la marche de la caravane nous donnaient la certitude d'arriver à temps pour prévenir la trahison d'Elizondo, bien que les chefs eussent cinq jours d'avance sur nous. Nous partîmes donc pleins d'espoir, moi surtout, qui nourrissais dans mon cœur pour le chevaleresque Abasolo des sentiments tout particuliers de tendresse et d'admiration.

Après avoir, à moitié route, changé de chevaux, c'est-à-dire après avoir sellé nos chevaux de main et remis en laisse ceux qui venaient de quitter la selle, nous arrivâmes le soir à Santa-Maria, notre première halte. Nous interrogeâmes les habitants de quelques pauvres maisons qui composent le

hameau ; tous nous répondirent que l'escorte n'était formée que de soldats fidèles à la cause d'Hidalgo et qu'ils marchaient pleins de dévouement, mais aussi pleins de confiance dans leur force numérique, sans appréhender aucune espèce de trahison. Ce renseignement ne nous satisfit qu'à demi ; j'aurais préféré apprendre que l'escorte marchait, comme nous disons, *la barbe sur l'épaule*. Du reste, nous eûmes toutes les peines du monde à nous procurer quelque nourriture pour nous et nos chevaux ; la caravane qui nous précédait avait épuisé tous les vivres des environs. Après avoir pris cinq ou six heures de repos, nous nous remîmes en route vers le milieu de la nuit. Dès le commencement de la seconde journée, je m'aperçus qu'OEil-Double était retombé dans une de ses méditations de fâcheux augure.

« J'ai fait un rêve cette nuit, me dit le métis, que je crus devoir questionner ; oui, j'ai fait un rêve, et je crains de ne l'avoir que trop fidèlement interprété.

— Quel est donc ce rêve ?

— J'ai rêvé cette nuit que sept fois j'avais eu une soif ardente au milieu du désert et que sept fois, au moment de la satisfaire, Elizondo m'avait arraché des mains l'outre pleine d'eau. Ce rêve ne peut signifier qu'une chose, c'est que le traître aura comblé ou épuisé les sept citernes d'ici à Monclova, et qu'on nomme les *sept Norias de Bajan*. »

Nous nous regardâmes Albino et moi, et celui-ci objecta que ce n'était pas par la soif qu'Elizondo voulait faire périr les chefs, puisque, selon toute apparence, il voulait les livrer vivants au gouverneur de Cohahuila. Le vieillard secoua la tête.

« Ce n'est pas par la soif certainement qu'on les fera périr ; mais, pour chercher l'eau dont elle aura besoin, l'escorte se débandera sept fois, et, dans l'une ou l'autre de ces occasions, les hommes d'Elizondo pourront s'emparer sans coup férir des chefs privés de leurs défenseurs. »

Après nous avoir ainsi expliqué ses rêves, le vieillard continua de trotter silencieusement près de nous ; quoiqu'il ne parlât plus, je vis à je ne sais quoi dans sa contenance qu'OEil-Double ne nous avait pas tout dit.

« N'avez-vous rien rêvé de plus cette nuit ? lui demandai-je.

— Oh ! le reste ne doit guère vous occuper ; cela ne regarde que nous et notre vie n'est rien en comparaison des précieuses existences qui sont menacées.

— D'accord ; mais cependant je serais bien aise de savoir ce qui ne regarde que nous.

— Eh bien ! reprit OEil-Double connue à regret, j'ai rêvé encore qu'avant d'être arrivé à la septième citerne, ma soif était apaisée comme par enchantement ; puis je n'ai pas tardé à me voir galoper dans la plaine...

— Comment ! Interrompis-je, vous vous voyiez galoper vous-même ?

— D'autant plus facilement, répliqua le vieillard d'un ton qui me fit tressaillir, que ma tête était restée derrière mon corps et le suivait des yeux dans la course.

— Et moi, OEil-Double ? demanda le contrebandier avec vivacité.

— Vous, je vous ai aperçu couché dans la plaine où mon corps galopait sans tête. Je ne sais* par exemple, si vous étiez mort ou endormi. »

J'eus besoin, je l'avoue, de faire un effort pour raffermir ma voix et demander à mon tour au vieillard ce que j'étais devenu dans son rêve.

« Vous, répondit-il, vous n'étiez pas avec Albino et moi dans ce moment-là.

— *Caramba !* dit Albino, tout cela n'est pas de bon augure ; et comment expliquez-vous ces dernières particularités ?

— Je ne les expliquerai, » répondit gravement OEil-Double.

Nous continuâmes notre course ; les paroles de ce singulier vieillard nous avaient jetés dans d'assez sombres réflexions, que le paysage n'était pas de nature à dissiper. Rien n'est plus triste que ces plaines immenses, sans maisons, sans arbres, qu'on traverse entre le Saltillo et Monclova. Le vent, qui rasait le sol pierreux, ne nous apportait que les hurlements des loups ou le vagissement plaintif des chacals. Le soleil vint heureusement rendre quelque gaieté à nos esprits troublés ; enfin, au bout de trois heures de marche, le grand air du matin nous avait fait presque oublier les mystérieuses et sinistres prédictions d'OEil-Double. Nous vîmes même, sans trop y songer, les premiers arbres qui indiquaient le voisinage d'une des sept norias que nous devons trouver sur notre route.

Cependant, à mesure que nous avançons vers la citerne, le songe du vieillard nous revenait involontairement en mémoire, et une sorte d'impatience qui n'était pas causée par la soif (nous avions des outres encore pleines) s'emparait de nous. Nous pressâmes le pas. Derrière les arbres, nous voyions s'élever les grandes bascules qui indiquaient l'emplacement de la première noria. Quant à OEil-Double, il ne témoignait ni impatience ni inquiétude, comme un homme certain qu'il apprendra bien assez tôt une fâcheuse nouvelle. Il nous laissa donc gagner les devants. Nos chevaux, que la soif poussait, n'avaient pas besoin d'être éperonnés pour

doubler le pas, malgré leur fatigue. Nous arrivâmes aussitôt l'un que l'autre sur les bords de la citerne, et l'aspect de la noria nous arracha simultanément un cri de désappointement. Les seaux de cuir qui formaient le chapelet hydraulique et faisaient monter l'eau jusqu'au niveau des auges de bois destinées à la recevoir étaient desséchés. Au fond de la noria, une boue noire mêlée de sable avait remplacé la source limpide. Le rêve du vieillard commençait à se réaliser.

« Ruperto, me dit alors le contrebandier, des hommes de cœur ne reculent jamais devant les plus sinistres présages ; mais en tout cas je vous recommande instamment mon fils, s'il arrive qu'il n'ait plus que vous pour père.

— Je lui tiendrai lieu de père tant que je vivrai, » répondis-je.

Je ne doutais plus en ce moment que le triste songe d'OEil-Double ne dût s'accomplir. Le vieillard nous rejoignit à l'instant même.. Sans daigner jeter un regard sur la noria, il mit pied à terre. Des empreintes de chevaux se mêlaient à cent empreintes humaines sur les bords de la citerne ; il ne s'occupa que des premières, qu'il examina attentivement. Ces traces étaient d'autant plus faciles à reconnaître que l'eau répandue à dessein hors du puits avait détrempé la terre tout alentour, et y avait formé une couche épaisse de boue qui n'avait pas tardé à se durcir au soleil. Tout près de la noria ; un monticule sablonneux, entamé par la pioché, attestait que les déblais qu'on en avait arrachés avaient servi à étancher le peu d'eau que les seaux n'avaient pu répandre au dehors. Quand le vieillard eut à loisir considéré les empreintes laissées par les pieds du cheval, il tira de sa poche les petites branches qui lui avaient servi à les mesurer près de notre foyer quand l'officier s'y était présenté. La dimension des branches et celles des sabots du cheval s'accordaient rigoureusement.

« Elizondo ! Elizondo ! » dit lentement OEil-Double en nous faisant remarquer les preuves irrécusables de la présence du traître.

Nous ne pouvions nous refuser à l'évidence.

« Il était ici à cheval pour surveiller les travailleurs, continua le métis ; toutes ces empreintes sont les mêmes et sont les siennes. Voilà une noria desséchée jusqu'à la saison des pluies prochaines.

— Les voix de tout ceux qui auront soif dans le désert s'élèveront contre lui, dit Albino.

— La voix du sang criera plus haut encore, » ajouta solennellement OEil-double.

Nous reprîmes notre route ; mais il devint nécessaire, quand nous eûmes gagné Anelo, la seconde étape du Saltillo à Monclova, de laisser reposer nos chevaux fatigués d'une marche rapide. Nous étions obligés de perdre du temps pour les ménager, dans l'intérêt même de ceux que nous voulions servir. Nous trouvâmes les habitants d'Anelo dans la consternation. La citerne desséchée était leur réservoir jusqu'à la saison prochaine ; les autres citernes dont ils buvaient l'eau étaient à la veille d'être épuisées, et cet accident devait bientôt rendre le séjour d'Anelo impossible. Nous eûmes toutes les peines du monde à y trouver de quoi désaltérer nos six chevaux.

Nous interrogeâmes un des habitants, qui nous répondit que ce crime (c'en était un de toutes les façons) avait dû être commis pendant la nuit, car on n'avait vu personne s'approcher de jour de la noria, « Cet événement a causé un grand trouble dans l'escorte qui accompagnait les voitures des généraux, ajouta l'homme qui nous donnait ces renseignements. Toute la troupe s'est débandée, sourde à la voix des officiers, et les généraux ont dû attendre ici tout un jour que leurs hommes les y eussent rejoints. Heureusement que nous sommes tous ici dévoués à la sainte cause qu'ils ont soutenue. Pour eux, rien ne leur a manqué ; mais on frémit de penser à ce qui aurait pu arriver, s'il y avait eu près de là quelque détachement espagnol. »

Ce raisonnement nous confirma dans l'idée que le coup monté par Elizondo ne devait s'accomplir que plus tard, quand les désertions causées par la soif auraient diminué le nombre de l'escorte jusqu'à le rendre égal à celui des hommes que commandait le colonel. Par quelle adresse fatale avait-il pu dérober sa marche à la connaissance des habitants d'Anelo ? Voilà ce que nous ne devinions pas. Toufois le fait était constant, et, sans perdre le temps en commentaires, nous remontâmes à cheval au milieu de la nuit. Eh calculant bien notre marche, nous devions arriver à Bajan en même temps que le précieux convoi, c'est-à-dire, comme il avait sur nous cinq jours d'avance, le dixième jour de son départ et le cinquième du nôtre. Entre Anelo, que nous venions de quitter, et la *Punta del Espinazo del Diablo* (la Pointe de l'Épine du Dos du Diable), nous aperçûmes de loin une seconde noria, puis bientôt après les cadavres de deux chevaux que nous trouvâmes sur la route nous indiquèrent clairement que cette seconde citerne avait été desséchée comme la première. Aussi, cette fois, l'impatience fiévreuse qui nous avait fait la veille prendre les devants sur le métis ne nous gagna-t-elle pas. Albino, non plus, que moi, ne doutait du

spectacle qui nous attendait. La noria en effet était à sec, le fond vaseux et ensablé, les abords noyés, puis desséchés, les seaux de cuir tordus ou racornis. Comme à la première, OEil-Double descendit de cheval, examina les empreintes, les mesura et répéta de sa voix grave et solennelle :

« Elizondo ! Elizondo !

— Si j'arrive à temps et que je le rencontre, je juge par Notre-Dame-de-Guadalupe que je lui plongerai mon poignard dans le cœur, dit Albino.

— Marchons, » reprit OEil-Double.

Nous finies un temps de galop. A quelque distance de la deuxième citerne, des cadavres de chevaux en plus grand nombre témoignèrent des progrès de la soif.

« Nous trouverons plus loin des mules mortes sans doute, dit le métis, car elles endurent mieux les privations que les chevaux ; ce sera le tour des hommes après elles. »

Une nouvelle marche nous conduisit à l'entrée du défilé appelé la *Punta del Espinazo del Diablo*. Jamais nom ne me parut mieux appliqué. Les rocs, courbés comme les membrures d'un vaisseau, qui sortaient à fleur de terre sur le chemin, ressemblaient en effet par leur forme arquée, leur blancheur et leur poli, aux côtes arrondies d'un squelette de dix lieues de longueur ; ces rocs calcinés, luisants, étouffaient toute végétation. Quelques mousses seules, d'un vert grisâtre, éteignaient un peu l'ardente réverbération du soleil dans certains endroits ; dans d'autres, au contraire, ses rayons lançaient des lueurs qui éblouissaient l'œil, comme la chaleur étouffante qu'ils répercutaient desséchait le gosier. Des mules mortes, gisant pêle-mêle à côté des chevaux que les vautours déchiquetaient déjà, ajoutaient un spectacle plus lugubre encore à celui de ces plaines désolées sous l'haleine chaude du vent imprégné d'odeurs fétides.

Avant d'arriver au *rancho* de la Punta del Espinazo del Diablo, une troisième citerne s'offrit à nous, desséchée comme les deux autres. Aux bords de ce puits, OEil-Double répéta de nouveau, après avoir mesuré les empreintes :

« Elizondo ! Elizondo ! »

Après une journée plus fatigante que les deux précédentes, à cause des chemins pierreux qu'il nous avait fallu suivre, nous arrivâmes au *ranch* avant le coucher du soleil. Cette dernière journée faite sur les rochers de l'Espinazo del Diablo avait tellement usé les sabots de l'un de mes chevaux, qui n'était pas ferré, que je fus obligé de le laisser à la garde du propriétaire

de la petite métairie. Le pauvre animal ne pouvait plus faire un pas : c'était lui qui nous avait retardés dans cette dernière étape. est ainsi, comme vous pourrez en juger tout à heure, que s'accomplissait fatalement notre destinée. Au *rancho* de la Punta, nous nous donnâmes pour trois marchands que les nécessités de leur commerce appelaient à Monclova, et nous ne fîmes aucune allusion aux citernes que nous avions trouées toutes desséchées. Nous feignîmes aussi d'ignorer que les anciens chefs de l'insurrection mexicaine ussent en route pour la ville où nous nous rendions. a trame de perfidie qui entourait les généraux fugitifs nous paraissait si habilement ourdie, qu'il allait redoubler de prudence.

Dans la journée qui suivit, et devait se terminer l'endroit appelé la *Salida del Espinazo del Diablo* la Sortie de l'Épine du Dos du Diable), le spectacle que nous offrit la routé était le même. Les loups et es vautours, occupés à dévorer les cadavres des mules et des chevaux, plus nombreux encore que la veille, et qui fuyaient à notre approche ; la chaleur, les exhalaisons empoisonnées ; les rocs blancs et décharnés trouant à chaque pas une mince croûte de terre végétale : telles étaient les scènes qui frappèrent nos yeux. Auprès de deux autres citernes ensablées comme les premières, OEil-Double releva les mêmes traces et fit les mêmes exclamations d'anathème contre Elizondo.

Vers trois heures, les pauvres habitants d'une misérable hutte purent, à prix d'or, nous vendre une ration d'eau suffisante pour nos cinq chevaux et pour renouveler l'eau de nos outres, après quoi nous fîmes halte en plein champ, pour dormir à la belle étoile au delà de l'étape de la *Salida del Espinazo* que nous avions dépassée, tant nous avions hâte d'arriver en temps utile à Bajan. Vous remarquerez bien que, sur sept norias que nous devions rencontrer sur notre route, nous en avons trouvé déjà, conformément aux prédictions d'OEil-Double, cinq complètement desséchées. A l'endroit où nous avons fait halte, le paysage avait changé d'aspect : c'étaient encore des plaines arides, mais qu'égayaient du moins quelques bouquets de bois de fer. Nous aurions bien poussé plus loin encore cette nuit-là ; mais le seul cheval qui me restait avait nécessairement plus souffert de la fatigue que les chevaux de mes deux compagnons, qui n'avaient fourni, sous le cavalier, qu'une demi-journée chacun. Nous fîmes, des débris d'un arbre de bois de fer mort, un feu autour duquel notre souper se composa de quelques morceaux de viande séchée au soleil et grillée sur les charbons. De grandes herbes, qui couvraient toute l'étendue de la plaine

autour de nous, fournirent à nos chevaux une pâture, sinon substantielle, du moins abondante, et il fut convenu que le métis prendrait la première garde de nuit.

Albino s'endormit le premier. Quant à moi, l'œil fixé sur le vieillard assis près du feu dans sa posture favorite, les jambes croisées comme les Indiens, les coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains, je le considérais avec attention. Ses longs cheveux tombaient en mèches éparses, ainsi que les mousses blanches qui flottent sur le sommet des cèdres centenaires. OEil-Double paraissait écouter comme des voix intelligibles les plaintes du vent dans les herbes sèches. J'éprouvais à l'aspect de ce vieillard, pour qui l'avenir semblait ne pas avoir de voile, une espèce de crainte superstitieuse. Au bout de quelque temps, OEil-Double releva la tête ; ses lèvres, vivement éclairées par le foyer, s'ouvraient silencieusement ; puis, à son tour, il me regarda. Je ne sais pourquoi je fermai les yeux.

« Vous ne dormez pas ? dit-il.

— Je ne puis dormir, répondis-je.

— Eh bien ! puisque nous sommes seuls un instant, écoutez-moi. Aussi bien vous êtes le seul qui pourrez exécuter mes dernières volontés ; Albino ne le pourrait pas.

— Pourquoi donc cela ?

— Vous aurez soin de son fils comme s'il était le vôtre, n'est-ce pas ? Il ne reverra plus son père. Je vous ai dit que j'avais vu Albino couché dans la plaine sans savoir s'il dormait ou s'il était mort ; mais le sang qui rougissait l'herbe autour de lui me prouve qu'il dormait du sommeil éternel. »

Je subissais alors complètement l'ascendant d'œil Double, et je jetai sur mon camarade endormi un regard non moins douloureux que si, comme disait le métis, il eût dormi du sommeil qu'on n'interromptjamais. Le vieillard reprit :

« Quant à moi, quant au sort qui m'attend, je ne conserve pas de doute à cet égard : je ne verrai pas vivant la septième citerne de Bajan ; mais je veux là voir après ma mort. Voici donc ce que vous ferez vous ramasserez ma tête, que vous n'aurez pas de peine à trouver dans la plaine de Bajan, et vous la porterez à la citerne, au-dessus de laquelle vous l'attacherez sur un arbre, le visage tourné vers la noria. N'y manquez pas, car une dernière volonté est sacrée. Quant à vous, si vous échappez à la mort dans la Sierra-Madre, vous vivrez longtemps encore ; mais vous courrez là un terrible danger. »

Après avoir ainsi parlé, le vieillard remit Sa tête dans ses mains, et, comme auparavant, il parut écouter la voix du vent dans les herbes, et d'autres voix encore peut-être que son oreille seule entendait. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit ; j'aimais tendrement Albino ; c'était avec lui que j'étais devenu un homme, et je rêvais encore en sa compagnie une longue suite de jours : maintenant je le pleurais déjà comme mort. Enfin le moment de partir arriva. Mon cheval pouvait faire encore cette journée, la dernière avant de rejoindre le convoi fugitif, et nous nous mîmes en route ; mais notre ardeur semblait être bien refroidie. OEil-Double était silencieux, comme d'habitude ; les tristes pensées qui m'agitaient m'ôtaient toute envie d'échanger un seul mot avec Albino, et celui-ci, ne trouvant à qui parler, se taisait comme moi.

Nous trouvâmes la sixième citerne vide comme les cinq autres ; nous n'avions, plus d'eau dans nos outres, et la soif nous tourmentait ; nos chevaux en souffraient encore plus que nous, car ils n'avaient pas bu depuis la veille dans l'après-midi ; le mien surtout ne pouvait presque plus marcher. Nous allions reprendre notre route néanmoins, quand le Vieillard nous arrêta.

« Un instant, nous dit le métis, aussi droit sur sa selle qu'un cavalier de vingt ans. Capitaine Albino, poursuivit-il, nous venons de voir la dernière noria.

— Mais il y en a encore une, répondit Albino.

— Je dois vous dire, continua OEil-Double, que ni vous ni moi nous ne verrons la septième citerne de Bajan. Si donc vous voulez reculer, il en est temps encore. »

Albino ne changea pas de visage.

Arriverons-nous assez tôt pour sauver nos chefs ? demanda-t-il.

— Mon rêvé ne nie l'a pas dit, mais je l'espère, dit OEil-Double,

— Ce garçon, reprit le contrebandier en me désignant, doit-il nous survivre ?

— Oui.

— Eh bien ! avançons ! s'écria résolument Albino ; notre vie doit n'être comptée pour rien, quand il s'agit de celle des quatre chefs, l'espoir du pays, que la trahison menace.

— Marchons donc ! » dit le vieillard avec un visage plein de sérénité.

La marche ne se continua pas aussi rapidement que l'auraient voulu mes deux compagnons ; mon cheval fatigué ne se traînait plus qu'en haletant. A

chaque instant, nous rencontrions des cadavres de chevaux et de mules. Bientôt nous commençâmes à gravir une côte assez escarpée. Quand nous fûmes arrivés au point culminant, une plaine immense se déroula devant nous. OEil-Double, qui marchait en tête, poussa un cri de joie, et Albino, qui le rejoignit, fit entendre, comme lui, une exclamation joyeuse.

« Ah ! Grâce soient rendues à Dieu ! s'écria le contrebandier avec enthousiasme ; ils sont encore sains et saufs, et nous les sauverons, quoi qu'il arrive ! »

C'était le 21 mars 1811, vers neuf heures du matin à peu près. Audessous de nous et au milieu des plaines d'Acacita de Bajan, une longue file de voitures ondulait au milieu des cactus et des acacias. Les canons suivaient à quelque distance, et le retentissement de leurs affûts arrivait jusqu'à nous. Les banderoles des cavaliers flottaient au vent, les hennissements de leurs chevaux se mêlaient au bruit des roues de l'artillerie. Bien au delà des premières voitures de la file, un corps de troupes, qui paraissait être l'avant-garde, était arrêté derrière une petite colline autour de laquelle tournait la route. Ces hommes faisaient sans doute une halte momentanée, pour donner aux voitures le temps de les rejoindre.

« Voyez-vous ? dit Albino à OEil-Double ; ils doivent avoir quelques soupçons, pour que leur avant garde ne laisse pas même entre elle et les voitures la plus petite distance. »

OEil-Double ne répondait rien. Son œil perçant examinait attentivement ce corps d'avant garde.

« Les chevaux de ces cavaliers sont bien frais, dit-il, pour des animaux qui ont pu boire à peine sur la route ; voyez si ceux des deux détachements qui viennent après eux hennissent et piaffent comme les leurs. »

En deçà de la colline et à une assez longue distance de la file des voitures, qui étaient encore bien loin de l'éminence derrière laquelle était arrêté ce gros de cavaliers, six dragons marchaient au pas. Derrière ces six dragons, et à cent *vares*⁶ environ de distance ; venait un autre groupe de cavaliers, une soixantaine environ, précédant presque immédiatement les voitures. Enfin, derrière les chariots de bagage, les voitures et l'artillerie, venaient les autres hommes de l'escorte, les uns à cheval, les autres à pied. Les chevaux de tous les cavaliers tendaient le cou et n'avançaient qu'avec peine. Le contraste entre ces animaux et ceux que montait la troupe cachée par la colline n'avait pas échappé à l'œil du métis. Tout d'un coup, à

l'aspect d'un officier qui se montra au milieu du corps de cavalerie en repos, OEil-Double tressaillit, et il s'écria d'une voix de tonnerre :

« Trahison ! Trahison ! C'est Elizondo ! »

C'était Elizondo en effet qui parlait à ses soldats ; mais la voix d'OEil-Double n'arriva pas jusqu'à ceux qu'elle voulait avertir.

« Ruperto ! dit précipitamment le vieillard, votre cheval n'est pas capable de nous suivre. La vie des chefs dépend du jarret de nos chevaux ; attendez-nous ici. Vite, vite, Albino, jetez-lui la longe de votre cheval de main. »

Je pris les deux laisses. Albino et OEil-Double se précipitèrent le long de la côte comme deux rochers qui bondissent sur une pente rapide, en répétant de toutes leurs forces les mots : « Trahison ! Trahison ! » Je les perdis bientôt de vue dans un des détours qu'il leur fallait faire pour gagner la plaine. Je restai seul, fort empêché de mes deux chevaux en main, et le cœur si troublé, qu'un nuage semblait me cacher comme un voile ce qui se passait au-dessous de moi. Les prédictions sinistres du vieillard, l'angoissé que me faisait éprouver le danger que couraient les chefs mexicains, tout contribuait à me serrer affreusement le cœur.

En cet instant, les six dragons de l'escorte d'Hidalgo tournèrent la colline ; en apercevant ce gros de cavalerie, ils hésitèrent un instant, puis avancèrent. En un clin d'œil, ils furent entourés, désarmés et disséminés parmi leurs ennemis, sans avoir pu pousser un cri d'alarme. Les soixante cavaliers qui venaient après eux subirent le même sort ; car, après avoir hésité comme les premiers, ils s'avancèrent, rassurés par l'aspect du colonel Elizondo, connu pour un chaud partisan de l'insurrection. Les pauvres diables ne soupçonnaient pas la trahison. Le Colonel paraissait avoir environ trois cents hommes ; il en prit deux cents, et s'avança vers les voitures. C'en était fait des quatre généraux. Elizondo s'arrêta le chapeau à la main devant l'une des voitures, qui fit halte. Un homme en descendit. A sa soutane, à ses longs cheveux blancs, je reconnus Hidalgo, qui tendait amicalement la main au traître. Dès ce moment, je n'aperçus plus que quelques scènes isolées de cet horrible drame. Les troupes d'Elizondo firent une décharge générale de leurs carabines. Des faisceaux de lances entourèrent les voitures. Les quatre chefs étaient prisonniers. Une sueur froide mouillait mon front, et l'angoisse déchirait mon cœur.

Quand le nuage de poudre se fut un peu dissipé, j'aperçus de nouveau Elizondo à la portière d'une autre voiture. On dirigea un coup de feu contre lui ; mais le traître ne tomba pas. Un cavalier déchargea à son tour son

pistolet contre la voiture, d'où je ne tardai pas à voir sortir un homme qu'à sa figure, à ses cheveux blonds et à la fierté de son maintien, je reconnus pour Allende. Il tenait un jeune homme inanimé entre ses bras. J'ai su depuis que cette noble victime était son fils ! Hidalgo, Allende, Abasolo et Aldama, furent contraints de monter à cheval ; je les vis disparaître avec ceux qui avaient soif de leur sang ; les voitures continuèrent à marcher, les unes vides, les autres portant des prisonniers d'un grade inférieur. Tout était consommé.

Je descendis de cheval, j'allai m'asseoir sur le revers de la route, et je laissai couler mes larmes. J'étais ainsi plongé dans une mortelle tristesse, quand le bruit du galop d'un cheval me fit lever les yeux. Ce cheval amenait vers moi un cadavre décapité, celui d'OEil-Double, maintenu sur la selle à l'aide d'une longue et forte corde. Par une épouvantable raillerie, on avait attaché la tête du métis entre ses bras ! Ai-je besoin de vous d'ire que je remplis avec un soin scrupuleux la dernière volonté du vieillard ? Dois-je ajouter aussi que je trouvais dans la plaine le corps d'Albino qui dormait, comme l'avait dit le métis, du sommeil éternel ? Leur dévouement inutile leur avait coûté la vie, et, selon la prédiction d'OEil-Double, j'arrivai seul à la septième noria de Bajan. Celle-là n'était pas desséchée. Peut-être la tête du vieillard est-elle encore suspendue à l'arbre sur lequel je la déposai !

Le capitaine cessa de parler. Le soleil se couchait derrière les arbres du petit jardin de M.L....Le bruit lointain du vent dans les hautes herbes de la plaine voisine formait comme un accompagnement mélancolique aux dernières paroles de don Ruperto. M. L... se leva tout à coup, rentra sans mot dire dans son habitation, puis revint au bout de quelques instants. Il tenait à la main un volume qu'il me tendit ouvert. C'était le *Cuadro historico* du sénateur Garlos-Maria Bustamante. Mes yeux tombèrent sur une page où je lus ces mots qui confirmaient le récit que nous venions d'entendre : « La vigilance perfide d'Elizondo suivait ceux qu'il avait désignés en holocauste à la défection. Arrivés à Bajan, après avoir traversé les sept norias qui se trouvent entre ce point et le Saltillo, ils les rencontrèrent toutes desséchées d'après les ordres du colonel. » Le sénateur Bustamante ajoutait qu'à l'exception d'Abasolo, sauvé par l'héroïsme de sa femme, tous les autres chefs, de l'insurrection furent passés par les armes. Quant au colonel Elizondo, il reçut le châtiment que méritait sa trahison. Odieux à ses compatriotes, méprisé des Espagnols, il mourut criblé de coups de couteau que lui porta un Espagnol même dans un accès de folie

simulé. On dédaigna d'instruire cette cause. Ainsi finit le premier acte du grand drame qui devait s'appeler plus tard la révolution mexicaine.

Le lendemain matin, après avoir serré affectueusement la main de M. L..., nous reprîmes, don Ruperto et moi, la route de Tepic.

LE SOLDAT CUREÑO

La route de Guadalajara à Tepic traverse la Sierra-Madre. Là encore, dans cette chaîne de montagnes aux flancs arides, qui tour à tour se dressent en pics aigus ou se déchirent en âpres défilés, la guerre de l'indépendance a laissé d'ineffaçables souvenirs. J'étais impatient de visiter cette curieuse partie du Mexique, et de son côté le capitaine don Ruperto avait grande hâte de se retrouver sur ces plateaux de la sierra qui lui rappelaient tant de journées, tant de nuits aventureuses de sa jeunesse : ce ne fut pourtant qu'en débouchant dans la plaine de Santa-Isabel, deux jours après avoir quitté le village d'Ahuacatlan, que nous aperçûmes enfin à l'horizon les dentelures bleuâtres de la Cordillère. Dès ce moment, nous pressâmes le pas d'un commun accord, et quelques heures de course à travers les hautes gerbes nous conduisirent, à peu de distance des montagnes, devant une hutte de bambous que le capitaine Ruperto m'avait d'avance indiquée comme lieu de halte.

« Holà ! Cureno, cria le capitaine en arrêtant son cheval devant la hutte ; holà ! Êtes-vous encore mort ou vivant ? »

— Qui m'appelle ? répondit une voix cassée dans l'intérieur de la cabane.

— Le capitaine Castanos, *con mil diablos* ! repartit le guerrillero ; celui qui a mis le feu au canon dont vous étiez la *cureña* ¹. »

Une effroyable figure vint se traîner sur le seuil de la cabane ; c'était un vieillard horriblement contrefait, et dont l'épine dorsale semblait disloquée et tordue. Le malheureux ne marchait qu'en rampant. Contractés par la vieillesse et par la souffrance, ses traits avaient gardé cependant une expression de noblesse et de fierté qui me frappa. Sur son front forcément courbé vers la terre, sillonné de rides profondes et de veines saillantes, de longues mèches de cheveux blancs tombaient en désordre. Autour de ses bras nus s'enroulaient des veines aussi grosses que les tiges d'un lierre qui a vieilli collé au tronc d'un chêne robuste. A voir ce vieillard étrange, au visage ridé, à demi caché par une chevelure épaisse comme une crinière, on eût dit un lion décrépît, estropié dans l'âge de sa force par la balle du chasseur.

« Eh bien ! mon brave Cureno, dit le guerrillero, je suis aise de retrouver encore en vie un des vieux débris des anciens temps.

— Nos rangs s'éclaircissent, il est vrai, répondit le vieillard ; encore quelques années, et l'on cherchera vainement les premiers soldats de l'indépendance.

— Et la Guanajuatena n'est donc pas ici ? demanda Gastanos.

— Je suis seul, répondit Cureno ; depuis un an, elle dort là derrière. »

Et il montrait un tamarinier qui s'élevait à quelques pas de la hutte.

« Dieu ait son âme ! dit le capitaine ; mais avouez, mon brave, que vos services ont été assez mal payés.

— Que voulez-vous de plus qu'un coin de terre pour y vivre et s'y faire enterrer ? répliqua simplement le vieillard. Est-ce donc dans l'espoir d'une récompense que nous nous faisons jadis casser les os ? La postérité se rappellera le nom de Cureno, et cela suffit. »

La question de don Ruperto et la réponse du vieux soldat me firent deviner que j'avais sous les yeux un de ces hommes qu'un destin fatal semble condamner à l'oubli après les avoir voués au sacrifice ; niais quel héros inconnu voyais-je là ? C'est ce que j'ignorais. Nous mîmes pied à terre près de la hutte, dans laquelle nous entrâmes un instant. Là, j'écoutai presque sans y rien comprendre une conversation qui roula exclusivement sur les incidents de la guerre contre les Espagnols. Je n'avais malheureusement pas la clef des faits que les deux interlocuteurs se rappelaient l'un à l'autre. Au bout d'une demi-heure environ, comme nous avions une longue traite à fournir jusqu'à la venta, située au pied de la Sierra-Madre, nous nous disposâmes à continuer notre route.

« Vous avez là un vigoureux coursier, » me dit notre hôte en s'approchant de mon cheval au moment où je mettais le pied à l'étrier.

A la vue de ce corps informe qui rampait pour ainsi dire vers lui, l'animal s'effraya et voulut se cabrer ; mais au même instant le bras de Cureno s'allongea vers lui, et le cheval resta immobile en soufflant de terreur.

« Qu'est-ce donc ? m'écriai-je.

— Ce n'est rien, répondit le vieillard de sa petite voix grêle ; c'est votre cheval que je maintiens sous vous. »

Je me penchai sur ma selle, et je vis en effet avec un étonnement profond qu'une des jambes du cheval, pressée dans les doigts nerveux de Cureno, était comme rivée au sol par un lien de fer.

« Dois-je le lâcher ? dit l'athlète en riant.

— Si c'est votre bon plaisir, répondis-je à ce Milon de Crotone, car je vois que mon cheval n'est pas le plus fort. »

A peine dégagé de cette formidable étreinte, l'animal se jeta de côté plein d'effroi, et j'eus toutes les peines du monde à le ramener près de la hutte.

« Hélas ! dit le vieillard en soupirant, depuis un certain coup de canon auquel don Ruperto que voici a mis le feu, je baisse tous les jours.

— Qu'étiez-vous donc au temps de votre jeunesse ? Seigneur Cureno ? repris-je.

— Castanos vous le dira, » répliqua le vieux soldat, duquel nous prîmes congé aussitôt que le capitaine eut, consenti à lui promettre de passer un jour tout entier dans sa hutte au retour.

Après avoir quitté ce singulier anachorète, nous continuâmes à marcher dans la direction de la Sierra-Madre, dont les croupes, les rochers, les pics aigus émergeant du brouillard, commençaient à montrer leurs sentiers sinueux, leurs flancs déchirés, leur gouffres béants. Nous ne tardâmes pas à entrer dans l'ombre que projetaient devant eux ces gigantesques remparts, tandis que bien loin derrière nous les derniers rayons du soleil doraient les cimes de Tequila. C'est alors que le capitaine me montra du doigt, au sommet d'une plate-forme de la sierra, au-dessous de laquelle des flocons de nuage se roulaient paresseusement, un petit bâtiment carré qui semblait un aérolithe tombé du ciel sur ces hauteurs. Cette espèce de forteresse isolée était la *venta* dans laquelle nous devons coucher.

Nous fîmes halte au pied de l'immense chaîne de montagnes pour laisser souffler nos chevaux avant de la gravir, et bientôt, aux lueurs incertaines du crépuscule, nous reprîmes notre marche. Nous avions compté sur la lune pour éclairer nos pas, et la lune rie nous fit pas défaut. Elle ne tarda pas à jeter ses pâles clartés sur le sentier que nous suivions, et qui, décrivant de capricieux détours, soit à la base des mornes pelés, soit sûr le bord de ravins profonds, montait toujours vers la venta. Deux heures d'assez pénibles efforts nous suffirent pour gagner la plate-forme qui de loin semblait si étroite, et qui de près était une plaine immense, dominée par une ceinture de montagnes auxquelles se superposait un gigantesque gradin de collines. Quant à la venta, c'était, comme toutes les ventas du Mexique, une maison blanche avec des colonnades formant péristyle et un toit de tuiles rouges. Bâtie aux bords de la plate-forme, elle dominait tout le chemin que nous

venions de parcourir, et en outre un paysage immense comme celui que doit embrasser l'aigle quand il plane au haut des nuages.

Des muletiers nous avaient précédés dans cette hôtellerie ; les feux de leur campement étaient allumés, et leurs mules entravées broyaient la ration du soir. Sous le portique de la venta dormaient sur le sol une douzaine d'Indiens, à côté d'un carrosse massif, dont la caisse était séparée du train : c'est seulement ainsi démontées et à dos d'homme que les voitures peuvent franchir la Sierra-Madre. Ce coche et ces Indiens annonçaient la présence de quelques voyageurs dans la venta ; nous apprîmes en effet que l'un des députés de l'État de Sinaloa au congrès de Mexico venait de s'y arrêter avec sa famille, revenant de Tepic, où nous nous rendions le capitaine et moi.

Pendant que don Ruperto, qui s'était chargé de commander le souper, s'acquittait de sa commission, je m'étais assis sous le péristyle de l'hôtellerie, d'où l'œil pouvait plonger à l'aise dans les gorges de la sierra. La lune éclairait de ses rayons de sauvages profondeurs, du sein desquelles montaient lentement les vapeurs du soir. Partout aux alentours, on ne découvrait que collines superposées l'une à l'autre, rochers déchirés ou fendus comme par l'effort de volcans éteints, et au delà le regard se perdait sur de vastes plaines, à travers lesquelles s'entrelaçaient à l'infini les ramifications des sierras inférieures. L'arrivée du capitaine, qui venait m'annoncer le souper, put seule m'arracher à la contemplation de ces grandes perspectives. Nous fîmes tous deux honneur au frugal repas qu'on nous avait servi ; don Ruperto me proposa ensuite d'aller respirer l'air devant l'hôtellerie, et j'acceptai son offre de grand cœur. A peine étions-nous au bout d'un sentier envahi par les grandes herbes, que le capitaine s'arrêta brusquement et me montra du doigt la terre : à nos pieds se trouvait, à moitié enfoncé dans le sol par son propre poids, un de ces canons que les insurgés avaient traînés des bords de l'océan Pacifique jusqu'aux dernières limites de l'État de Jalisco. Le guerrillero s'assit sur le canon, en m'invitant à prendre place près de lui. Le ciel, d'un bleu foncé, était en ce moment semé d'étoiles sans nombre ; l'air était tiède ; devant la venta, autour des feux, les muletiers chantaient leurs naïfs refrains ; le son de la clochette des mules nous arrivait mêlé aux frémissements de la guitare ; les chiens de garde répondaient par de plaintifs aboiements aux bruits vagues et lointains qu'apportait là brise du soir. En me conduisant dans ce lieu retiré, le capitaine avait jugé, me dit-il, que l'heure était bonne pour reprendre le récit de ses aventures militaires : je me hâtai de lui répondre que je pensais

comme lui, et don Ruperto, ainsi encouragé, commença un long récit que j'écoutai sans l'interrompre, assis à ses côtés, sur le canon rouillé, autour duquel les grandes touffes des absinthes sauvages entrelaçaient leurs jets vigoureux et répandaient leurs parfums pénétrants.

I . El voladero.

L'exécution d'Hidalgo et de ses principaux compagnons d'armés, me dit le capitaine, clôt ce qu'on pourrait appeler la première période de la guerre de l'indépendance. A dater de ce moment, la scène changea complètement : au lieu de masses confuses, quelques bandes bien organisées vinrent occuper le théâtre de la guerre, restreint dans de plus étroites limites. Aidés d'un petit nombre de soldats aguerris, les nouveaux chefs de l'insurrection ne furent plus, comme Hidalgo et Allende, gênés dans leurs manœuvres par des populations entières. On cessa de piller les villes, de ravager les moissons, on respecta les troupeaux, on laissa le commerce reprendre son essor, et la cause de l'émancipation, grâce à la prudente attitude de ses nouveaux soldats, compta bientôt parmi ses partisans les riches cultivateurs, les commerçants, les propriétaires des grandes haciendas. Cette organisation militaire de l'insurrection fut un premier pas vers l'organisation politique. Des journaux se fondèrent pour répandre parmi la population mexicaine les idées libérales et les principes sociaux que le XVIII^e siècle venait de faire triompher dans l'ancien monde. Ce fut là une des armes les plus redoutables parmi celles qui battirent en brèche, depuis la prise d'armes de 1810 jusqu'à la proclamation de l'indépendance, la domination des vice-rois.

Don Ignacio Rayon personnifie cette seconde phase de l'insurrection, comme le curé Hidalgo avait personnifié la première. Après l'arrestation du curé à Bajan, don Ignacio Rayon prit en main le commandement des bandes restées au Sallillo, augmentées des hommes de l'escorte d'Hidalgo qui purent échapper aux soldats d'Elizondo. Bien que son éducation, faite au collège de San-Ildefonso, l'eût préparé à l'étude des lois plutôt qu'à un rôle militaire, don Ignacio s'éleva rapidement à la hauteur de sa nouvelle tâche, et, se voyant à la tête de quatre mille hommes, n'hésita point à tenir la campagne avec sa petite armée. Son premier soin fut de battre en retraite vers Zacatécas ; pour atteindre cette ville, il fallait faire cent cinquante lieues dans un pays aride et dénué d'eau, à travers des populations hostiles.

Il fallait ensuite s'emparer de Zacatécas, et transformer cette place importante en un centre militaire pour l'insurrection. Cette grande entreprise, menée à bien avec un grand courage et une haute intelligence par le général Rayon, est encore aujourd'hui comptée parmi les plus beaux faits d'armes de sa carrière militaire et de la guerre de l'indépendance.

J'étais. du nombre de ces partisans dévoués qui suivirent le général Rayon dans sa longue et pénible marche du Saltillo à Zacatécas. Après avoir assisté, comme vous le savez, aux principales scènes du drame si tristement dénoué à Bajan, je me rendis au Saltillo, où je trouvai le général Rayon prêt à commencer son mouvement de retraite. On se mit en marche le 26 mars 1811, cinq jours après l'emprisonnement d'Hidalgo et de ses compagnons. A peine eûmes-nous quitté le Saltillo, qu'il fallut commencer les escarmouches avec les guerrillas espagnoles. Pendant quatre jours, ce fut une suite de petits combats qui ne nous laissaient aucun repos. Arrivés enfin au Pas de Piñones, nous fûmes arrêtés par la division du général Ochoa. Nos troupes, fatiguées par quatre jours de marche, allaient plier devant la charge impétueuse de l'ennemi, sans l'arrivée d'un de nos chefs, le général Torres. Telle fut l'impétuosité de son attaque, que les Espagnols plièrent à leur tour, laissant avec nos bagages et nos canons, dont ils s'étaient emparés, trois cents des leurs sur le champ de bataille. Malheureusement, nos outres avaient été éventrées, nos barils défoncés dans la bagarre, et nous avions plus de cent lieues à faire encore au milieu de déserts sans sources et sans ruisseaux. Nous traînions avec nous une foule considérable de femmes. Chacun de nous, presque subitement improvisé soldat, avait amené la sienne. Vous ne pourriez vous faire une idée des tortures atroces que nous fit endurer la soif pendant cette longue marche entre un ciel que ne couvrait jamais un nuage et une terre aride que la rosée des nuits ne rafraîchissait même pas.

Le manque d'eau n'étendait pas seulement ses cruels effets aux hommes et aux animaux ; il rendait encore inutiles nos armes les plus redoutables. À peine les pièces d'artillerie avaient-elles été chargées et déchargées une ou deux fois, qu'échauffées par un soleil ardent, elles étaient hors de service. C'est dans cet état de faiblesse et de désarroi qu'il nous fallait pourtant soutenir sans cessé des luttes acharnées contre les troupes espagnoles. Heureusement l'énergie morale de notre armée n'avait subi aucune atteinte ; nos femmes mêmes nous donnaient l'exemple du courage, et les vétérans de l'indépendance n'ont pas oublié le nom de l'une d'entre elles, la

Guanajuatena, la compagne du soldat estropié que nous avons rencontré ce matin même. Je ne sais trop par exemple comment vous faire comprendre l'expédient bizarre qu'imagina la Guanajuatena, un jour de détresse où l'eau manquait à nos artilleurs pour rafraîchir leurs canons incandescents. Qu'il vous suffise de savoir que la Guanajuatena, secondée par la bonne volonté de ses compagnes, tira ce jour-là notre armée d'une fort mauvaise rencontre, et que, grâce à son inspiration très-heureuse, sinon bien héroïque, nos batteries pourvues d'eau eurent eu peu d'instant fait taire les canons ennemis. Ce fut encore la Guanajuatena qui plus tard, pour donner le change aux Espagnols sur le petit nombre de nos soldats, suggéra l'idée de déployer en ligne toutes ses compagnes avec une pièce de canon sur le front de ce bataillon en *enaguas*. L'ennemi, trompé par ce stratagème, nous laissa prendre sans nous inquiéter une position avantageuse qui dominait Zacatecas.

De glorieux faits d'armes allaient cependant interrompre, cette série d'escarmouches et nous dédommager des insignifiants combats qui avaient rempli les premiers jours de notre retraite. Après l'action dans laquelle le singulier expédient de la Guanajuatena avait assuré la victoire à nos armes, nous fîmes halte dans un endroit appelé *Las Animas*. C'était un triste spectacle, celui que présentait notre camp ce jour-là. Haletants de soif et de fatigue, nous étions couchés sur un sol jonché de cadavres de nos chevaux et de nos mules de charge. Un lugubre silence planait sur les tentes, troublé de temps à autre par les cris d'angoisse des blessés qui, dans les tourments de la soif, sollicitaient une goutte d'eau pour rafraîchir leurs bouches enflammées par la fièvre. Quelques soldats couraient comme des spectres parmi tous ces corps, les uns à peine vivants, les autres déjà inanimés. Les sentinelles n'avaient presque plus la force de tenir leurs mousquets pendant la faction autour du camp. J'étais moi-même anéanti, et, pour tromper la soif, j'avais collé à mes lèvres la poignée de mon sabre. Non loin de moi, la femme à qui Albino Conde. avait confié la garde de son fils, et que j'avais admise à mon service pour exécuter les dernières volontés de mon ancien camarade, récitait en pleurant son rosaire, et priait tous les saints du paradis de faire crever sur nous quelque nuage chargé de pluie. Les saints, malheureusement, n'étaient pas d'humeur à nous écouter ce soir-là, car le soleil se couchait splendide dans un ciel d'une implacable sérénité. Pour moi, je priais Dieu que quelques maraudeurs de ma troupe, qui s'étaient écartés à la découverte de sources cachées, pussent réussir dans leur

expédition, et surtout ne pas oublier leur capitaine. Dieu fut plus clément que les saints invoqués par la pauvre femme qui pria à côté de moi ; il m'écouta, car je ne lardai pas à voir s'avancer à pas de loup un de nos maraudeurs de retour au camp. C'était l'homme que je vous ai montré, le compagnon de la Guanajuatena. A cette époque, il n'avait pas encore changé son nom de Valdivia contre celui de Cureno. Il n'était pas non plus affreusement estropié, comme vous l'avez vu ; le tronc d'un pin n'était ni plus droit ni plus robuste que son corps. Vous avez été à même de juger de sa force herculéenne, je ne vous en parlerai pas ; je me contenterai de vous dire que l'intelligence et le courage égalaient chez-lui la vigueur physique. Dans toute circonstance, quelque critique qu'elle fût, Valdivia savait toujours se tirer d'affaire.

« Seigneur capitaine, me dit-il en s'avancant mystérieusement vers moi, enveloppé d'un manteau de dragon espagnol qu'il avait ramassé sur un champ de bataille, je vous apporte mie outre avec quelques gouttes d'eau pour vous, l'enfant et sa gardienne ; mais je désirerais que personne ne nous vît.

— De l'eau ! m'écriai-je, trop ému en ce moment pour me conformer aux prudentes prescriptions de Valdivia.

— Chut donc ! reprit-il ; si même vous m'en croyez, vous attendrez pour boire que la nuit soit venue, et, quand vous aurez bu, je vous dirai où il y a de l'eau en abondance, et je vous ferai une proposition qui vous conviendra.

»

Je tendis la main avec avidité pour saisir l'outre : « Donnez, pour Dieu ! lui dis-je ; la soif me consume ; comment pourrais-je attendre jusqu'à la nuit ?

— Dans dix minutes on ne verra plus clair.. R flexions faite, je garde l'ouvre ; je n'ai pas envie que des soldats furieux essayent de vous tuer pour vous l'arracher. En attendant, faites, seller votre cheval, et vous me rejoindrez sous ce *mesquite*, où est le mien tout bridé. Il nous faudra monter en selle tout de suite ; il nous reste environ cent cavaliers, faites leur passer l'ordre de nous attendre là-bas dans la plaine. Nous dirons aux sentinelles que nous allons chercher de l'eau, et on nous laissera passer sans donner l'éveil au général. »

Valdivia s'éloigna, malgré mes supplications, en emportant l'outre avec lui. Je m'empressai d'exécuter ses recommandations, et à la nuit tombée, nos cavaliers, prêts à partir, nous attendaient à l'endroit convenu. Je pris

mon cheval par la bride, j'emmenai la femme et l'enfant, et je rejoignis Valdivia. Au lieu de quelques gouttes d'eau, qu'il m'avait promises, il me passa une outre pleine et rebondie. J'eus besoin de faire un effort sur moi-même, tant la soif me dévorait, pour ne pas épuiser à moi seul tout le contenu de l'outre ; j'en laissai cependant une ration suffisante pour la femme et le petit Albino, et quand l'outre fut vide :

« Voyons, dis-je à Valdivia, qu'avez-vous à me proposer ?

— D'aller, répondit-il, enlever, avec vos cent cavaliers, une hacienda à deux lieues d'ici, où il y a de l'eau en abondance, et qui est occupée par un détachement espagnol.

— Parlons ! m'écriai-je ; mais, s'il en est ainsi, pourquoi ne pas avertir le général et lui demander un millier d'hommes ?

— Pourquoi ? reprit Valdivia ; c'est que le général n'est plus maître de ses troupes, et qu'un ordre qu'il donnerait en ce moment hâterait l'explosion d'un complot qui doit livrer l'armée aux Espagnols. Oui, seigneur capitaine, si nous n'enlevons pas tout de suite l'hacienda de San-Eustaquio, où j'ai pu me glisser seul et remplir cette outre, demain le général Rayon n'aura plus un soldat. Il y a un traître parmi nous, et ce traître n'est autre que le général Ponce. »

Comme Valdivia achevait de parler, un grand tumulte se fit entendre à l'une des extrémités du camp, puis grossit bientôt. Des torches allaient et venaient de tous côtés, éclairant des groupes de soldats dont les cris arrivaient jusqu'à nous. A la lueur des torches, nous vîmes le général Rayon quitter sa tente et s'avancer seul, la tête nue, vers les plus furieux ; mais sa voix, d'ordinaire si respectée, semblait méconnue.

« Je m'étais trompé d'un jour, reprit Valdivia ; cependant le général aura probablement raison des mécontents jusqu'au lever du soleil ; partons, il n'y a pas de temps à perdre, il faut que cette nuit nous puissions revenir annoncer au général que ses troupes auront de l'eau demain. »

Le tumulte continuait toujours, quoique moins bruyant, et la voix du général, qui arrivait jusqu'à nous, dominait de plus en plus celle des soldats mutinés. Je montai à cheval, et j'engageai Valdivia à en faire autant. Il faut d'abord, me répondit-il, que je vous amène une sentinelle ennemie dont j'ai eu soin de me munir. »

Et, sans prendre la peine de m'expliquer ces paroles énigmatiques, Valdivia s'éloigna ; mais je ne tardai pas à le voir revenir, portant sous son bras une masse noire et mouvante. Quand il fut près de moi, je reconnus

que cette masse était un homme revêtu du costume de lancier espagnol. Valdivia mit l'homme à terre, délia ses cordes, et le fit monter en croupe derrière lui. Mon robuste Compagnon avait trouvé que le plus court moyen de se glisser jusqu'au puits de l'hacienda était de garrotter la sentinelle placée près de la citerne, et de nous l'adjoindre comme un guide nécessaire dans notre excursion nocturne. Comment il avait mené à bien ce hardi coup de main, comment il avait enlevé de terre et lié sur son cheval le lancier espagnol, Valdivia n'avait pas besoin de me le dire, et ses bras nerveux m'en apprenaient à cet égard plus que ses paroles. Le camp étant redevenu calme pendant la courte absence de Valdivia, il ne nous restait qu'à continuer bravement l'entreprise si heureusement commencée. Nous allâmes donc sans retard rejoindre les cavaliers qui nous attendaient dans la plaine, et, à la tête de cette petite troupe, nous chevauchâmes vers l'hacienda, éperonnant de notre mieux nos chevaux épuisés. Pendant le trajet, nous interrogeâmes le prisonnier sur la situation et la force de la garnison espagnole qui occupait, l'hacienda de San-Eustaquio. Cette garnison se composait, nous dit le lancier, de cinq cents hommes à peu près, sous les ordres du commandant Larrainzar, homme orgueilleux, brutal et détesté de ses soldats. Nous obtînmes encore d'autres renseignements sur la position des troupes et sur les endroits les moins bien défendus.

Ce ne fut pas sans de grandes difficultés toutefois que nous pûmes franchir, au milieu de chemins affreux et avec des chevaux exténués, les deux ou trois lieues qui séparaient l'hacienda de notre camp. Vous comprendrez pourquoi la route était si difficile. Non loin de la ville de Zacatécas, que le général Rayon cherchait à gagner, quoiqu'il la sût occupée par l'ennemi, la Sierra Madre se divise en deux branches. La première, celle même où nous nous trouvons maintenant, se dirige du nord au sud parallèlement aux rivages de l'océan Pacifique ; l'autre court du nord à l'est en suivant la courbure du golfe du Mexique. C'était sur un des points les plus élevés de cette dernière ramification qu'était située l'hacienda dont nous voulions nous emparer. Elle occupait l'extrémité d'un des plus larges plateaux de la Cordillère.

Arrivés à l'hacienda sans avoir été aperçus, grâce à l'obscurité d'une nuit sans lune, nous fîmes halte sous de grands arbres, à quelque distance du bâtiment, et je me détachai de ma troupe pour pousser une reconnaissance. L'hacienda, ainsi que je pus le voir en me glissant à travers les arbres, formait un grand parallélogramme massif, soutenu par d'énormes contre-

forts de pierres de taille et percé seulement sur le côté tourné vers la sierra de quelques rares fenêtres, ou plutôt de meurtrières garnies de gros barreaux de fer. Une muraille d'enceinte, haute, large et crénelée, qui s'élevait sur un des côtés de ce parallélogramme, comprenait la cour, les écuries, les remises et les granges. La garnison espagnole était logée et campée dans cette cour. A l'angle de l'hacienda opposé à celui où je me trouvais, s'élevait au-dessus du toit en terrasse un clocher carré à trois étages, qui indiquait l'emplacement de la chapelle. Quant aux derrières de l'hacienda, ils étaient mieux protégés encore que les côtés par un gouffre sans fond. Le long de ce gouffre, les murailles de l'hacienda se joignaient presque à une autre muraille à pic taillée par la nature dans un entassement de rocs dont le regard, si loin qu'il plongeât dans le ravin, cherchait en vain la base : car des vapeurs bleuâtres qui s'élevaient sans cesse du précipice ne permettaient pas d'en mesurer la profondeur. On connaissait dans le pays cet endroit sous le nom du *Voladero*.

J'avais exploré tous les côtés du bâtiment, moins celui-ci ; je ne sais quel scrupule d'honneur militaire me poussa à continuer ma tournée le long du ravin qui protégeait les derrières de l'hacienda. Entre les murs et le précipice, il y avait un petit sentier, large de six pieds à peu près ; le jour, le trajet n'eût pas été dangereux, mais la nuit c'était une périlleuse entreprise. Les murs de la ferme avaient un grand développement, le sentier se déroulait sur toute leur surface, et le suivre jusqu'au bout dans les ténèbres, à deux pas d'un ravin creusé à pic, n'était pas chose très-facile, même pour un cavalier aussi habile que moi. Je n'hésitai pas cependant, et je lançai bravement mon cheval entre les murs de la ferme et le gouffre de Voladero.

J'avais franchi sans encombre la moitié de la distance, quand mon cheval hennit tout à coup. Ce hennissement me donna le frisson : j'étais arrivé à une passe où le terrain avait juste la largeur nécessaire pour les quatre jambes d'un cheval ; retourner en arrière était impossible.

« Holà ! M'écriai-je à haute voix, au risque de me trahir, ce qui était moins dangereux encore que de rencontrer un cavalier en face de moi dans un tel chemin, il y a un chrétien qui passe le long du ravin : n'avancez pas. »

Il était trop tard : un homme à cheval venait de dépasser l'un des contre-forts de pierre qui çà et là rétrécissaient cette route maudite ; il s'avancait vers moi : je chancelai sur ma selle, le front baigné d'une sueur froide.

« Ne pouvez-vous reculer, pour l'amour de Dieu ? m'écriai-je effrayé de l'affreux malheur qui nous menaçait tous deux.

— Impossible, » répondit le cavalier d'une voix rauque.

Je recommandai mon âme à Dieu. Tourner bride faute d'espace, faire à reculons le chemin que chacun de nous venait de parcourir, mettre pied à terre, c'étaient là trois impossibilités qui plaçaient l'un de nous deux en face d'une mort certaine : entre deux cavaliers lancés sur ce sentier fatal, l'un eût-il été le père et l'autre le fils, il fallait évidemment qu'il y eût une proie pour l'abîme. Quelques secondes ce-pendants étaient écoulés, et nous étions arrivés en face l'un de l'autre, le cavalier inconnu et moi ; nos chevaux se trouvaient tête contre tête, et leurs naseaux frémissants de terreur, confondaient leur souffle bruyant. Nous fîmes halte tous deux dans un morne silence ; au-dessus de nous, s'élevait à pic le mur lisse et poli de l'hacienda ; du côté opposé, à trois pieds du mur, s'ouvrait le gouffre. Était-ce un ennemi que j'avais devant les yeux ? L'amour de la patrie, qui bouillonnait à cette époque dans mon jeune cœur, me le fit espérer.

« Êtes-vous pour *Mexico et les insurgés* ? m'écriai-je dans un moment d'exaltation, et prêt à bondir sur l'inconnu s'il répondait négativement.

— *Mexico e insurgentes*, voilà ma devise, reprit le cavalier ; je suis le colonel Garduno.

— Et moi le capitaine Castanos ! »

Nous nous connaissions de longue date, et, sans le trouble où nous étions tous deux, nous n'aurions pas eu besoin d'échanger nos noms. Le colonel était parti depuis deux jours à la tête d'un détachement que nous croyions prisonnier ou détruit, car on ne l'avait pas vu revenir au camp.

« Eh bien ! Colonel, lui dis-je, je suis fâché que vous ne soyez pas Espagnol, car vous sentez qu'il faut que l'un de nous deux cède le pas à l'autre. »

Nos chevaux avaient la bride sur le cou, et je mis la main dans les arçons de ma selle pour en tirer mes pistolets.

« Je le sens si bien, reprit le colonel avec un effrayant sang-froid, que j'aurais déjà brûlé la cervelle à votre cheval, si je n'eusse craint que le mien, dans un moment d'effroi, ne me précipitât avec vous au fond de ce gouffre. »

Je remarquai, en effet, que le colonel tenait déjà ses pistolets à la main. Nous gardâmes tous deux le silence le plus profond. Nos chevaux sentaient

le danger comme nous, et restaient immobiles comme si leurs pieds eussent été cloués au sol. Mon exaltation avait complètement cessé.

« Qu'allons-nous faire ? demandai-je au colonel.

— Tirer au sort à qui se précipitera au fond du ravin. »

C'était en effet la seule manière de résoudre la difficulté.

« Il y aura pourtant quelques précautions à prendre, reprit le colonel. Celui que le sort aura condamné se retirera à reculons. Ce sera une chance très-faible de salut pour lui, j'en conviens ; mais enfin c'en est une, et surtout une favorable pour le gagnant.

— Vous ne tenez donc pas à la vie ? m'écriai-je, effrayé du sang-froid avec lequel on me faisait cette proposition.

— Je tiens à la vie plus que vous, répondit brusquement le Colonel, car j'ai un mortel outrage à venger ; mais le temps se passe. Vous plaîtil de procéder au tirage de la dernière loterie à laquelle l'un de nous assistera ? »

Comment procéder à ce tirage au sort ? Au doigt mouillé comme les enfants, à pile ou face comme les écoliers ? C'était impraticable. Une main imprudemment allongée au-dessus de la tête de nos chevaux effarés pouvait déterminer un écart fatal. Jeter en l'air une pièce de monnaie ? La nuit était trop obscure pour distinguer le côté qu'elle montrerait. Le colonel s'avisa d'un expédient auquel je ne songeais pas.

« Écoutez, seigneur capitaine, me dit le colonel à qui j'avais fait part de mes perplexités, j'ai un autre moyen. La terreur qu'éprouvent nos chevaux leur arrache de minute en minute un souffle bruyant. Le premier de nous deux dont le cheval aura *renâclé*...

— Gagnera ? m'écriai-je.

— Non, il perdra. Je sais que vous êtes un *campesino*, et vos pareils peuvent faire de leurs chevaux tout ce qu'ils veulent. Pour moi, qui l'année dernière portais encore la soutane de l'étudiant en théologie, je me défie de votre habileté équestre. Vous pourriez faire souffler votre cheval ; quant à l'en empêcher, c'est autre chose. »

Nous attendîmes dans un silence plein d'anxiété que le souffle de l'un de nos deux chevaux se fît entendre. Ce silence dura une minute, un siècle ! Ce fut mon cheval qui hennit le premier. Le colonel ne manifesta sa joie par aucun signe extérieur, mais sans doute il remerciait Dieu du plus profond de son âme.

« Vous m'accorderez une minute pour me recommander au ciel ? dis-je au colonel d'une voix éteinte.

— Cinq minutes vous suffiront-elles ?

— Oui, » répondis-je.

Le colonel tira sa montre. J'élevai vers le ciel brillant étoiles, que je croyais contempler pour la dernière fois, une ardente et suprême prière.

« C'est fait, » dit le colonel.

Je ne répondis rien, et, d'une main mal affermie, je ramassai la bride de mon cheval, que je rassemblai entre mes doigts agités d'un tremblement nerveux.

« Encore une minute, dis-je au colonel, car j'ai besoin de tout mon sang-froid pour exécuter l'effrayante manœuvre que je vais commencer.

— Accordé, » répondit Garduno.

Mon éducation, je vous l'ai dit, avait été faite dans la campagne. Mon enfance, une partie de ma première jeunesse, s'étaient passées presque à cheval ; je puis dire sans trop me flatter que, s'il y avait quelqu'un dans le monde capable d'accomplir cette prouesse équestre, c'était moi. Je fis sur moi même un effort presque surnaturel, et je parvins à recouvrer tout mon sang-froid en face de la mort. A tout prendre, je l'avais bravée déjà trop souvent pour m'en effrayer plus longtemps. Dès ce moment, je me pris à espérer encore.

Lorsque mon cheval sentit pour la première fois, depuis ma rencontre avec le colonel, le mors serrer sa bouche, je m'aperçus qu'il tressaillait sous moi. Je me raffermis vigoureusement sur mes arçons, pour faire comprendre à l'animal effrayé que son maître ne tremblait plus. Je le soutins de la bride et des jambes, comme fait tout bon cavalier dans un passage dangereux, et de la bride, du corps et de l'éperon, je parvins à le faire reculer de quelques pas. Déjà sa tête était à une plus grande distance de celle du cheval que montait le colonel, qui m'encourageait de la voix. Cela fait, je laissai reposer un peu la pauvre bête tremblante, qui m'obéissait malgré sa terreur, puis je recommençai la même manœuvre. Tout à coup je sentis ses jambes de derrière manquer sous moi ; un horrible frisson parcourut tout mon corps, je fermai les yeux comme si j'allais rouler, au fond de l'abîme, et je donnai à mon corps une violente impulsion du côté du mur de l'hacienda, dont la surface ne m'offrait pas une saillie, pas un brin d'herbe pour prévenir une chute. Ce brusque mouvement, joint à un effort désespéré que fit le cheval, me sauva la vie. Il s'était remis sur ses jambes, qui semblaient près de se dérober sous lui, tant je les sentais trembler.

J'étais parvenu à gagner, entre le bord du précipice et le mur du bâtiment, un endroit plus spacieux. Quelques pouces de terrain de plus auraient pu permettre de faire volte-face ; mais le tenter eût été mortel, et je ne l'essayai pas. Je voulus recommencer à marcher à reculons ; deux fois le cheval se dressa sur ses jambes de derrière et retomba à la même place. J'eus beau le solliciter de nouveau de la voix, de la bride et de l'éperon ; l'animal refusa opiniâtrement de faire un pas de plus en arrière. Je ne sentis pas mon courage à bout cependant, car je ne voulais pas mourir. Une dernière et unique chance de salut m'apparut subitement comme un trait de lumière ; je résolus de l'employer. Dans la jarretière de ma botte, à la portée de ma main, était passé un couteau aigu et tranchant ; je le tirai de sa gaine. De la main gauche, je commençai par caresser l'encolure de mon cheval, tout en lui faisant entendre ma voix. Le pauvre animal répondit à mes caresses par un hennissement plaintif ; puis, pour ne pas le surprendre brusquement, ma main suivit petit à petit la courbure de son cou nerveux, et s'arrêta enfin sur l'endroit où la dernière vertèbre se joint au crâne. Le cheval chatouillé tressaillit, mais je le calmai de la voix ; quand je sentis sous mes doigts pour ainsi dire palpiter la vie dans le cerveau, je me penchai du côté de la muraille, mes pieds quittèrent doucement l'étrier, et j'enfonçai d'un coup vigoureux la lame aiguë de mon couteau dans le siège du principe vital. L'animal tomba comme foudroyé, sans faire un mouvement, et moi, les genoux presque à la hauteur de mon menton, je me trouvai à cheval sur un cadavre. J'étais sauvé ; je poussai un cri de triomphe auquel répondit un cri du colonel, et que le gouffre répéta en mugissant, comme s'il eût senti sa proie lui échapper. Je quittai la selle et je m'assis entre la muraille et le corps de mon cheval, et là, adossé contre l'un des contre-forts, je poussai vigoureusement de mes deux jambes le cadavre du pauvre animal, qui roula dans l'abîme. Je me relevai, je franchis en quelques bonds toute la distance qui me séparait de l'endroit où j'étais à la plaine, et, sous l'irrésistible réaction de la terreur que j'avais comprimée si longtemps, je tombai évanoui sur le sol. Quand je rouvris les yeux, le colonel était à côté de moi.

II. L'hacienda de San-Eustaquio.

Après m'avoir félicité de mon adresse et de mon sang-froid, Garduño me demanda par quel hasard j'étais seul à cette heure de la nuit près d'un

bâtiment où il y avait garnison espagnole. Je lui fis part du projet qui nous amenait, mes hommes et moi.

« Combien avez-vous de soldats sous vos ordres ? me demanda-t-il.

— Cent à peu près, résolu à boire ou à mourir. »

A cette nouvelle, je vis les yeux de l'officier étinceler, d'une joie presque féroce.

Vous avez bien soif aussi ? repris-je.

— Soif de vengeance ! répondit l'officier ; et voilà pourquoi, malgré la destruction presque totale de mon détachement, j'erre le jour et la nuit dans ces environs pour trouver l'occasion de me venger.

— De quoi donc, colonel ?

— D'un outrage auquel je ne survivrai pas, si je ne le lave dans le sang, ou si du moins je ne rends pas honte pour honte. J'ai là environ encore cinquante hommes, reprit le colonel, qui paraissait ne pas vouloir s'expliquer davantage, et je vais les joindre aux vôtres. »

J'indiquai au colonel l'endroit où il nous trouverait, et je m'empressai de rejoindre ma troupe, qui m'attendait avec impatience. J'avais à peine raconté à Valdivia mon aventure, que le colonel Garduno nous rejoignit avec cinquante hommes, comme il l'avait annoncé. Nous apprîmes de lui qu'il avait déjà infructueusement attaqué l'hacienda la veille, et qu'il avait été repoussé avec une perte considérable. Nous nous mîmes alors à délibérer, et le colonel soumit à un sévère interrogatoire le prisonnier espagnol. Il donna ensuite l'ordre de la marche, et, quand nous fûmes près de l'hacienda :

« Pensez-vous, dit-il à l'Espagnol, qu'il y ait une sentinelle dans le clocher ?

— Il y en a toujours une la nuit, répondit le captif ; mais vous avez la chance qu'elle soit endormie à son poste, où personne ne peut la surveiller. » Au moment où l'Espagnol parlait, les cris de : *Alerta centinela !* retentirent tout autour de l'hacienda ; c'étaient les factionnaires qui s'avertissaient. Nous suivîmes avec attention les diverses voix qui se répondaient et mouraient au loin. Aucun son ne sortit de la cage de pierre du clocher. La sentinelle était donc endormie.

« Ah ! si nous avions une seule pièce de canon ! s'écria Valdivia ; pendant que cinquante hommes escaladeraient à l'aide de leur *lazos* les terrasses de ce bâtiment, nous battrions la porte en brèche, et nous prendrions entre deux feux ces chiens de *Gachupines* ⁸.

— Nous avons laissé un canon sous des buissons non loin d'ici, dit le colonel ; mais il ne peut servir, ses affûts sont brisés : c'est un morceau de cuivre inutile.

— Avez-vous des munitions ? demandai-je à mon tour.

— Le canon est à côté de son caisson rempli de munitions, reprit Garduno ; mais, je vous le dis, c'est comme un fusil sans batterie. »

Je jetai un coup d'œil sur les bras nerveu Valdivia ; celui-ci me comprit.

« Je prendrai quelques hommes avec moi, j'irai le chercher, dit Valdivia. Messieurs, nous pourrons ce soir à notre aise. »

En disant ces mots, Valdivia se mettait en de de partir.

« Vous n'allez pas seul sans doute ? lui dis-je.

— Ma foi ! si le canon ne pèse pas plus qu cheval avec son cavalier, je pourrai bien l'apporter sans avoir besoin d'aide.

— Il pèse beaucoup plus, reprit le colonel ; hommes, qui savent où est le canon, vont vous à accompagner. »

Au bout d'un quart d'heure, les hommes reconaient. Ils avaient attelé leurs chevaux avec cordes autour de la pièce de canon démontée, qu traînaient sur un sol inégal. Parfois un obstacle de terrain rendait le canon immobile ; alors Val via se penchait, faisait un effort, et le canon dégât rampait de nouveau sur le terrain. Je fis al ranger mes hommes en silence à trois cents environ de l'hacienda.

« Maintenant, mes enfants, leur dis-je, nous avons deux moyens d'attaquer : le premier est de pousser tous ensemble notre cri de guerre à la manière d Indiens ; le second est d'escalader l'hacienda pendant que nous canonnerons la porte ; le prisonnier grimpera avec vous pour vous servir fidèlement de guide sous peine de mort, et, tandis que nous entrerons par la brèche, vous entrerez par les terrasses. Mais ce second moyen ne peut être adopté qu'au cas où il se trouvera cinquante hommes assez braves, assez lestes et assez résolus pour escalader une muraille qui donne sur un précipice dont on ne peut pas voir le fond. Du reste, passé une certaine hauteur, ajoutai-je, l'homme qui tombe n'y regarde plus.

— Je marcherai le premier, s'écria le colonel, qui avait écouté ma harangue, et peut-être, pour prix de notre audace, serons-nous assez heureux pour mettre la main sur le commandant.

— Vous lui en voulez beaucoup, à ce qu'il paraît ? dis-je au colonel.

— A mort ! Comme on peut en vouloir à l'homme qui vous a infligé un mortel outrage. »

L'exemple du colonel encouragea les guerrilleros, et bientôt celui-ci put choisir, parmi tous ceux qui s'offraient, les plus forts et les plus agiles pour l'accompagner. De toute cette troupe, celui qui paraissait évidemment le moins enthousiasmé était le prisonnier espagnol, à qui cette escalade d'un mur de vingt-Cinq pieds de haut, se dressant à pic au-dessus d'un gouffre, ne souriait que médiocrement.

Les cinquante hommes désignés par le colonel faisaient leurs préparatifs d'escalade. Le bâtiment massif était orné à des distances très-rapprochées d'*almenas* (espèce de créneaux), qui indiquaient la noblesse du propriétaire. Chaque soldat était muni de son lazo, dont un anneau de fer servait à former le nœud coulant. En une minute, à chacun des créneaux fut suspendue une corde flottante dont l'extrémité entourait la saillie de pierre. Avant que le signal fût donné pour commencer l'escalade, nous convînmes, Garduno et moi, que les soldats du colonel n'attaqueraient la garnison ennemie qu'au troisième coup de canon qu'ils entendraient ; trois boulets nous paraissaient plus que suffisants pour jeter à bas la porte de la ferme. Les conventions faites, le colonel, avec son calme ordinaire, saisit le premier la corde flottante qui devait lui servir d'échelle, et la mit dans la main du prisonnier en lui ordonnant de le précéder. Quand l'Espagnol se fut élevé au-dessus du sol de quelques pieds, don Gardunomit son poignard entre ses dents et s'enleva de terre à son tour. Les guerrilleros firent comme lui, et bientôt nous vîmes cinquante hommes, s'aidant des mains le long de la corde et des pieds contre la muraille, flotter au-dessus du précipice, comme autant de démons qui semblaient sortir de l'abîme.

Quoique périlleuse en elle-même, car un étourdissement subit ou la rupture d'un des lazos pouvait lancer un homme dans l'éternité, cette ascension était plus facile encore que l'attaque dont je m'étais chargé. La sentinelle postée dans la cage du clocher, eût-elle fidèlement veillé, ne pouvait apercevoir les assaillants cachés par le mur ; mais le poste que nous avions choisi offrait un autre genre de danger : nous allions bientôt quitter le couvert des arbres qui dissimulait notre présence aux yeux des factionnaires, pour entrer en rase campagne, embarrassés d'un canon qu'il fallait traîner à force de bras. Heureusement cette marche se fit sans accident, et, quand nous vîmes le dernier des nôtres prendre pied sur la terrasse de l'hacienda, nous songeâmes, Valdivia et moi, à remplir le rôle que nous nous étions réservé.

Avant de nous démasquer, je commençai par donner l'ordre de charger le canon. Ceux qui rayaient traîné y attelèrent de nouveau leurs chevaux, et nous avançâmes ; mais à peine avions-nous fait quelques pas, qu'une des sentinelles, postée sur l'un des hangars intérieurs, donna l'alarme, et déchargea sa carabine contre nous. La balle n'atteignit personne par bonheur, et nous redoublâmes d'efforts pour traîner le canon démonté jusqu'à l'endroit où nous supposions qu'était la porte d'entrée que nous voulions enfoncer. D'autres coups de fusil retentirent bientôt à nos oreilles, et nous entendîmes dans les cours de l'hacienda les tambours battre et les clairons résonner. Il n'y avait plus pour nous d'espoir de surprendre la garnison, et je fis passer de rang en rang l'ordre à mes cavaliers de pousser des cris aigus en changeant à chaque cri l'intonation de leur voix. Grâce à cette ruse, cinq cents hommes paraissaient hurler presque à la fois. La détonation du canon, auquel je mis le feu, ébranla tous les échos.

Bientôt le mur fut garni de soldats espagnols, et les décharges se succédèrent rapidement. Quoiqu'elles commençassent à devenir meurtrières, l'ardeur, de vaincre fit qu'aucun de nos soldats ne lâcha pied. Nous répondîmes au feu de l'ennemi. Les cavaliers qui traînaient le canon redoublèrent d'efforts ; mais au moment où ils allaient tourner l'angle du mur d'enceinte pour longer celui qui faisait face à l'hacienda, et dans lequel la grande porte était enclavée, un fossé profond et large les arrêta. A moins d'un pont volant, il était impossible que le canon franchît cet obstacle inattendu.

« Nous jetterons un pan de muraille par terre, me dit Valdivia. Ces briques résisteront moins qu'une porte de chêne bardée de fer.

— C'est vrai, » m'écriai-je, et je mis pied à terre pour pointer, la pièce avant de la charger ; mais, au moment où je prenais mon point de mire, je jetai un cri de désappointement : par suite de la hauteur du mur et de l'inégalité du sol, le boulet ne pouvait atteindre que la terre d'un talus sur lequel s'élevaient les assises de brique. Tous nos efforts étaient perdus. Comment, en effet, abaisser ou élever la gueule d'une pièce d'artillerie privée d'affût ? Cependant une grêle de balles pleuvait sur nous. La position devenait critique. Nous ne pouvions sans échelles escalader les murs défendus par un feu bien nourri, et les cinquante hommes qui devaient combiner leur attaque avec la nôtre couraient le risque d'être tués ou faits prisonniers sans profit pour nous.

« Combien s'en manque-t-il pour que le canon porte en plein dans la muraille ? me demanda Valdivia.

— D'un pied et demi à peu près, répondis-je en mesurant de nouveau le terrain et en tirant de l'œil

une ligne jusqu'au pied du mur.

— Et si vous aviez un affût de la hauteur d'un pied et demi, vous pourriez ouvrir une brèche ?

— Sans aucun doute.

— Eh bien ! mon dos servira d'affût, reprit Valdivia.

— Vous plaisantez !

— Non, je parle sérieusement. »

Tout le monde connaissait la vigueur extraordinaire de Valdivia, mais personne ne s'attendait à une semblable proposition. Valdivia parlait sérieusement en effet, car il s'agenouilla, appuya ses deux mains sur le sol, et présenta la surface de ses larges épaules pour soutenir le canon.

« Essayons, dit-il. J'ai promis que nous aurions à boire cette nuit et que je sauverais l'armée du général. Allons, à l'œuvre ! »

Six hommes eurent toutes les peines du monde à enlever le canon à la hauteur voulue ; cependant ils réussirent à le mettre en équilibre sur le dos de Valdivia. L'hercule supporta l'énorme fardeau sans broncher. Un ou deux lazos enroulés autour du canon et sous le ventre de l'intrépide soldat servirent à le fixer comme une caronade à bord d'un vaisseau.

« Chargez la pièce jusqu'à la gueule, » s'écria Valdivia.

Les balles continuaient à pleuvoir, et un des hommes qui bourraient le canon tomba mort à côté du soldat transformé en affût. On vint à bout cependant de charger la pièce.

« Baissez-vous un peu, dis-je à Valdivia, là.... c'est bien, maintenant tenez ferme. »

L'affût vivant resta immobile comme s'il eût été de fer. Je pris la mèche des mains d'un soldat et je l'approchai de la lumière. Le coup partit ; un large trou fut ouvert dans le mur.

« Eh bien ! s'écria Valdivia en se soulevant à demi sur ses puissantes mains pour juger de l'effet du boulet.

— Tout va bien, ami ; le boulet a porté en plein. »

Valdivia reprit sa posture ; on rechargea de nouveau la pièce jusqu'à la gueule : le second coup tonna contre le mur, d'où s'élevèrent des flots de poussière.

Cette fois encore Valdivia se dressa à demi. Oh ! C'était beau, seigneur cavalier, c'était beau de voir cet homme, fort comme vingt hommes, se soulever à chaque coup et soulever avec lui la masse énorme attachée à ses reins. Les veines du front gonflées, la figure enflammée, Valdivia suivait de l'œil la trace du boulet qu'il servait à guider. Nos braves, qui jusqu'alors avaient hurlé de soif, rugissaient d'admiration.

Encore un coup, s'écria l'athlète, mais pointez plus à gauche. »

Je fis ce que commandait Valdivia. On mit dans le canon une troisième charge, et pour la troisième fois l'explosion gronda. Cette fois je crus entendre une exclamation sourde de Valdivia, qui fit un effort pour se soulever un peu, mais sans pouvoir y réussir. Je détachai alors le canon des reins du soldat. Valdivia poussa un soupir de soulagement et voulut se mettre debout ; effort inutile ! ses jambes lui refusèrent le service, et cet homme si fort, si vigoureux, s'affaissa sur lui-même comme une masse inerte.

Sans me douter cependant que cette merveille de force, que ces bras nerveux, qui valaient pour nous une machine de guerre, fussent désormais paralysés, je courus à la brèche que nous venions d'ouvrir. Pendant ce temps, les cinquante hommes commandés par le colonel s'étaient élancés de leur cachette à notre troisième coup de canon, et les cris qu'ils poussaient en accourant firent diversion en notre faveur : eu un clin d'œil, une trouée sanglante fut ouverte dans les rangs espagnols. A travers, la brèche, nos soldats altérés avaient aperçu dans la cour de l'hacienda la noria qui en occupait le milieu, et nulle puissance humaine n'eût pu résister à l'impétuosité de leur attaque. Ce fut bientôt dans la cour de l'hacienda une mêlée terrible et furieuse comme dans un abordage sur mer. Les ténèbres dissimulaient notre petit nombre aux yeux des Espagnols surpris, tandis qu'à peu de chose près nous connaissions leur force. Les cris forcenés de *hurra! Mejico ! independencia !* retentissaient de tous côtés, et parfois j'entendais le colonel qui s'écriait : « Au commandant ! au commandant ! Qu'on le prenne vif, mais pas une égratignure ! »

Je regrettai alors l'absence de Valdivia, dont le bras puissant nous eût été si utile. Tandis que je faisais de vains efforts pour pénétrer jusqu'au commandant, que je reconnaissais à son uniforme, un large nœud coulant plana un instant au-dessus de lui et s'abattit sur sa tête ; je le vis chanceler et tomber, puis je ne vis ni n'entendis plus rien : un coup de crosse de carabine, que je reçus sur le crâne, me jeta sans connaissance sous les pieds

des combattants. Quand je revins à inoi, la cour de l'hacienda était calme ; l'héroïque Valdivia était couché à côté de moi. Des torches allumées, disposées dans la main des porteurs de manière à tracer une large circonférence de lumière, éclairaient vivement tous les objets, et, dans un espace resté libre au milieu de la zone éclairée par les torches, on s'occupait à planter quatre piquets.

« Où suis-je ? m'écriai-je en reconnaissant Valdivia.

— Chez vous, parbleu ! répondit-il. Nous sommes vainqueurs, je vous l'avais bien dit. Il est vrai que...

— Et quelle cérémonie prépare-t-on ici ? interrompis-je.

— C'est une vengeance qui va réjouir le colonel Garduno, » répondit Valdivia.

Quand les quatre piquets furent plantés à une distance à peu près égale les uns des autres, on amena un homme dépouillé de son uniforme, pâle et les yeux hagards. Je reconnus le commandant espagnol que j'avais vu tomber dans la mêlée.

« Commandant, dit le colonel, qui s'avança au milieu du cercle de lumière, vous avez gratuitement outragé un ennemi pris les armes à la main, et vous subirez le même outrage. »

Sur un geste de Garduno, on coucha le commandant à plat ventre ; ses pieds et ses mains furent attachés aux quatre piquets, et la flagellation commença. Je détournai la tête pour ne pas voir ce triste spectacle, qui me disait assez la nature de l'outrage que le colonel avait subi lui-même par ordre du commandant espagnol.

« Allez maintenant, reprit le colonel quand l'exécution fut terminée, et souvenez-vous de ne plus déshonorer votre nom en violant les lois de la guerre. »

Le commandant s'éloigna, au milieu des huées des soldats, en dévorant des larmes de rage.

« Et vous, mon brave, dis-je à Valdivia, étendu près de moi, que vous est-il arrivé ?

— J'ai accompli ma promesse, reprit simplement le soldat. Un exprès que je viens d'envoyer au général Rayon va l'instruire de notre victoire ; son armée ne passera pas à l'ennemi, et la guerre continuera sous ses ordres. Quant à moi, continua-t-il, je ne servirai plus à grand'chose, car j'ai les reins à moitié brisés. »

L'hercule avait deux fois soutenu sans broncher le recul du canon ; le troisième coup lui avait été fatal. Cependant l'incalculable puissance de la poudre n'avait réussi qu'à fausser ses vertèbres de fer sans avoir pu les briser, et voilà pourquoi Valdivian était pas mort.

Grâce à l'héroïque dévouement de l'homme surnommé depuis *Cureño*(affût), le général-Rayon put continuer sa marche vers Zacatécas. Il n'en avait pas fini cependant avec les obstacles que de sourdes menées multipliaient sur ses pas. Le général Ponce, l'instigateur de la révolte, se rappelait que la veille Rayon avait eu la faiblesse de composer avec les séditeux. Rayon, en effet, pour se débarrasser des mutins, leur avait fait espérer que le lendemain il accèderait à leurs désirs, en leur permettant de déposer les armes pour profiter de l'*indulto* du vice-roi. Ponce réclama l'accomplissement de la parole donnée. Bien que cette réclamation soulevât une indignation presque générale, Ponce parvint cependant à débaucher deux cents hommes environ, avec lesquels il passa à l'ennemi quelques jours après. Cette désertion, suivie de beaucoup d'autres, réduisit à une poignée de soldats la petite armée de Rayon. Avec cette bande, le général n'en réussit pas moins à gagner les environs de Zacatécas. Un guerrillero dont le nom a été conservé par l'histoire, Sotomayor, détaché par le général en chef vers les mines de Presnillo, parvint, après des efforts inouïs, à s'approcher de cette position, dont il s'empara. Presnillo touche Zacatécas. Le général Torres, de son côté, était arrivé devant le camp du *Grillo*, ainsi nommé de la montagne qui s'élève en vue de Zacatécas. Ce camp renfermait le gros de la force espagnole qui défendait la ville ; mais pour l'attaquer Torres manquait de tout, de vivres comme d'artillerie : il résolut de prendre chez l'ennemi tout ce qui lui faisait défaut, et, par un de ces coups d'audace que le succès peut seul consacrer, il réussit à s'emparer du camp, où étaient entassées des munitions de toute espèce, six cents fusils et cinq cents barres d'argent. Zacatecas ne pouvait plus résister : seize cents hommes évacuèrent la ville, et le 15 août 1811, c'est-à-dire vingt jours après son départ du Saltillo, Rayon se trouvait maître de l'une des places les plus importantes du Mexique.

La prise du camp du Grillo, celle de Zacatécas, frappèrent de stupeur le gouvernement espagnol, et les noms de Rayon et de Torres, jusqu'alors inconnus, devinrent tout à coup des noms glorieux. Les chefs ennemis commencèrent dès ce moment à compter avec les deux généraux insurgés. Malheureusement la retraite du Saltillo à Zacatécas, la prise de cette

dernière ville, semblèrent avoir épuisé tout ce que le général Rayon avait d'énergie morale et de science militaire. De ce moment commença pour lui une longue série de fautes qui, à de rares exceptions près, lui donnèrent toujours le désavantage dans toutes ses rencontres avec les troupes espagnoles. Dès lors Rayon, quoique d'une bravoure qui demeura toujours incontestable, douta de sa fortune. Au moindre échec dans le début d'une action, le général mexicain, découragé, se tenait pour battu, et lâchait pied sans chercher à regagner l'avantage momentanément perdu. Bientôt, sous le poids de ses défaites répétées, Rayon vit, à la prise de Zitâcuaro, s'éclipser le prestige et la gloire de son nom. Depuis cette journée fatale, Rayon, que son étoile avait abandonné, ne fut plus, il faut le dire, qu'un obstacle aux progrès- de l'indépendance. Dénué de la grandeur d'âme nécessaire pour descendre de son propre gré du poste élevé où il était parvenu, il employa toute l'activité de son esprit à contrarier l'avènement de généraux plus heureux ou plus, habiles que lui. Ses prétentions à garder un commandement suprême dont le poids l'écrasait devinrent funestes à la cause de l'insurrection, et répandirent de nombreux germes de discorde parmi les chefs de l'armée révolutionnaire. Heureusement pour la cause mexicaine, une nouvelle réputation militaire grandissait loin de Rayon. C'était celle de l'homme à qui l'histoire assignera sans nul doute le premier rang parmi les généraux qui soutinrent le nouveau pavillon mexicain, et dont pourtant les prétentions de Rayon devaient finir par causer la perte, l'illustre général Morélos.

L'histoire de Cureño était celle même du général Rayon, et m'avait retracé un des épisodes les plus singuliers de cette guerre. La nuit, autour de nous, était devenue complète, les feux des muletiers s'étaient éteints, et les solennelles harmonies de la solitude avaient remplacé les bruits confus qu'une heure auparavant la brise apportait encore à nos oreilles. Il était temps de regagner notre gîte et de nous préparer, par quelques heures de sommeil, à la traite du lendemain. Toutefois, avant de rentrer à la *venta*, je tenais à éclaircir un doute que le récit du capitaine laissait subsister en moi.

« Et Cureno, dis-je à don Ruperto, son pays s'est-il au moins souvenu de lui ? Son nom ne vivra-t-il pas dans la mémoire des Mexicains à côté de celui du général qu'il a sauvé par son héroïque dévouement ?

— Hélas ! me répondit don Ruperto, quelques lignes consacrées au vieux soldat par les historiens de la guerre de l'indépendance, voilà quelle a été toute sa récompense ; et, quand la race énergique dont il fut un des plus

nobles types aura disparu du Mexique, personne ne pourra dire dans le pays
ce que le général Rayon doit à Valdivia Cureno. »

CRISTINO VERGARA

I

Le Mexique compte peu de villes aussi charmantes que Jalapa et Tepic, toutes deux voisines de la mer et séparées par vingt lieues, l'une de l'Atlantique, l'autre du Pacifique. A Jalapa comme à Tepic, aux deux extrémités du grand plateau mexicain, on retrouve les mêmes masses d'ombre et de verdure, les mêmes jardins embaumés, la même température tour à tour fraîche ou tiède, suivant que la brise souffle des montagnes ou de l'Océan. On peut dire que Tepic est à San-Blas ce que Jalapa est à Vera-Cruz, une sorte de grande villa où les habitants des côtes viennent, au milieu des grenadiers et des orangers en fleurs, oublier un moment les labeurs et les soucis de leur vie journalière. J'avais quitté Jalapa depuis un an quand j'arrivai à Tepic, et, au ternie de mon voyage, il me semblait être revenu à mon point de départ, tant est frappante la ressemblance de ces deux cités également favorisées par le climat, également placées, comme de fraîches oasis, entre les plaines brûlantes de la côte et les sommets glacés de la Sierra-Madre.

On se souvient peut-être que, parti de Mexico et me dirigeant vers San-Blas, j'avais fait rencontre, dans la plaine de Calderon, aux environs de Guadalajara, d'un ancien chef de guerrillas, excellent guide et joyeux compagnon, don Ruperto Castanos. C'était avec lui que je chevauchais depuis ce moment ; c'était lui qui m'avait indiqué la maison de doña Faustina Gonzalez à Tepic comme notre point de réunion dans cette ville. A une lieue environ de Tepic, cédant à une impatience trop bien justifiée par nos pénibles marches à travers la Sierra-Madre, l'avais devancé le capitaine, et j'étais déjà depuis près d'une heure installé sous le toit hospitalier de doña Faustina, quand don Ruperto, haletant et soucieux, vint me rejoindre.

« Quelle fâcheuse rencontre avez-vous faite ? lui demandai-je, surpris de son émotion inaccoutumée.

— Fâcheuse en effet, répondit-il. Villa-Senor est de retour dans ce pays, et nous sommes bien près du hameau de Palos-Mulatos.

— Vous parlez par énigmes, mon cher capitaine, je ne connais ni Villa-Señor ni le hameau de Palos-Mulatos.

— Vous avez raison, mais vous allez me comprendre. Villa-Señor est un ancien officier, qui, lors de la guerre de l'indépendance, servait en qualité de capitaine dans les rangs espagnols. Fait prisonnier dans une escarmouche par un de mes compagnons d'armes, un *gaucho* venu du Chili au Mexique, et qui s'appelait Cristino Vergara, Villa-Señor ne sortit de ses mains que pour être soumis à des raffinements de torture dont je vous épargne le récit. Aujourd'hui, bien des années se sont écoulées depuis l'époque où les hasards de la guerre firent tomber momentanément Villa-Señor au pouvoir de Vergara. L'ancien prisonnier du gaucho est rentré au Mexique, qu'il n'avait pas revu depuis les luttes de 1811. C'est lui que je viens de rencontrer aux barrières de Tepic, et j'ai eu le malheur de laisser échapper devant cet homme, devenu l'ennemi mortel de Cristino Vergara, quelques mots qu'il n'aura eu garde d'oublier.

— Quelle est donc cette révélation si fatale ? demandai-je en souriant au capitaine.

— J'ai appris à Villa-Señor que Cristino Vergara habitait le hameau de Palos-Mulatos.

— Eh bien ?

— Eh bien ! le hameau de Palos-Mulatos est à quelques heures de Tepic, et dans quelques heures peut-être un de ces deux hommes, le gaucho ou l'Espagnol, aura cessé de vivre. Comprenez-vous maintenant ?

— Je comprends que, si vous tenez à réparer votre étourderie, nous n'avons qu'un parti à prendre, quelque fatigués que nous soyons : c'est de ne faire ici qu'une courte halte, et d'aller coucher à Palos-Mulatos, chez votre ami le gaucho Vergara. »

Le capitaine me remercia d'avoir pris l'initiative d'une proposition qu'il n'osait pas me faire. Palos-Mulatos est un hameau perdu au milieu des forêts, sur la route de San-Blas. Nous pouvions donc, sans nous écarter de notre itinéraire, rendre visite à Cristino Vergara. Je n'avais qu'un regret en quittant ainsi Tepic le jour même de mon arrivée : c'était de me priver d'une semaine de repos dans un séjour aussi charmant ; mais j'avais, après tout, pleine liberté d'y revenir dès que j'aurais terminé les affaires qui m'appelaient à San-Blas, et, une fois hors de Tepic, sur la route des forêts voisines de la mer, je fus tout entier aux sérieuses préoccupations dont je ne

pouvais me défendre en pensant au drame où l'indiscrétion de mon compagnon de voyage m'appelait si brusquement à jouer un rôle.

Chemin faisant, le capitaine me donna de nouveaux détails sur l'homme que nous allions voir. Le gaucho Vergara avait conservé dans la vie domestique toutes les habitudes de cruauté qui le faisaient redouter de ses compagnons d'armes. Le capitaine Villa-Señor n'avait pas seul à se plaindre de ce terrible enfant des Cordillères. Dans la population paisible au milieu de laquelle il était venu s'établir, Cristino Vergara. S'était aussi créé d'implacables ennemis. Quand il s'était installé à Palos-Mulatos, le Chilien avait amené avec lui, outre sa femme, un fils déjà grand et deux filles en bas âge. Son fils s'était pris de querelle, à peine arrivé, avec un chasseur bien connu dans les environs du hameau. Ce chasseur, nommé Vallejo, avait tué l'imprudent agresseur ; mais, à quelques jours de là, il tombait lui-même sous la balle de Cristino. Le fils unique du chasseur, Saturnino, avait promis à son père mourant de le venger, et, bien qu'il eût paru depuis ce jour oublier sa promesse, les voisins de Cristino se disaient que tôt ou tard les événements mettraient aux prises dans un duel terrible le jeune chasseur et le vieux gaucho.

« De telles mœurs vous étonnent, ajouta le capitaine. Que voulez-vous ? quand la guerre civile éclate quelque part, les guerres de famille la suivent de près. Cette fois, nous avons du moins quelque chance de séparer les combattants, et, si vous m'en croyez, nous piquerons des deux pour arriver au plus vite. »

Je ne me fis pas prier, et les chevaux frais que nous avions pris à Tepic secondèrent vaillamment notre impatience. Nous avons quitté, le capitaine et moi, vers quatre heures du soir, la maison de doña Faustina, et vers six heures nous étions déjà en vue des grandes forêts qui annoncent les abords de l'océan Pacifique. Entre la mer et ces forêts, qui abritent sous leurs cimes verdoyantes une des populations les plus curieuses du Mexique, il y a plus d'un point de ressemblance. Sur les flots comme sous les feuillages, ce sont les mêmes rayons qui se jouent, les mêmes murmures qui résonnent, le même aspect de majestueuse immobilité qui s'offre au voyageur. Dans ces forêts comme sur l'Océan, on chercherait en vain un sentier, une route tracée. A part quelques sillons, quelques coulées de bêtes fauves, aucun chemin battu ne divise les masses des érables et des frênes qui dominent çà et là les hautes cimes des palmiers. Le seul bruit qui annonce la présence de l'homme dans ces grands bois est celui de quelque chariot dont les roues

sifflent et crient au loin sous l'effort d'un attelage de bœufs haletants. De rares clairières voient s'élever quelques cabanes, tantôt isolées, tantôt groupées en hameaux. La classe d'hommes ainsi plongée au sein d'une nature vierge mène une vie de lutttes et d'aventures qui la familiarise de bonne heure avec le péril. Abandonnant la lisière du bois à des populations plus patientes et plus paisibles, les hommes de la forêt n'ont guère de rapports avec les hommes de la plaine. Ce sont d'ordinaire des natures violentes, qui fuient la contrainte des lois et le séjour des villes. Aussi les chasseurs mexicains ne sortent-ils de leurs retraites que pour vendre les peaux des chevreuils dont la chair les nourrit, ou pour échanger contre une prime la dépouille des jaguars qu'ils ont tués. Outre des malfaiteurs en querelle avec la justice, les forêts mexicaines recèlent aussi, bien qu'en plus petit nombre, de vieux débris des guerres de l'indépendance, des partisans échappés aux lutttes révolutionnaires, et qui cherchent dans la chasse un dédommagement aux émotions perdues de la guerre. Tels étaient les hommes au milieu desquels j'allais passer une nuit avant d'atteindre San-Blâs. On comprend qu'au moment de pénétrer sur cette terre promise de la Bohême mexicaine, je me félicitai du hasard qui me donnait pour compagnon, dans cette traversée périlleuse, un vieux capitaine de guerrillas, certain de rencontrer partout des amis, sous le chaume des *jacales* comme sous le toit des *ventas*, dans les sentiers des forêts vierges comme sur les grandes routes.

D'abord vivement éclairés par les rayons du soleil couchant, puis assombris par le crépuscule, les bois se rapprochaient de nous, mais insensiblement, et nous avions hâte d'atteindre ces fraîches retraites que les détours obligés du chemin reculaient sans cesse en dépit de nos efforts. Nous étions entrés dans la zone brûlante qui rayonne autour de San-Blas, et le ciel, que venait d'empourprer le soleil couchant, était déjà blanchi par la lune quand nous atteignîmes enfin la région boisée sur la lisière de laquelle nous devons rencontrer le *pueblo* de Palos-Mulatos.

Encore quelques pas et nous arrivons ! » me cria le capitaine.

Et je lançai mon cheval avec joie au milieu d'une vaste prairie. Nous l'avions à peine franchie, qu'un ruisseau assez large nous força d'arrêter nos chevaux. Sur l'autre bord du ruisseau s'élevaient quelques cabanes qui laissaient échapper à travers les nombreux interstices de leur cloison de bambous les rougeâtres clartés des foyers ultérieurs. Ces *jacales* ou

chaumières étaient situés au milieu d'une grande clairière dans laquelle les mouches à feu dessinaient en se croisant mille courbes étincelantes.

« Nous sommes arrivés, me dit le capitaine ; voici devant nous le pueblo de Palos-Mulatos. »

J'étais fort heureux, je l'avoue, d'avoir atteint le but de notre pénible excursion. L'aspect calme et joyeux de ce petit village, la chaleur étouffante qui pesait sur nous depuis notre départ de Tepic, le désir de camper à l'ombre des forêts vierges, tout m'eût décidé à choisir cet endroit pour lieu de halte, sans parler même de la grave circonstance qui nous y amenait. Il restait cependant à passer le ruisseau qui défendait les approches du village, et je remarquai bientôt que le capitaine, en promenant ses regards sur ce cours d'eau large et assez profond, avait l'air désappointé d'un chasseur en défaut.

« Mais, de par tous les diables, dit-il enfin, il y avait un pont dans cet endroit ! »

En ce moment, un homme parut sur l'autre bord. Le capitaine le héla ; puis, quand l'homme se fut approché :

« N'est-ce point ici Palos-Mulatos ? lui cria-t-il. Où donc est le pont qui conduisait au village ?

— Vous êtes bien à Palos-Mulatos ; mais les dernières crues ont emporté le pont. Puisque vous êtes à cheval, allez à une demi-lieue d'ici : vous trouverez un autre pont plus solide, qui a résisté au torrent, et dans une demi-heure vous serez rendu à Palos-Mulatos.

— Dans une demi-heure, *caramba* ! et s'il est trop tard ?

— Il y a bien un autre moyen ; vous voyez là-bas, à gauche, ce réseau de lianes : c'est un pont aussi, un peut que le bon Dieu a fait et que les hommes du pueblo prennent tous les jours ; mais je vous préviens qu'il n'est pas sûr pour les cavaliers. »

Le capitaine secoua la tête ; il paraissait se défier beaucoup du singulier moyen de communication qu'on venait de lui indiquer. Pour moi, j'étais décidé à gagner le plus tôt possible le hameau, dont l'aspect pittoresque m'avait séduit. J'offris au capitaine de traverser à pied le pont de lianes, tandis que, emmenant mon cheval en laisse, il irait passer la rivière à une demi-lieue de là. Don Ruperto accepta l'arrangement.

« En arrivant à Palos-Mulatos, me dit-il en prenant la bride de mon cheval, vous demanderez la cabane du gaucho Cristino Vergara, vous lui

annoncerez ma visite, et vous le prierez de faire mettre à la broche, pour moi, la moitié d'un chevreau. Allez donc ; je vous rejoindrai bientôt. »

Le guerrillero partit presque en même temps au galop ; je me dirigeai vers le pont de lianes, et au bout de quelques instants je me trouvai à l'entrée de cette galerie naturelle formée par les entrelacements de mille plantes grimpantes. Le long du ruisseau s'étendait un inextricable pêle-mêle de lataniers et de cactus : les longues et fortes lianes qui pendaient des rochers s'étaient enroulées autour du tronc d'un palmier que la tempête avait déraciné, et qui était tombé en travers du torrent. Maintenu par les lianes, et ne touchant le sol par aucune de ses extrémités, ce tronc offrait vraiment l'image d'un pont qu'aucune main humaine n'eût osé aussi hardiment suspendre au-dessus de l'abîme. Je restai un moment partagé entre la surprise et l'admiration, devant ce frêle chemin tracé au-dessus des eaux par un architecte mystérieux. Je me décidai enfin, et je fis quelques pas sur le pont mouvant ; mais presque aussitôt un choc inattendu imprima au réseau de lianes une violente oscillation, et je faillis trébucher. En reprenant mon équilibre, je pus remarquer sur la rive opposée un homme qui s'éloignait précipitamment et qui disparut dans le fourré. Un moment j'hésitai à aller en avant ; je me ravisai néanmoins, et je fus bientôt sur l'autre bord. Le hameau de Palos-Mulatos n'était plus qu'à quelques pas de moi, et je me dirigeai vers ses cabanes, d'où venaient déjà jusqu'à mes oreilles de joyeuses et confuses rumeurs.

Le pueblo ne se composait que d'une douzaine de huttes. Quand, arrivé devant la première de ces chétives habitations, je demandai la demeure du gaucho, il me fut aisé de deviner quelque embarras sur la physionomie de ceux que j'interrogeais.

« Vous voulez parler du *Chileño* ? me répondit enfin une jeune fille occupée à disposer quelques campanules pourpres dans les noires tresses de sa chevelure.

— Oui, je veux parler du *Chileño* ; c'est Cristino Vergara qu'il se nomme, je crois ?

— Cristino Vergara ! Vous voyez ce latanier à quelques pas d'ici ? La cabane qui s'élève au pied de cet arbre est la sienne. »

Je remerciai la jeune fille, et j'allai frapper à la cabane du gaucho. Un vieillard de haute taille vint m'ouvrir ; derrière lui se tenaient une femme déjà courbée par l'âge et deux jeunes filles : j'étais dans la cabane de

Cristino Vergara, et j'eus bientôt fait la commission du capitaine don Ruperto.

« Don Ruperlo Gastanos est ici ! s'écria vivement le Chilien. Il sera, comme vous, le bienvenu dans notre pauvre cabane.

— Ce n'est pas sans peine, ajoutai-je en riant, que j'y suis arrivé, et je saurai à l'avenir qu'il ne faut jamais traverser à deux un pont de lianes.

A deux ! reprit le gaucho, dont l'œil étincela et dont la voix prit subitement un accent étrange.

— Oui, quelqu'un était sur le pont suspendu au moment où j'y passais, et, comme il craignait sans doute d'être reconnu, il a traversé le pont d'un pas si brusque, qu'il a failli me précipiter dans le torrent. »

Tout en parlant, j'observais la singulière famille au milieu de laquelle le hasard m'avait conduit. Le sombre figuré du gaucho exprimait une impatience péniblement contenue. La femme de Cristino et sa plus jeune fille semblaient m'écouter avec indifférence ; mais il n'en était pas de même de la fille aînée du Chilien, et à peine sus-je parlé de ma rencontre sur le pont de lianes, que je remarquai un grand trouble sur sa physionomie. La curiosité que j'avais pu lire jusqu'à ce moment dans ses regards se changea en une visible inquiétude. Ses beaux yeux noirs fixés sur moi semblaient m'adresser une énergique et douce prière. L'homme que j'avais rencontré sur le pont de lianes, elle le connaissait donc ? elle craignait pour lui les soupçons, la terrible colère de Cristino Vergara ! et j'avais, sans le vouloir, commis une indiscretion qui pouvait entraîner des suites funestes. Je laissai voir aussitôt à la jeune fille que j'avais compris ses supplications muettes. " L'homme qui a fui devant moi sur le pont de lianes est évidemment, repris-je, quelque salteador ou routier du voisinage, qui m'aurait dévalisé s'il m'avait vu sans armes, et que mon équipement presque militaire a décidé à une brusque retraite. » Je donnai néanmoins cette explication, avec une sorte d'embarras qui ne pouvait échapper à un observateur quelque peu pénétrant, et le gaucho ne me répondit que par un geste de doute. Heureusement, l'arrivée du Capitaine vint donner un autre cours à l'entretien. Cristino Vergara se leva avec empressement pour tendre la main à son vieux camarade.

« Soyez mille fois le bienvenu, dit-il à don Ruperto ; je vous remercie de n'avoir pas oublié que la hutte de Cristino Vergara est sur la route de San Blas.

— Vous me remercirez bien plus chaudement encore, répondit le vétéran, quand vous saurez ce qui m'amène ; mais je ne le dirai qu'à vous seul. En ce moment, je vois que vous êtes tous en bonne santé et que nous n'arrivons pas trop tard ; c'est l'essentiel, ajouta-t-il en me lançant un regard d'intelligence. Je vois aussi que ma belle Fleur-de Liane est devenue une grande et charmante fille.

Fleur-de-Liane, c'était la fille aînée, du gaucho, s'éloigna en rougissant, et sa sœur la suivit. Le gaucho, avec sa femme, alla, de son côté, donner quelques soins à nos chevaux. Resté seul avec le capitaine, je ne pus m'empêcher de lui faire part de l'impression d'inquiétude qui m'était restée de mes premières paroles échangées avec Cristino devant sa fille. Fleur-de-Liane rentra au moment où le capitaine allait me répondre. La jeune fille s'empressait autour de nous avec une impatience mal dissimulée. Je crus comprendre qu'elle désirait que le capitaine s'éloignât un instant, et je rappelai à don Ruperto combien il importait de mettre promptement le gaucho en garde contre un guet-apens probable de Villa-Senor.

« Je meurs de soif, répondit Castaños, et, si cette jolie fille voulait m'apporter plein un *valde* d'eau froide, je ferais volontiers ensuite ce que vous me demandez. »

Fleur-de-Liane s'éloigna, et revint presque aussitôt avec une jarre de terre poreuse qu'elle tendit au capitaine. En voyant cette jeune fille belle et brune penchée vers le vétéran, qui tenait l'amphore collée à ses lèvres avec l'impassibilité d'un Arabe, je croyais presque avoir sous les yeux la Rebecca de la Bible. Quand le capitaine eut vidé d'un trait la moitié de l'amphore, il la remit à Fleur-de-Liane et s'éloigna après avoir déposé, en guise de remerciement, un baiser sur le front de la jeune fille. A peine était-il sorti, que Fleur-de-Liane s'approcha de moi. « Qui avez-vous rencontré au pont du ruisseau ? me demanda-t-elle tremblante. Un jeune homme ou un vieillard ?

— Je ne sais, je n'ai vu qu'une ombre qui a disparu presque aussitôt dans les fourrés de la rive ; mais pourquoi cette question ?

— Parce que, reprit-elle avec un mélange de fierté et de timidité qui me charma, parce que l'ombre que vous avez vue est peut-être celle d'un jeune homme que j'aime, et qu'il court un danger de mort. Vous avez compris mes angoisses ; après avoir éveillé les soupçons de mon père, vous avez cherché à les dissiper. Merci.

— Et vous, ne courez-vous aucun danger ?

— Oh ! moi, mon père me tuera s'il sait jamais le nom de celui que j'aime ! »

Et, en parlant ainsi, la jeune fille semblait défier la mort avec une exaltation passionnée. Pour moi ; ces derniers mots me faisaient frémir, et je pensai involontairement au fils de ce chasseur Vallejo qui avait juré une haine mortelle à Cristino Vergara. Quel autre nom eût pu décider le gaücho à frapper sa propre fille ? De plus en plus soucieux et agité, j'allai m'asseoir, devant la cabane, sur un banc de bois d'où je pouvais observer tous les mouvements de la jeune fille restée dans l'intérieur. Je la vis jeter de nouveaux aliments dans le foyer, dont la flamme pétilla bientôt et lança de rougeâtres lueurs à travers les interstices de la frêle cloison de bambou. Fleur de Liane sortit ensuite, et alla se placer sur le seuil, de façon à pouvoir être aperçue de loin, grâce aux ardents reflets que le foyer nouvellement attisé jetait sur elle. Fleur-de-Liane tenait sous le bras le même *cántaro* qu'elle avait tendu au capitaine ; son écharpe de coton (*rebozo*), négligemment jetée sur sa tête, pendait de chaque côté de ses épaules en deux longs plis, comme les draperies des figures byzantines. Fleur-de-Liane resta quelques secondes immobile dans cette attitude : on eût dit une statue gothique. La lune éclairait au loin le massif qui abritait, le pont du ruisseau, et, au milieu de la vive clarté qui baignait la jeune fille, il était impossible que le moindre de ses mouvements échappât au regard attentif d'un homme qui se serait tenu caché sous le rideau de verdure du pont. Je compris alors que Fleur-de-Liane se préparait à donner un signal. Elle commença par ôter lentement et avec un naturel parfait le *rebozo* qui la couvrait. Elle le roula en une espèce de tortil qu'elle arrondit au-dessus de sa tête pour soutenir la cruche à base étroite que les Espagnols ont empruntée aux Maures et importée au Mexique ; puis, élevant son bras nu et bruni à la hauteur du *cántaro*, elle fit mine de s'avancer vers le ruisseau pour le remplir. Il semblait que la jeune belle fille eût l'art de se métamorphoser : au milieu de la clarté qui l'enveloppait des pieds à la tête, et qui mettait en relief sur l'ombre noire et lointaine de la clairière sa taille svelte et les reflets fauves de ses bras et de ses épaules nus, son attitude n'avait plus rien de la naïveté de la statuaire gothique ; mais, souple et provoquante, elle faisait penser à ces filles madianites. pour lesquelles les enfants d'Israël tombèrent dans le péché. Fleur-de Lianes était avancée ainsi nonchalamment vers le ruisseau, quand tout à coup elle fit entendre un cri de tigresse blessée, sa cruche lui échappa et se brisa ; elle fut au moment de s'élancer vers le torrent, mais la

force de sa volonté la retint, et elle se baissa comme pour ramasser les débris de son *cántaro*. Je devinai à peu près la cause de cette émotion soudaine. Plus heureuse que Fleur-de-Liane, qui ne pouvait aller jusqu'au ruisseau sans exposer la vie de celui qu'elle aimait, la même jeune fille qui, un instant auparavant, m'avait indiqué la cabane du Chileno, s'avançait en chantant vers le pont de lianes, la tête non pas chargée d'une cruche, mais ornée de ces campanules qu'elle arrangeait dans ses cheveux quand je l'interrogeai. Je pressentis en elle une rivale de Fleur-de-Liane, et j'eus pitié de la malheureuse fille de Cristino Vergara. Je m'avançai, sous prétexte de l'aider, vers Fleur-de-Liane, qui, d'une main tremblante, ramassait les fragments de son vase épars sur la mousse.

« Allez l'avertir, me dit-elle d'une voix impérieuse et saccadée, que je le fais poignarder par mon père, et moi après lui, s'il parle à cette jeune fille.

— Qui, lui ?

— Saturnino.

— Saturnino ! Repris-je épouvanté. Eh quoi ! la fille de Cristino Vergara aime Saturnino Vallejo !

— Oui, je l'aime, et vous savez maintenant qu'il y va de sa vie comme de la mienne, si je parle à mon père. Allez donc, je vous en supplie ; Dieu vous récompensera de votre miséricorde. Vous trouverez Saturnino sur le pont de lianes. »

En ce moment, le gaücho et le capitaine parurent sur le seuil de la cabane. Je compris qu'il n'était plus temps d'hésiter, et je m'éloignai avant que le capitaine eût pu me voir, tandis que la jeune fille regagnait la cabane.

II

Tout en marchant à pas lents vers le pont du ruisseau, je me posais une question assez embarrassante : Saturnino rendait-il à Fleur-de-Liane tout l'amour que celle-ci n'avait pu cacher ? Et, au cas contraire, le fâcheux qui ne craignait pas de venir troubler un doux tête-à-tête ne s'exposait-il pas à être fort mal accueilli ? J'aimai mieux croire toutefois qu'il y a, dans la passion violente et réelle, un irrésistible empire qui soumet à son joug ceux qui l'ont causée, surtout quand ils joignent au magnétisme de la passion celui non moins puissant de la jeunesse et de la beauté. Je m'avançai donc vers le pont, certain de trouver Saturnino, en dépit des provocations, de la jeune fille aux campanules rouges, dans une situation d'esprit et de cœur semblable à celle de Fleur-de-Liane. Je marchais néanmoins vers le but de mes investigations avec la prudence du naturaliste qui veut étudier les

mœurs des tigres ou des lions dans leurs forêts natales ; il ne doit pas oublier que les barreaux de fer des ménageries ne sont plus là pour le défendre, et je ne perdais pas de vue qu'il n'y avait pas plus d'alcade que de gendarmes. dans cette petite bourgade à demi sauvage.

A mesure que je m'avançais en parlementaire, le silence devenait plus profond. Les bruits et les lueurs qui s'échappaient des huttes s'éteignaient graduellement ; bientôt je n'entendis plus que le clapotis presque insensible du ruisseau et les vibrations légères des longues lianes sous quelque bouffée de vent chaud. Parfois aussi au frémissement des palmes sonores des lataniers se mêlaient quelques voix ou les chants lointains du village. J'écoutai de toutes mes oreilles, et j'essayai vainement de distinguer dans les rumeurs confuses venues des huttes, des bois ou du ruisseau, la voix de Saturnino ou celle de la coquette villageoise qui semblait le poursuivre. Aucun pied ne faisait craquer les feuilles sèches sur la mousse, aucunes lèvres n'échangeaient le plus léger murmure. Tout cela me parut d'un triste présage pour la pauvre Fleur-de-Liane. Je n'avais cessé d'avoir les yeux fixés dans la direction du pont, et je n'avais pas vu revenir celle que j'appelais sa rivale, et qui s'était avancée pleine de confiance dans une beauté qui était loin d'égaler celle de Fleur-de-Liane. Il y avait donc trahison, à n'en pas douter, et je ne pus m'empêcher d'en ressentir un amer désappointement : tant d'amour méritait mieux. Incertain si je devais revenir lui annoncer cette funeste nouvelle, je traversai le pont mouvant, et je me retrouvai dans l'endroit où j'avais mis pied à terre une heure auparavant ; là aussi tout était désert et silencieux. La lune n'éclairait qu'une vaste solitude, de hautes herbes où jouaient en scintillant les mouches à feu et où bruissaient incessamment les cigales, des bouquets espacés de palmiers qui projetaient leurs ombres sur la plaine. Ce paysage nocturne attristait l'œil et le cœur.

Après avoir fait quelques pas en remontant le cours du ruisseau, je pris la direction opposée ; enfin je ne pus me dissimuler que Saturnino avait disparu, et je regagnai la hutte du gaucho. Fleur de-Liane guettait mon retour avec une impatience fiévreuse. En dépit de l'échec que j'avais subi, je fis bonne contenance quand elle vint à ma rencontre.

« Avez-vous trouvé Saturnino ? me demanda-t-elle d'une voix brève.

— J'ai fait ce que vous m'avez dit. »

Je croyais me tirer d'embarras par cette réponse évasive ; mais la femme, quand elle aime, est doublement clairvoyante.

« Vous l'avez vu ? répliqua-t-elle ; comment est-il ? »

Cette fois, il m'était permis d'hésiter à répondre.

« C'est faux ; vous ne l'avez pas vu, » reprit Fleur de-Liane en pâlisant, et mon silence confirma ses doutes. Sa nature vigoureuse chancela un instant devant une réalité terrible, celle de l'infidélité de Saturnino. Deux larmes jaillirent à l'extrémité de ses longs cils noirs, ce furent les. Seules ; puis, ramassant les forces de son cœur brisé, elle rentra silencieusement dans la cabane paternelle. Je vins me rasseoir sous le péristyle avec cette appréhension qu'on éprouve quand on voit fumer la mèche qui va déterminer l'explosion d'une mine chargée. Le fougueux tempérament de Fleur-de-Liane allait faire éclater l'orage qui grossissait. Je la vis en frémissant s'approcher de son père et l'entraîner dans une pièce voisine. Le capitaine, qui était venu me rejoindre, remarqua ma tristesse. Je lui avais déjà confié mon inquiétude au sujet des soupçons du gauchito sur sa fille ; quand je lui eus appris que Fleur-de-Liane aimait Saturnino Vallejo, quand je lui eus parlé de la jalousie furieuse de la jeune fille et de ma course inutile au pont du ruisseau, don Ruperto fronça le sourcil et dit avec une expression de gaieté qui cachait mal son mécontentement :

« *Caramba !* une double, *venganza !* Saturnino et Villa-Senor ! Voilà deux motifs pour que nous ne soupions pas ce soir. »

Un cri de fureur qui retentit dans la hutte du gauchito, vint interrompre don Ruperto. Cristino rentra dans la salle du foyer, qui éclairait ses traits animés de passions fougueuses et plus terribles encore que celles de sa fille.

« Castanos ! s'écria le gauchito, vous êtes mon hôte et mon ami, et vous m'aidez à venger l'honneur de mon nom. Le fils de Vallejo a déshonoré ma fille, elle-même le proclame ; mais le larron d'honneur est dans ces bois.... Vous aussi, seigneur cavalier, le foyer de votre hôte est souillé.... Achevai ! à cheval ! »

Il était fort superflu de discuter en ce moment avec le gauchito ; mieux valait, en feignant de l'aider dans ses projets de vengeance, se ménager l'occasion de sauver celui qu'ils menaçaient, si cela était en notre pouvoir. Nous courûmes donc seller nos chevaux, et en quelques minutes nous fûmes prêts pour une excursion nocturne dont la cabane de Saturnino semblait devoir être le but. Au moment de monter à cheval, je vis le gauchito, outre le lazo attaché derrière sa selle, ceindre son corps d'une courroie de cuir à trois branches, dont deux seulement étaient d'égale longueur. Chacune des trois branches était armée à son extrémité d'une boule

recouverte de cuir et de la grosseur du poing. C'étaient les *bolas* du gacho, plus redoutables encore que son lacet. Avant de m'éloigner avec mes deux compagnons, je jetai un dernier coup d'œil dans l'intérieur de la hutte : la mère et la plus jeune fille sanglotaient dans un coin de la pièce commune, et à quelques pas d'elles Fleur-de-Liane se tenait accroupie, la tête voilée de son *rebozo*.

Ce fut vers le pont de lianes que nous poussâmes d'abord nos chevaux ; il était désert comme je l'avais laissé. Après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, Cristino descendit précipitamment de cheval et se baissa pour examiner les traces ; il sauta ensuite sur le pont, qu'il traversa, et alla continuer ses recherches de l'autre côté. Nous attendions le résultat de cette enquête, le capitaine et moi, sans échanger un seul mot, et, comme notre attente se prolongeait, je mis pied à terre aussi moi-même. Je n'avais jamais pu voir sans un intérêt extrême les Indiens ou les métis du Nouveau-Monde interroger la terre comme un livre mystérieux. J'allai donc rejoindre le gacho. Tout à coup mes regards, qui, fixés sur lui, étaient naturellement attirés vers le sol, se portèrent sur un bouquet qui n'avait pu être oublié dans l'herbe que par une des plus jolies et des plus coquettes habitantes du *pueblo*. Ce bouquet était formé de fleurs sauvages liées entre elles par un rameau de *chintule*⁹ dorant. Ma première pensée fut que cet indice pouvait avoir quelque valeur dans les circonstances où nous nous trouvions, et je retournai auprès du capitaine, qui nous attendait patiemment à l'entrée du pont. « Voilà ce que je viens de trouver, lui dis-je.

— Un bouquet ! C'est sans doute un message symbolique pour Fleur-de-Liane ; il faut le lui remettre à tout hasard. »

Le plus difficile était d'exécuter ce projet sans donner l'alerte à Cristino, et j'allais déjà m'élancer à pied vers la hutte, quand, son examen fini, le gacho s'écria : « A cheval ! je sais maintenant de quel côté nous devons courir. »

Le Chileño repassa le pont, se jeta en selle et prit de nouveau les devants au galop. C'était heureusement dans la direction de sa cabane. L'unique rue du village que nous traversâmes était plongée dans une obscurité complète. Quelques curieux, devinant peut-être la cause des allées et venues de Cristino, se montraient çà et là sur le seuil des huttes. Silencieux, le gacho n'échangeait aucun salut avec ses voisins, et continuait sa course au milieu des aboiements des chiens de garde. Le capitaine et moi, fort contrariés de battre les bois au lieu de souper, nous ne parlions pas davantage. Dans une

seule cabane on ne dormait pas ; dans celle-là seule le foyer jetait encore quelques lueurs : c'était la hutte de Fleur-de-Liane. Mes deux compagnons passèrent outre comme un ouragan ; contenant légèrement mon cheval, j'eus le temps de jeter sans être vu par la porte ouverte le bouquet aux pieds de celle à qui je le croyais destiné. Je la vis tressaillir, ramasser les fleurs symboliques, et je repris le galop.

Après avoir laissé derrière nous le petit village de Palos-Mulatos, nous nous enfonçâmes dans un assez long sentier qui-, sous les arches de verdure dont il était couvert, eût semblé sombre comme un souterrain, si la lune n'eût, réussi à glisser quelques rayons à travers les rares interstices des branchages entrelacés. Nous chevauchions en pleine forêt vierge. Parfois, en galopant à la suite du gaucho, nous étions forcés de nous baisser sur noire selle pour nous dérober aux étreintes de la végétation parasite qui de toutes parts nous enveloppait. Les longs éventails des palmiers obstruaient à chaque pas notre route. Sur la terre molle et spongieuse du sentier, le pas de nos chevaux ne produisait aucun son, et respectait les harmonies nocturnes de ces splendides forêts. Au bout d'une demi-heure de galop, nous tournâmes brusquement à gauche par un sentier plus étroit embranché sur le premier, et qui nous conduisit à une petite cabane vivement éclairée par la lune. De gigantesques lataniers étendaient sur le toit de là huile, comme de vertes persiennes, leurs éventails aux lames aiguës. Le gaucho poussa impétueusement son cheval vers cette cabane. « Ici demeure, nous dit-il, l'homme qui connaît le mieux ces forêts ; lui seul nous dira où il faut chercher Saturnino. Holà ! Berrendo ! Dormez-vous ? ».

Personne ne répondit, et le Chileño impatienté heurta rudement du pommeau. de son sabre la cloison de bambous. Aux coups redoublés qui se succédaient, la voix d'un homme répondit enfin :

« Qui m'appelle, et pourquoi ce vacarme ?

— C'est moi.

— Qui vous ? répondit la voix.

— Cristino Vergara. ».

Nous entendîmes la porte s'ouvrir enfin, et un homme d'une figure non moins farouche crue celle du Chilien se montra sur le seuil. Cet homme, de haute taille, était maigre, nerveux, et souple comme une de ces fortes lianes que la hache peut à peine entamer ; dans sa figure basanée, dans ses traits mobiles, on lisait un singulier mélange d'audace et de placidité railleuse. En vrai chasseur mexicain, toujours prêt à. quitter sa couche de gazon pour

suivre la piste d'un cerf ou d'un jaguar, l'habitant de la cabane dormait revêtu de son costume complet de cuir fauve, qui se composait d'une veste et d'un pantalon étroitement serré aux hanches. Il resta un moment immobile sur le seuil de sa hutte, et promena sur chacun de nous un regard interrogateur. Il semblait attendre nos questions : ce fut Vergara qui le premier rompit le silence.

Saturnino est-il au *Palmar* ? demanda le gaucho.

— Il doit y être ; mais pourquoi cette demande ? Le fils de Vallejo paraît-il de trop dans ce monde à Cristino Vergara ?

— Oui. »

Cette laconique et terrible réponse ne parut pas surprendre Berrendo.

« Eh bien ! à la garde de Dieu ! reprit-il. La nuit sera bonne pour vous, Cristino. Peut-être demain aurez-vous pris au piège deux ennemis au lieu d'un.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous vous rappelez un officier espagnol qui fut votre prisonnier, et qui se nommait Villa-Senor ? » reprit Berrendo.

Castaños et le Chilien échangèrent un regard d'intelligence.

« Oui, répondit Vergara ; eh bien ?

— J'étais, il y a une heure, à la Laguna de la Cruz, dit Berrendo ; je guettais la venue d'un cerf que j'avais déjà vainement poursuivi, quand un cavalier s'approcha de l'étang pour faire boire son cheval. Je jugeai à propos d'observer cet homme, avant de me montrer, et je vis le cavalier pousser sa monture dans l'étang, puis l'arrêter à quelques pas du bord. Il ôta son chapeau de paille, comme pour aspirer plus à l'aise les fraîches émanations du lac, et c'est, alors que je reconnus, malgré son épaisse chevelure blanche, ce damné Espagnol dont les traits ne sortiront jamais de ma mémoire. Mon premier mouvement à cette vue fut d'armer ma carabine.

— Votre premier mouvement était bon, *caramba* ! quel a été le second ?

— J'ai réfléchi que le cavalier n'était peut-être pas seul, et que le bruit d'un coup de feu pouvait attirer ses compagnons. J'ai eu recours alors à un moyen qui m'a toujours réussi quand je veux traquer un ennemi sans brûler de la poudre.

— Je devine, reprit Cristino ; vous avez fait une *quemada* ¹⁰.

— Oui, vraiment, et une belle, je vous jure. J'ai mis le feu aux quatre coins du taillis autour de l'étang de la Cruz. Ce qui m'a décidé à user de ce moyen, c'est que Villa-Señor, après avoir fait boire son cheval, est sorti de

l'étang, a mis pied à terre et s'est étendu pour dormir sous un palmier. Je lui ai préparé un beau réveil. Tenez, ne sentez-vous pas déjà la fumée que le vent porte de ce côté ?

— A la bonne heure ! répondit Cristino ; je reconnais mon vieux camarade. Eh bien ! Capitaine Ruperto, que dites-vous de l'expédient ? Nous voilà délivrés de Villa-Señor ; nous n'avons plus à songer qu'à Saturnino, et celui-ci ne nous échappera pas. En route donc, et vers le Palmar ! »

Quelques instants après, nous avons laissé bien loin, derrière nous la cabane du chasseur de cerfs si expert en *quemadas*. Nous atteignîmes bientôt un endroit où la route se rétrécissait tellement que nous fûmes obligés de nous mettre à la file l'un de

l'autre ; et encore le passage était-il si étroit, que ce n'était qu'au pas qu'un cheval y pouvait avancer. Le gaucho marchait en tête, don Ruperto le suivait immédiatement, et je venais ensuite à quelque distance de mes deux compagnons de route. Enfin, après quelques minutes de cette marche inconmode, nous parvînmes à une espèce de carrefour où divers sentiers venaient aboutir. Le gaucho en prit un, afin d'étudier quelques traces qu'il venait de remarquer, et, après nous avoir priés de l'attendre un instant, il ne tarda pas à disparaître. Resté seul avec don Ruperto, je profitai de l'occasion pour m'ouvrir à lui : « Savez-vous, lui dis-je, mon cher capitaine, que le rôle qu'on nous fait jouer est pour le moins singulier ? Je ne sais comment vous qualifiez l'action à laquelle nous prêtons les mains en cette circonstance.

— Hum ! il y a vingt-cinq ans, j'aurais appelé cela une embuscade ; aujourd'hui...

— Je l'appelle un guet-apens, interrompis-je. Il est évident que le gaucho espère surprendre ce pauvre jeune homme, comme Berrendo surprend les bêtes fauves de la forêt. Moi, je déclare ne pas vouloir être le complice d'un assassinat ; je dirai plus, je veux l'empêcher, et je compte sur vous pour m'aider.

— Vous n'avez peut-être pas tort, mais l'honneur a parfois des exigences cruelles. Le gaucho est un de mes vieux compagnons d'armes : je ne pourrais l'abandonner en ce moment sans passer pour un lâche. »

Je convins avec le capitaine qu'à son point de vue il avait raison ; mais je n'avais pas les mêmes motifs que lui pour me résigner à un rôle passif, et je

lui demandai ce qu'il me conseillait de faire pour empêcher que la fâcheuse aventure où nous étions engagés n'aboutît à un dénoûment tragique.

« Vous-avez à faire une chose bien simple : ce sentier que vous voyez, et à l'angle duquel a tourné Cristino, conduit par un circuit au Palmar. Suivez-le pendant quelque temps, mettez pied à terre, attachez solidement votre cheval dans quelque fourré, enfoncez-vous à pied dans les bois ; marchez toujours avec la lune en face de vous et avec votre ombre derrière ; vous ne pourrez manquer d'arriver au Palmar, et, si vous y êtes avant nous, tant mieux. Je motiverai de mon mieux votre disparition. »

Je remerciai le capitaine de ses avis, et je m'éloignai par le sentier qu'il m'avait indiqué.

III

Ce n'est pas une petite affaire pour un voyageur européen que de se trouver seul, et déjà épuisé par une journée de marche, au milieu, des labyrinthes d'une forêt vierge. J'avoue que, si la vie d'un homme n'eût été en jeu dans celle occasion, j'aurais prosaïquement repris la route par laquelle j'étais venu, pour aller demander dans quelque cabane du petit village d'où je sortais une hospitalité moins orageuse que celle du gaucho. Toutefois les instructions de don Ruperto étaient assez précises pour que je ne risquasse pas de m'égarer, en supposant même que ma tentative demeurât inutile. Je cheminai donc quelques instants dans le sentier que je venais de prendre, je mis pied à terre et j'attachai mon cheval à un arbre ; puis, après avoir soigneusement noté dans ma mémoire la configuration de l'endroit où je me trouvais, je passai mes deux pistolets à ma ceinture et je m'enfonçai dans les fourrés, marchant, comme on me l'avait recommandé, avec la lune en plein visage.

Une semblable recommandation n'était pourtant pas facile à suivre. A peine mes regards pouvaient-ils percer le dôme épais du feuillage pour interroger de temps à autre, tant j'avais peur de m'égarer dans ce labyrinthe de forêts, le cours de la lune, qui nageait dans un ciel d'une admirable pureté. Peu à peu cependant la limpidité de l'atmosphère parut se ternir ; il me semblait que des nuages noirs traversaient les airs avec une rapidité surprenante, car je ne sentais pas le moindre souffle de vent au tour de moi. Bientôt un reflet étrange se dessina sur la voûte du ciel ; ce reflet était changeant, tantôt d'un blanc jaunâtre comme les premières lueurs de l'aube, tantôt empourpré comme les dernières teintes du couchant. En même temps, il me semblait que les solitudes muettes s'éveillaient et se remplissaient de

murmures. On entendait au loin retentir les cris des oiseaux ; mais ces cris ne paraissaient saluer ni le retour du soleil, ni celui de la fraîcheur des nuits après un jour brûlant. C'était une clameur discordante, des notes confuses, effrayées ou plaintives, auxquelles ne tardèrent pas il se mêler les vagissements d'effroi des chacals et de tous les hôtes des bois. Des moments de silence succédaient à ces rumeurs étranges dont je commençais à soupçonner l'origine, en me rappelant le sinistre avertissement du chasseur de cerfs. Des symptômes terribles ne me laissèrent bientôt plus aucun doute. Des tourbillons d'une fumée noire pailletée d'étincelles se balançaient comme de sombres panaches sur la voûte obscurcie du ciel, et des oiseaux éperdus, suffoqués, voletaient par centaines au-dessus de ces tourbillons ; la forêt, une partie de la forêt du moins, était en feu, à peu près dans la direction que je suivais. Craignant de me trouver enveloppée dans la *flambée*, je m'arrêtai un instant pour m'orienter de nouveau, dans un endroit où la végétation moins épaisse laissait au-dessus de ma tête une assez large trouée sur le ciel. L'horizon était alors teint d'une clarté sanglante ; le disque de la lune n'y apparaissait que comme une tache pâle à laquelle je tournais le dos. En marchant dans la direction que le capitaine m'avait enjoint de suivre, je m'aperçus avec joie que je laissais l'incendie derrière moi. Complètement rassuré, je doublai le pas ; mais j'avais compté sans les difficultés toujours renaissantes du chemin. Quelque pénible qu'il fût de se faire jour à travers cette végétation puissante, il était un obstacle encore sur lequel je n'avais pas compté : c'était le nombre prodigieux d'insectes qu'un éternel soleil y fait pulluler et que le froissement des branches faisait tomber sur moi par myriades. Quand j'en sentis les piqûres brûlantes, il était trop tard pour reculer, car j'avais autant de chemin à faire pour revenir sur mes pas, selon toute apparence, que pour gagner la clairière du Palmar, et il me fallait fuir l'incendie.

Enfin, et à ma grande satisfaction, j'aperçus à travers un rideau de palmiers les rayons de la lune jeter une blanche nappe de lumière sur un large, espace ouvert devant moi : c'était la clairière que je cherchais, et que je trouvais déserte encore. Cette clairière formait une vaste ellipse et ressemblait à un cirque romain. À l'une des extrémités de l'arène, une flaque d'eau irisée par la lune se détachait sur un fond de verdure, comme une opale enchâssée dans une émeraude. Un triple rang de palmiers semblait jeté tout autour comme une digue, pour contenir la mer de verdure qui frémissait derrière eux. Avides d'air et de lumière, les feuillages

parasites escaladaient la tête des palmiers qui ployaient sous leur poids. Gomme le faneur qui ne peut supporter une gerbe trop lourde, les palmiers laissaient déborder jusqu'à leurs racines la végétation luxuriante de la forêt. De vagues murmures s'élevaient du sein de ce vert océan ; on eût dit le bouillonnement de la sève de ces grands arbres que des milliers d'étés avaient fécondée, et dont aucun hiver n'avait arrêté le cours.

J'étais bien dans cette clairière du Palmar habitée par la famille du chasseur Vallejo. J'avais entendu Berrendo affirmer que Saturnino devait être dans sa demeure. Sa hutte était donc dans quelque coin caché du Palmar ; elle devait être sans doute, située près de la flaque d'eau. Je m'empressai d'y courir ; Mis, pour éviter d'être aperçu du gaúcho, au cas où il viendrait à déboucher presque aussitôt que moi dans l'enceinte de palmiers, j'en fis le tour, protégé par l'ombre épaisse qu'ils versaient à leurs pieds. Je n'apercevais rien encore ; toutefois je crus entendre à peu de distance de moi une voix de femme murmurant une de ces mélodies plaintives qu'on entend parfois le soir dans les campagnes, et quelques instants après je vis en effet, sur une *butaca* de cuir et sur le seuil d'un jacal, une vieille femme : assise, immobile, au clair de la lune. Elle ne me vit pas sans doute, car elle n'interrompit point sa mélancolique chanson : c'était la mère de Saturnino, qui attendait le retour de son fils. Au bruit de mes pas, la vieille femme cessa de chanter, puis elle leva vivement la tête ; mais le désappointement et la frayeur se peignirent sur sa figure quand elle reconnut un étranger à la place de son fils.

« N'ayez pas peur, lui dis-je aussitôt ; vous voyez en moi un homme qui désire préserver Saturnino d'un grand danger.

— *Virgen santissima !* s'écria la mère, que voulez-vous dire ? Saturnino aurait-il été dévoré par le feu qui rougit le ciel là-bas ?

— Vous connaissez Cristino Vergara ? »

A ce nom qu'elle n'avait que trop de raisons sans doute pour n'avoir pas oublié, la vieille femme lit un signe de croix avec une muette épouvante.

« Oui, oui, dit-elle ; il y a longtemps que nous aurions quitté le pays, si la jeunesse savait écouter la voix de la raison. »

Je me hâtai d'avertir la mère de Saturnino de la venue prochaine de Cristino.

« Il se fait tard, me répondit-elle, et j'espère que Saturnino ne reviendra pas ce soir. Plaise à Dieu que la *flambée* intercepte sa route ! »

Je compris que le fils de Vallejo n'avait pas laissé ignorer à sa mère son amour pour Fleur-de-Liane ; la vieille habitante du Palmar n'en avait pas moins confiance dans la protection du ciel. Elle espérait que Dieu protégerait son fils. Saturnino était d'ailleurs, comme Berrendo, un chasseur de profession, et, s'il n'était pas encore rentré à la cabane, il passait probablement la nuit à la poursuite de quelque gibier.

« En tous cas, repris-je, Saturnino a du cœur, et, maintenant qu'il est averti....

— Oui, sans doute, il est brave comme pas un, et c'est pour cela qu'il ne fuirait pas ; mais, quant à se défendre contre Cristino, il n'en fera rien. Vingt fois il a tenu la vie du meurtrier de sa" famille entre ses mains, lorsqu'à l'affût des chevreuils il le voyait traverser ces bois sans en être vu, et chaque fois le souvenir de la fille a protégé le père. »

J'avais atteint le but que je m'étais proposé, et j'allais reprendre le chemin par lequel j'étais venu, lorsque la mère alarmée s'écria : « *Jésus Maria ! le voici !* » Et la pauvre femme, dont l'œil, quoique affaibli par l'âge, avait été plus perçant que le mien, se tordit les mains avec angoisse. Ce ne fut toutefois que l'émotion d'un moment. Reprenant tout son sang-froid, elle courut vers un cheval attaché à un piquet à quelques pas derrière la hutte, et se mit à le seller précipitamment.

Cependant mes regards s'étaient portés du côté de la lisière de palmiers, où la veuve de Vallejo venait d'apercevoir son fils. Je pus alors voir distinctement le chasseur qui marchait d'un pas ferme vers la hutte, dans toute la confiance et la vigueur de la jeunesse, tandis que la lune faisait briller le canon d'une carabine jeté sur son épaule ; mais je remarquai bientôt avec inquiétude que le long de l'enceinte des palmiers rôdait un nouvel arrivant. A sa haute taille, à son épaisse chevelure blanche, je crus reconnaître ce Villa-Señor dont le capitaine Castanos m'avait fait minutieusement le portrait. La figure du rôdeur nocturne ne fit toutefois que m'apparaître comme un de ces fantômes qui traversent les rêves. Après avoir fait quelques pas dans la clairière, l'inconnu rebroussa chemin et rentra brusquement dans le taillis. Pendant que j'observais ainsi tour à tour le jeune Saturnino et le taillis de palmiers où l'individu suspect avait sans doute cherché un abri, l'incendie allumé par Berrendo redoublait de violence, et par intervalles les échos répétaient les mugissements des taureaux sauvages, les glapissements des chacals qui fuyaient éperdus devant les flammes.

Au moment où Saturnino arrivait près de la cabane, sa mère achevait de seller le cheval ; elle courut vers son fils, le serra dans ses bras, et je l'entendis murmurer une ardente prière. Le moment s'était précieux, et je me demandais comment le vindicatif et impétueux gaucho, n'avait pas encore atteint la clairière. La flambée seule, qui l'avait sans doute forcé de faire un détour, expliquait ce retard. Le jeune homme se dégagea doucement des bras de sa mère, et, sourd à ses supplications, s'avança vers moi. Un étonnement bien marqué, mais sans le moindre mélange de frayeur, se lisait sur les traits du fils de Vallejo, où je retrouvais, avec une nuance de mélancolie de plus, cette expression de fierté douce et d'exaltation contenue qui m'avait frappé chez Fleur-de-Liane.

« Il y avait entre Cristino et moi, s'écria-t-il, une trêve tacite ; qui a pu la rompre si soudainement ?

— Sa fille ! » lui dis-je.

A ces mots, le jeune homme ne put maîtriser une violente émotion. Il s'approcha de moi en frémissant, et je m'empressai de lui dire en quelques mots, car à chaque instant je tremblais de voir arriver le gaucho, le message dont j'avais été chargé pour lui, ma réponse à Fleur-de-Liane, son accès de jalousie et la révélation qui en avait été la suite.

« Pourquoi, dit alors Saturnino, qui semblait accablé sous le poids d'une écrasante douleur, pourquoi m'en veut-elle d'avoir quitté le pont de lianes sans l'attendre ? ne m'avait-elle pas fait signe de m'éloigner ? J'ai obéi à son ordre, et c'est là le crime qu'elle veut punir de mort ! Non, non, elle ne m'aime pas ! »

Je pensais tout différemment, et je m'efforçais de lui faire partager ma conviction, mais en vain, quand sa mère nous interrompit. Elle amenait le cheval de son fils. La pauvre femme, jetant des regards effrayés autour d'elle, et craignant de voir apparaître l'homme qui menaçait la vie de Saturnino, le suppliait, au nom de tous les saints du paradis, de s'élancer en selle et de s'éloigner. Saturnino restait immobile.

« A quoi bon ? répondit-il. Que ferais-je à présent de la vie ? »

Je joignis mes instances à celles de sa mère ; ce fut peine perdue : le jeune homme ne nous écoutait plus. Sa main jouait machinalement avec la batterie de sa carabine ; bientôt, comme s'il eût même renoncé à disputer sa vie, il ouvrit le bassinet et en laissa tomber l'amorce ; puis il jeta son arme loin de lui avec la corne qui renfermait la poudre. Cependant l'instinct de la vie, qui sommeille parfois, mais qui meurt rarement dans le cœur de

l'homme, sembla un moment reprendre quelque empire sur Saturnino. Il mit un pied dans le large étrier de bois suspendu à sa selle ; mais son pied retomba bientôt. Il jeta encore une fois un regard complaisant sur ce coursier qui en un clin d'œil pouvait mettre entre la mort et lui un espace infranchissable. Ce dernier mouvement de faiblesse fut bientôt dompté. Saturnino jeta près de sa carabine le *machete* suspendu à sa ceinture. De ce moment, l'instinct de la vie, la terreur naturelle de la mort, s'éteignirent devant une inébranlable résolution que ni les cris de sa mère ni mes remontrances ne purent vaincre.

Le temps s'écoulait, et le jeune chasseur, la main passée dans la crinière de son cheval, restait immobile. Tout à coup je le vis tressaillir comme sous un choc électrique. On eût dit que ce magnétisme inexplicable qu'exerce parfois l'amour lui apportait un mystérieux avertissement. Au même instant, et presque derrière nous, l'enceinte verte de la clairière se fendit à nos yeux, et, pâle comme un mort échappé au tombeau, Fleur-de-Liane apparut aux rayons de la lune ; sa robe était froissée, déchirée par les ronces, dont les nattes déroulées de sa chevelure retenaient encore les feuilles ; des gouttes de sang empourpraient son sein et ses épaules, et la jeune fille ne put que s'élancer haletante vers Saturnino. Au cri qu'il poussa, à la flamme qui brilla dans ses yeux, il était facile de voir que l'amour de la vie revenait envahir le cœur du chasseur, comme le flot longtemps repoussé par une digue insurmontable.

« J'arrive à temps ! Béni soit Dieu ! Put enfin s'écrier Fleur-de-Liane. Saturnino, je voulais la mort, parce que je t'ai cru infidèle ; maintenant je sais... »

Et la jeune fille tira de son sein un bouquet (je le reconnus pour celui que je lui avais jeté en passant) qu'elle pressa contre ses lèvres avec transport. « Saturnino, reprit-elle précipitamment et en prenant le bras du jeune homme, je veux à présent que tu vives ; ce bouquet m'a rendu la vie. Ce blanc *floripondio* m'a dit que j'étais la plus belle à tes yeux ; ces fleurs rouges des lianes m'ont appris que pour toi la rivale qui les a portées n'est qu'un prétexte à ta présence près de notre hutte ; ces marjolaines m'ont parlé de les tourments. Oui, je sais tout maintenant, ce brin de *chintule* m'a tout révélé : je sais que tu m'aimes... Mais qu'attends-tu ? Mon père va venir ; espères-tu obtenir son pardon pour avoir aimé sa fille ? N'y compte pas. Dans un moment où je voulais mourir après toi, j'ai dit à mon père que je t'appartenais... que tu t'étais joué de l'honneur de sa fille : j'ai menti ; dans

un moment de délire, j'ai voulu notre mort à tous deux. Veux-tu fuir maintenant ? »

A ce moment, Cristino et Castaños, arrivaient dans la clairière ; mais déjà Saturnino, passant du désespoir à une joie fiévreuse, avait entouré de ses bras le corps souple et charmant de Fleur-de-Liane, et l'avait assise sur son cheval, qui venait de partir comme un trait, emportant la jeune fille et le chasseur désarmé. Le gaucho, suivi du capitaine, se lança à leur poursuite.

« Arrêtez, capitaine ! Criaï-je à Castaños ; laissez au moins la partie égale. »

Le vieux guerrillero s'arrêta en effet à ma voix ; mais il n'en fut pas de même du gaucho Pour combler la distance qui le séparait encore de l'objet de sa haine, il brandit son lazo, qui s'abattit en tournoyant sur les deux fugitifs. Saturnino, enlacé par le nœud coulant, fit un effort surhumain pour arrêter son cheval, dont les jarrets ployèrent jusqu'à terre, et, au moment où le bras vigoureux du gauche allait l'arracher à ses arçons, le jeune homme tira son couteau, la seule arme qui lui restât. En un clin d'œil, le lazo fut tranché. Je ne pus retenir un cri de joie. Saturnino volait de nouveau sur la clairière, entraînant Fleur-de-Liane éperdue. Les deux fugitifs n'étaient plus qu'à une courte distance de l'un des sentiers qui s'ouvraient sur l'enceinte du Palmar. Le gaucho bondissait à leur poursuite, silencieux et implacable. Je le vis alors dénouer ses boules et la triple courroie de cuir qui ceignait sa ceinture, prendre en main l'une de ces boules, et faire tournoyer les deux autres au-dessus de sa tête, et nous l'entendîmes chanter ces deux vers :

De mi lazo t'escaparâs,
Pero *demis* bolas.... quando ¹¹.

J'en allais apprendre la terrible signification. Les boules sortirent en sifflant des mains du gaucho et s'enlacèrent autour des jarrets du cheval. Lancé à fond de train, l'animal s'abattit. En deux bonds, le gaucho fut, l'épée haute, derrière sa fille évanouie, derrière le chasseur désarçonné. Rien ne pouvait sauver l'une des deux victimes, quand un coup de feu retentit à l'entrée du sentier que les fugitifs avaient en vain cherché à gagner : le gaucho tomba, et tout redevint silencieux.

Cette fois, le capitaine Castaños s'était impétueusement élancé dans la direction où le coup de feu s'était fait entendre ; mais il s'arrêta subitement au milieu de sa course et revint vers moi.

« Atout prendre, dit-il avec un accent de sombre résignation, je n'ai pas le droit de punir Villa-Señor ; Dieu voulait que cet homme fût vengé.

— Partons au plus vite, dis-je à don Ruperto, et je lui montrerai, derrière Fleur-de-Liane penchée sur le cadavre de son père, Saturnino et sa mère silencieux et agenouillés. C'est à Dieu seul qu'il appartient maintenant de consoler les douleurs que nous laissons derrière nous.

— Non, j'ai encore un devoir à remplir ; je suis la cause innocente de la mort de Cristino, et c'est à moi qu'il appartient de porter cette triste nouvelle à la veuve de celui qui était mon ami avant d'être mon hôte. Quant à vous, Berrendo ne vous refusera pas, à ma prière, l'hospitalité pour trois ou quatre jours dans sa cabane, »

Castaños me conduisit en silence jusqu'à l'endroit où mon cheval était resté attaché à son arbre, et où, terrifié par les lueurs de l'incendie qui allaient déjà diminuant, il essayait en vain de rompre la solide *reata* (courroie) qui le retenait. De là nous gagnâmes la hutte de Berrendo, à qui nous apprîmes la mort du gaucho. Le chasseur de cerfs consentit volontiers à me recevoir dans son jacal. J'allais donc vivre pendant quelques jours de la vie rude et solitaire des chasseurs dû Mexique ; mais j'étais loin de me plaindre de la circonstance qui me permettait de faire si complètement connaissance avec les mœurs d'une contrée toute nouvelle pour moi.

Quatre jours s'écoulèrent sans que je revisse le capitaine. L'incendie, qui s'était concentré dans un sentier assez large autour de la Laguna de la Gruz, n'avait pas tardé à s'éteindre. Pendant quatre jours, j'accompagnai Berrendo dans ses chasses. Assez médiocre tireur, j'abattais peu de gibier, mais j'étais dédommagé par l'imposant spectacle d'une nature vierge. Ce qui distingue les bois du Mexique, c'est que les arbres vénénéux y croissent en très grande abondance. On y rencontre à chaque pas le *palo mulato* au tronc exfolié, au suc corrosif, et le *yedra* ¹² à l'ombrage mortel. En revanche, les arbres fruitiers y sont très-nombreux aussi, depuis le plaque minéraux baies brunes et odorantes jusqu'à l'assiminier aux fruits gros et parfumés comme l'ananas. Je commençais à prendre très-patiemment ma nouvelle vie de chasseur, d'autant plus que les causeries de Berrendo, vieux soldat de l'indépendance, abrégeaient pour moi les longues heures de chasse ou d'affût. Enfin, le soir du quatrième jour depuis mon installation

dans le jacal de Berrendo, le capitaine vint me rejoindre. Il avait laissé là famille du gaucho, augmentée de Saturnino et de sa mère, à la veille de partir pour les fertiles plaines de la Sonora, où la terre rieuse demande que des bras à occuper et des hommes à nourrir. Dans ces pays nouveaux, les familles qui veulent fuir des lieux marqués par de tristes souvenirs ont dans l'émigration une ressource toujours prête. La vie du défricheur n'y est pas seulement un but pour les individus déclassés en quête d'une tâche utile, c'est aussi un refuge pour les grandes infortunes ; Saturnino, en renonçant à sa vie à demi sauvage, obéissait à son insu à cette loi naturelle des sociétés humaines, dont le premier âge est la chasse, dont le second est l'agriculture. Il suivait aussi cet instinct secret qui pousse la race latine du sud vers le nord de l'Amérique et la race anglo-saxonne du nord vers le sud, instinct qui prépare lentement la fusion de deux races antipathiques dans les déserts intermédiaires où elles se rencontrent et que la Providence semble vouloir peupler.

Notre route jusqu'à la mer était la même que celle des deux familles émigrantes. Il était assez probable que nous rejoindrions en chemin le lourd chariot qui les emportait vers la Sonora. Bien ne me retenait plus chez Berrendo, et la fraîcheur du soir nous invitait à partir, pour arriver à San-Blas. le lendemain avant la grande chaleur du jour. Nous prîmes congé du chasseur et nous nous mîmes en route. La nuit tout entière s'écoula pour nous dans une course rapide au milieu des grands bois où je venais de passer, par un singulier hasard, quelques-unes des heures les plus péniblement agitées et aussi quelques-unes des plus paisibles journées de mon voyage. Vers le matin, nous vîmes les forêts s'éveiller dans toute leur splendeur, et bientôt, à travers leurs vertes arcades, apparut à nos yeux la nappe limpide de la baie de San-Blas ; nous quittâmes enfin le couvert des bois pour gagner les collines, au sommet desquelles j'espérais découvrir la ville elle-même.

Il y a environ aujourd'hui trois cent trente-huit ans que, de Mexico déjà conquis, Fernand Cortez se mit en route pour l'occident de la Nouvelle-Espagne. Après une longue et pénible marche, il arriva au coucher du soleil sur le sommet d'une chaîne de collines arides. Là, le spectacle qui frappa ses yeux lui arracha un cri d'admiration : c'était une échappée du golfe de Californie, teinte de la pourpre du soleil couchant. Il appela ce golfe la *mer Vermeille*, et on l'a nommé aussi depuis la *mer de Cortez*. C'était au sommet de cette même colline, où-s'était arrêté le conquérant du Mexique,

que, ravi du même spectacle, j'arrêtai mon cheval à côté de celui du capitaine Castaños. L'heure seule était différente ; le soleil encore peu élevé ne semblait pas incendier les eaux du golfe comme lorsqu'il s'y plonge le soir. Au moment où je contemplais la baie de San-Blas, Cortez l'eût appelée la *mer d'azur*.

Si imposant que fût ce spectacle, mon attention en fut pourtant bientôt détournée : un lourd chariot chargé d'ustensiles de ménage et traîné par deux bœufs suivait lentement la route qui serpentait au pied des collines. Un homme et quatre femmes suivaient à pied, et je distinguai dans ce groupe l'élégante silhouette de Fleur-de-Liane ainsi que celle de Saturnino : c'étaient les deux familles émigrantes en marche vers le nord, tandis que j'allais tourner à l'ouest. Le capitaine échangea de loin un salut avec Fleur-de-Liane. Un détour du chemin nous cacha bientôt les voyageurs, et je reportai mes regards vers la baie de San-Blas, en faisant des vœux pour le bonheur de ces deux créatures dont j'avais un moment partagé les plus intimes douleurs : le spectacle que j'avais sous les yeux n'éveillait que des impressions de paix et d'espoir. La baie de San-Blas, à mesure que le soleil montait à l'horizon, nous apparaissait de plus en plus radieuse. Les îles verdoyantes éparpillées sur les flots de la mer du Sud ressemblaient à ces massifs fleuris que les fleuves d'Amérique arrachent parfois à leurs rives et charrient dans leur cours. Des voiles blanches se détachaient à l'horizon, comme des ailes de mouettes, et, dans les grands rochers fauves qui se dressaient au-dessus des vagues, je croyais voir autant d'aiguilles gigantesques jetées là pour marquer les heures solaires sur cet immense-cadran d'azur.

LE RASTREADOR

I. Luz la Cigarrera.

En 1814, par une belle matinée d'été, un voyageur, monté sur un cheval qui, malgré les coups d'éperon, n'avancait plus qu'à pas lents, s'acheminait, en sifflant, vers la petite ville de Púcuaro, située dans l'État mexicain de Valladolid. Déjà il en pouvait découvrir les maisons éclairées par les premiers rayons du soleil. Rien qu'à voir les flancs du cheval baignés de sueur et les vêtements poudreux du cavalier, on devinait qu'ils venaient tous deux des voyages plusieurs jours à marches forcées. Le cavalier solitaire était un jeune homme de haute taille et vigoureusement découplé ; il eût pu passer pour un fort joli garçon, si d'épais sourcils d'un noir de jais n'eussent donné une expression sinistre à sa physionomie, empreinte d'une audace toute militaire. Ce cavalier à la fière allure n'était autre qu'un certain Berrendo, chez qui, bien des années plus tard, après ma courte halte dans un hameau voisin de San-Blas, je devais trouver l'hospitalité avant d'arriver sur les bords de la mer Pacifique. A l'époque où commence ce récit, Berrendo, qui portait alors son vrai nom de Luciaro Gamboa, était un des plus audacieux soldats de l'armée révolutionnaire du Mexique, et son histoire, que je me borne à résumer ici d'après ses souvenirs, nous montre la guerre de l'indépendance arrivée à un de ses moments les plus critiques.

La petite ville de Púcuaro, vers laquelle se dirigeait Berrendo, avait, dans le courant même de l'année 1814, attiré à divers titres l'attention des Mexicains et des Espagnols. C'était là qu'à la suite d'un engagement sanglant avec les troupes royalistes, le frère du général don Ignacio Rayon, don Ramon, s'était retiré, avec une centaine d'hommes, les seuls qui eussent pu quitter, sous sa conduite, le champ de bataille ; mais, chose singulière, on avait perdu la trace de don Ramon et de sa petite troupe depuis l'époque même de leur entrée à Púcuaro : personne ne pouvait dire s'ils étaient sortis de la ville, et cependant rien n'y indiquait leur présence. On devait croire qu'ils n'avaient fait que traverser Púcuaro, et qu'ils s'en étaient éloignés furtivement, à l'insu des habitants ; mais où s'étaient-ils

dirigés ? C'était là une question qui préoccupait aussi bien les guerrilleros mexicains que les généraux espagnols, mais qui tourmentait par-dessus tout don-Ignacio Rayon. Désireux d'opérer sa jonction avec son frère don Ramon, don Ignacio faisait, depuis un mois, battre par ses courriers, mais inutilement, tout l'État de San-Luis-Potosi, lorsque Berrendo se chargea, à son tour, de découvrir l'inaccessible retraite de la bande si singulièrement disparue. C'était cette mission difficile qui l'amenait sur la route de Púcuaro au moment où nous l'avons rencontré découvrant les premières maisons de la ville et pressant son cheval haletant pour y arriver sans encombre ni retard.

Berrendo s'applaudissait déjà de toucher au terme de son voyage ; mais les banderoles d'un régiment de lanciers espagnols, le régiment de Navarre, qu'il aperçut flottant au loin dans la plaine, vinrent brusquement changer le cours de ses pensées. Les lanciers se dirigeaient de son côté, et, en sa qualité d'insurgé, le cavalier avait d'excellents motifs pour ne pas désirer cette rencontre. Il était préciment à un endroit de la route où un chêne énorme, au tronc creusé par l'âge, étendait de larges branches au pied d'un rempart de rochers dont le sommet s'exhaussait graduellement jusqu'à former une assez haute colline. Le cavalier pensa qu'un insurgé figurerait merveilleusement à l'une des branches du chêne, et cette réflexion redoubla son malaise. Tout à coup Berrendo remarqua un lierre presque aussi vieux que le chêne, et qui, après avoir couvert tout un côté du tronc, retombait en un large rideau d'un vert sombre dont les plis s'accrochaient aux anfractuosités des rochers. Par une inspiration soudaine, il mit pied à terre, souleva la draperie de lierre et poussa un cri de joie : ce rideau cachait l'entrée d'une grotte obscure par laquelle un cheval pouvait facilement passer. Tirer son cheval après lui et se jeter derrière le pan de lierre fut pour le cavalier l'affaire d'un instant. Cependant, à peine fut-il dans la grotte, que Berrendo se repentit presque d'y avoir cherché asile. Des bruits terribles et inexplicables grondaient dans l'intérieur du souterrain. Au delà du rayon de lumière que laissait filtrer le feuillage du lierre, une obscurité profonde étendait devant ses pas un voile impénétrable. Il lui semblait entendre au sein de ces ténèbres épaisses des frôlements sourds comme ceux de l'aile des grands vampires de certaines forêts du Mexique, ou le bruit saccadé du souffle puissant de quelque gigantesque animal. Placé ainsi entre deux dangers, le cavalier resta immobile et plein d'angoisse, attendant avec une bien vive impatience le moment où il pourrait quitter la caverne.

Ce moment devait malheureusement se prolonger bien au delà de ses prévisions. Les lanciers espagnols avaient fait halte près du chêne, et le cavalier entendait le bruit de leurs voix se mêler aux rumeurs étranges du souterrain. C'était pour lui comme une double menace qui ne lui permettait ni de s'avancer dans la grotte, ni d'en sortir. Une heure d'une longueur mortelle se passa ainsi, quand l'insurgé crut entendre un rugissement rauque qui l'effraya si fort, que, préférant l'ennemi de chair et d'os aux hôtes terribles que semblait renfermer la grotte, il s'élança au dehors. Le chemin était libre ; et Berrendo put reprendre sa route. En moins de deux heures, il atteignit Púcuaro, et ce ne fut qu'alors qu'il crut pouvoir respirer plus librement ; mais il comptait sans une nouvelle rencontre.

En traversant la rue principale de Púcuaro pour gagner le *meson* qui devait le recevoir, le guérillero avisa, sur le seuil d'une petite maison isolée des autres par de grands jardins, une jeune fille assise sur une natte, les jambes croisées à la mode mexicaine, et occupée à rouler des cigarettes. Sa tête, l'ovale gracieux de son visage, ainsi que ses épaules, étaient soigneusement *tapados*, c'est-à-dire enveloppés d'un voile de coton à raies bleues sur fond blanc. La jeune fille avait jeté sur le cavalier un rapide regard dont celui-ci ne s'était pas aperçu, et, quand il se mit à la considérer lui-même, elle tenait les yeux-baissés. Le cavalier ne put distinguer que deux bandeaux de cheveux noirs arrondis sur un front lisse et poli comme l'ivoire. Des plis de la robe sortaient deux petits pieds sans bas et chaussés de satin noir, et le *rebozo* de la jeune fille laissait passer deux mains mignonnes et blanches dont les doigts agiles et déliés roulaient des cigarettes avec une dextérité pleine de grâce.

« Par la mère des anges ! se dit le jeune homme, il me semble que j'ai mille choses à dire à cette jolie fille. »

Et, comme la timidité ne paraissait pas être le défaut capital du cavalier, il mit courtoisement son feutre à la main et fit sonner contre les flancs de son coursier les molettes de ses éperons de fer, tandis que, docile à sa main, l'animal vint achever près du péristyle une de ses plus élégantes courbettes. Cette manœuvre fut si imprévue, et les fers du cheval vinrent battre le pavé si près de la jeune fille, qu'elle ne put retenir un petit cri d'effroi, et qu'elle fit elle-même un brusque mouvement. Son *rebozo* glissa de sa tête sur ses épaules, et de ses épaules sur la natte de roseaux. Alors Berrendo put voir une charmante figure et les contours de deux épaules éblouissantes de blancheur ; mais le même homme qui tout à l'heure semblait avoir mille

choses à dire ne trouva plus une seule parole à bégayer : il demeura ébloui et muet. Il ne recouvra la parole que lorsque le rebozo, vivement ramené sur les épaules et sur la tête de la belle Mexicaine, cacha de nouveau tout ce qu'il n'avait qu'un instant découvert.

« Pardon, señorita ! s'écria le cavalier, pardon de l'effroi que je vous ai causé ; mais, étranger dans cette ville, j'ai besoin de savoir s'il y a quelque auberge pour les voyageurs, et je prie Dieu qu'il n'y en ait pas.

— Et pourquoi cela, seigneur cavalier ? demanda la jeune fille d'une voix aussi harmonieuse que celle du *cenzontle*, le rossignol mexicain.

— Parce que je vous supplierais alors de m'accorder l'hospitalité.

— Oui-da ! reprit-elle avec un fier regard. Pensez vous que la maison de ma mère s'ouvrît à un hôte tel que vous ? En tout cas, il y a une *posada*, et elle n'est qu'à deux pas d'ici. »

La jeune fille se leva, après avoir jeté dans les plis de son rebozo les cigarettes qu'elle avait roulées, et disparut derrière la porte avec une gracieuse fierté d'allure qui mettait en relief sa fine taille et ses larges hanches.

« *Caramba !* je risque bien de ne jamais retrouver don Ramon, s'il n'est pas à Púcuaro, se dit le jeune homme, car je ne pourrai jamais me résoudre à quitter la ville qui renferme ce trésor de jeunesse et de beauté. »

Et il arriva au *meson*, le cœur encore tout troublé de sa rencontre. Une fois installé dans l'hôtellerie, il se dit pourtant qu'il fallait songer à sa mission ; mais, pour la mener à bonne fin, il y avait certaines mesures de précaution à garder. Púcuaro ne semblait pas tenir pour l'indépendance, et un corps d'année espagnol était campé dans le voisinage. Berrendo chercha donc par quels moyens il pourrait obtenir les informations qu'il désirait, sans compromettre ni don Ramon ni lui même.

Après un frugal repas pris au meson, Berrendo n'eut rien de plus pressé que de chercher un prétexte pour revoir la jeune fille aux cigarettes. Il s'était dit qu'il pouvait sans danger s'ouvrir à elle du but de sa mission. Il se dirigea donc vers sa maison, qui n'était qu'à quelques pas de l'hôtellerie. Malheureusement tout y était clos, et les aboiements d'un chien laissé dans l'intérieur répondirent seuls aux coups frappés contre la porte. Berrendo, forcé de renoncer à son projet pour ce jour-là, s'achemina vers une *neveria*, dans l'espoir que, parmi les consommateurs qui fréquentent ces établissements, il recueillerait quelque renseignement de nature à le satisfaire. C'était par une chaude soirée, le café était plein, et Berrendo

s'assit, plus occupé de prêter l'oreille à ce qui se disait autour de lui que de vider le verre de neige à la cannelle qu'il s'était fait servir. Son espoir ne fut pas tout à fait trompé ; ou s'entretenait des affaires de l'époque, et le nom de don Ramon Rayon fut prononcé plusieurs fois avec un accent plutôt ironique qu'hostile.

Un seul individu, parmi tous ceux qui se trouvaient dans la neveria, semblait complètement étranger à ce qui se disait autour de lui. Son costume ne différait en rien de ceux qui l'entouraient ; quant à sa physionomie, il était difficile de l'apercevoir dans l'intérieur obscur du café, car de son front appuyé sur ses deux mains de longues mèches de cheveux pendaient comme les branches de saule ravagées par l'orage et masquaient à demi sa figure. De temps en temps seulement Berrendo surprenait un ardent regard fixé sur lui.

« Don Ramon est-il donc passé par ici ? » demanda Berrendo à l'un des personnages qui venaient de prononcer le nom du guérillero.

Il affectait à dessein de regarder comme une nouvelle imprévue pour lui le passage de don Ramon à Pucuro. Avant qu'on eût répondu à Berrendo, l'inconnu attachait sur le questionneur un regard plein d'ironique dédain ; puis il se leva, paya l'hôte et sortit.

« Sans doute, fut-il répondu à Berrendo, et il y a dans l'église des gens qui sauraient dire, s'ils le voulaient, ce qu'est devenu aujourd'hui le *profanateur des tombeaux*. »

Une profanation ! dès tombeaux violés ! C'étaient là d'étranges révélations pour Berrendo. Il voulut en savoir davantage : on lui dit de s'adresser aux desservants de l'église. A la chute du jour, Berrendo s'achemina donc vers l'église ; il allait en franchir le seuil : une forme légère et svelte passa près de Berrendo, qui n'eut pas de peine à reconnaître la jeune fille à laquelle il n'avait pas cessé de songer. Elle sortait de l'église, et Berrendo s'empressa de lui présenter galamment de l'eau bénite au bout de son doigt en disant à voix basse avec un regard passionné :

« Heureux les yeux qui voient deux fois dans un jour un ange du paradis ! et je rends grâce au ciel de vous rencontrer encore. »

La jeune fille rougit et ne répondit rien ; mais une espèce de duègne qui marchait derrière elle se chargea de la réponse.

« C'est un bonheur d'égoïste, seigneur cavalier, dit-elle d'un ton rogue, car vous êtes seul à le partager. Passez votre chemin, s'il vous plaît, donneur d'eau bénite et beau diseur de mensonges.

— Pardon, vénérable señora, reprit Berrendo ; me feriez-vous le plaisir de me donner un renseignement sur don Ramon Rayon ?

— Allez au diable, vous et don Ramon, riposta vivement la mère en emmenant sa fille : nous n'avons ; que faire avec des insurgés. »

A peine la duègne avait-elle dit ces mots, que la jeune fille était déjà loin, et Berrendo, sans trop se déconcerter, suivit des yeux la charmante Mexicaine jusqu'au moment où elle disparut. Alors il songea qu'il devait prendre ailleurs ses renseignements, et le spectacle qui bientôt frappa ses yeux ne tarda pas à dissiper ses amoureuses visions. Quand il pénétra dans le lieu saint, le crépuscule n'éclairait plus qu'à demi l'intérieur de la nef, d'où s'exhalait une odeur étrange et fétide. Il avança et s'expliqua facilement les allusions des buveurs de la *neveria*. Les grandes dalles des sépultures étaient levées et jetées, les unes entières, les autres brisées, près des fosses qu'elles avaient recouvertes. Toutefois il ne s'expliquait pas trop le but de cette profanation, et il cherchait de l'œil à qui s'adresser pour le savoir. L'église était déserte et sombre ; ces sépultures béantes, au fond desquelles Berrendo n'osait regarder de peur d'y entrevoir de hideuses dépouilles, l'heure avancée et cette odeur sans nom, tout lui inspirait une crainte vague qui fit place à une émotion toute différente, quand il crut voir se lever du fond de l'une de ces fosses une forme humaine, ou plutôt l'ombre d'un mort.

Berrendo n'avait pas pour habitude de trembler devant les vivants ; il ne craignait guère plus les morts sur le champ de bataille : mais, sous le coup des idées qui le préoccupaient alors, il ne put retenir un geste de frayeur, dont il ne tarda pas à être d'autant plus honteux, qu'un éclat de rire moqueur retentit à ses oreilles. Il avança brusque ment vers celui qui s'abandonnait si franchement à sa belle humeur ; l'ombre alors se dessina plus nettement, et il reconnut son voisin de la *neveria*. Son œil unique (l'inconnu était borgne) brillait encore du feu de l'ironie que Berrendo y avait remarqué une fois déjà. Ses longs cheveux, fièrement rejetés sur chaque tempe, laissaient à découvert un front énergique et un visage rudement accentué, une bouche et un œil également empreints de finesse et de calme fermeté ; son teint était si basané, qu'on eût pu douter qu'il appartînt à la race blanche. En un mot, il y avait, entre l'homme que Berrendo avait vu tout à l'heure et celui qui lui apparaissait subitement, le contraste frappant de l'Indien sauvage qui ne reconnaît pas de maître dans la nature avec l'Indien des villes abruti par la servitude.

« Qui êtes-vous ? lui demanda le jeune homme avec quelque colère.

— Voilà en quoi nous différons, vous et moi, répondit l'inconnu avec calme ; vous ne savez pas qui je suis, et je sais, moi, qui vous êtes : un ami de don Ramon Rayon, et vous cherchez vainement sa trace.

— Qui vous l'a dit ? reprit avec vivacité Berrendo, dépité de se voir si bien deviné.

— Votre indifférence mal simulée, pour moi du moins, dans vos questions à l'égard de don Ramon à la neveria. L'air de contrariété que je lis sur votre figure m'apprend encore que j'ai louché juste, et vous êtes venu dans cette église pour voir les gens dont on vous a parlé, comme les seuls capables de vous dire, s'ils le voulaient, où est celui que vous cherchez. Ces gens sont les morts dont on a fouillé les tombeaux. Interrogez-les maintenant, si vous comprenez leur langage muet, vous qui n'avez pas su faire parler les Vivants. »

Ces singulières paroles, prononcées d'un ton grave, jetaient Berrendo dans une grande perplexité. Il ne savait s'il devait taire la vérité ou se fier à cet inconnu, Il prit le dernier parti, et, quand il eut avoué le but réel de ses recherches :

« Et vous, dit-il, les morts vous ont-ils appris ce que les vivants n'ont pu me dire ?

— Oui, reprit l'inconnu en souriant. Je serais peu digne de la profession que j'exerce et du nom que je porte, si je ne savais trouver les traces de ceux que je cherche qu'à l'aide des empreintes des vivants sur le sol. Descendez, comme je l'ai fait, au fond de ces sépultures, et la maçonnerie récemment grattée autour de ces ossements vous dira ce qu'est venu faire ici don Ramon. »

En effet, le partisan, dans son ardeur à susciter des ennemis à l'Espagne et à rechercher les moyens de destruction contre elle, était venu chercher jusque sous ces caveaux funèbres le salpêtre produit par l'humidité souterraine.

« Eh bien ! Cela vous dit-il, ajouta Berrendo, où est don Ramon, et comment il a pu si mystérieusement disparaître avec sa troupe ?

— Sans doute. Que doit-il le plus vivement désirer se procurer à présent, puisqu'il n'a pas respecté le repos des morts ? Dû salpêtre pour faire de la poudre et un asile sûr. »

Berrendo convint de l'incontestable réalité de cette conjecture, en apparence du moins.

« Hier, reprit l'inconnu, en cherchant dans la campagne quelque trace à laquelle je pusse reconnaître le passage de don Ramon, auquel, entre nous, je porte un message de son frère don Ignacio, j'ai entendu des bruits sourds comme ceux que font gronder les volcans à la bouche de leur cratère ; j'ai vu sur les flancs d'une colline s'élever une légère fumée, et j'ai pensé que ces rumeurs sourdes étaient le ralentissement de la marche lointaine d'un corps de cavalerie espagnole qui sortait de Púcuaro. J'ai attribué la fumée de la colline au foyer d'un pâtre invisible ; mais les fouilles faites dans ces caveaux m'ont bientôt révélé la vérité. Les bruits souterrains sont ceux d'une troupe d'hommes que doivent receler les flancs de la colline ; la fumée que j'ai prise pour celle du foyer d'un pâtre est celle qui s'échappe des fissures du terrain. Or, don Ramon doit être occupé dans cette caverne à fabriquer sa poudre avec le salpêtre qu'il a dû y trouver : je le jurerais, quoique je n'aie vu sur cette colline aucune apparence d'excavation souterraine ; mais je la trouverai. »

La sagacité de cet inconnu frappa vivement Berrendo, car le souvenir de la caverne dont le hasard lui avait fait découvrir l'entrée revint aussitôt à son esprit, et, en même temps que l'admiration, une vive sympathie pour le compagnon que le hasard lui faisait rencontrer s'éveilla dans le cœur du jeune homme.

« *A fé de cabarello !* s'écria Berrendo entendant la main à l'inconnu, je serai heureux d'être l'ami d'un homme tel que vous ; mon nom est Luciano Gamboa. Quel est le vôtre ?

— Le mien est Andrès Tapia ; mais je l'ai presque oublié. Le nom qu'on me donne habituellement est le *Chercheur de traces*, quoique, à dire vrai, je sache aussi bien lire dans le cœur de l'homme ses plus secrètes pensées que trouver sur le terrain humide ou sec, sur l'herbe des prairies ou sur la mousse des bois, les empreintes qu'ils ont conservées. » Puis, comme pour donner à Berrendo une idée de sa pénétration, il ajouta : « Quelle bonne nouvelle allez-vous m'apprendre ?

— Je puis vous annoncer que vos conjectures sont vraies, tout au moins quant à l'existence d'une caverne près d'ici. Le hasard me l'a fait découvrir ce matin, et, si vous le voulez, nous nous y rendrons tout de suite.

— Non, dit Andrès, j'ai affaire ici pour ce soir, mais demain nous nous trouverons à cheval à la porte de Púcuaro. »

Le rendez-vous une fois pris, les deux nouveaux amis se serrèrent la main et se séparèrent. Berrendon avait pas envie de dormir, et, afin de *tromper* le

temps (nous employons la locution espagnole, plus vraie que la nôtre, en ce sens que nous ne pouvons que *tromper* et jamais *tuer* le temps qui nous tue), il entra dans la boutique d'un barbier. On devine facilement pourquoi Berrendo poussait la recherche jusqu'à faire raser une barbe qui n'avait que huit jours de date.

Pendant que le barbier frisait les moustaches noires du jeune voyageur, celui-ci jetait des regards d'envie sur une mandoline qui avait à peu près toutes ses cordes, et qui était suspendue par un clou à la muraille.

Seigneur barbier, dit-il, j'aurais besoin de cette mandoline pour quelques heures ce soir ; ne pourriez-vous me la prêter contre un gage de plus grande valeur, bien entendu ?

— Lequel ? » demanda le barbier.

Berrendo désigna du doigt la longue rapière à garde d'argent curieusement travaillée, dépouille opime d'un champ de bataille, qu'il avait jetée sur une chaise.

« Ah ! Seigneur, dit le barbier, tout en mettant la rapière de côté, je vous aurais volontiers prêté, sans gage aucun, cette mandoline, qui a pour moi du reste une valeur inestimable. »

Berrendo prit l'instrument, le cacha sous les plis de son manteau, et quitta la boutique du barbier en promettant de repasser le lendemain.

II. La caverne de Pûouaro.

Ce soir-là même, il était environ dix heures ; toute la petite ville de Pûcuaro donnait, à quelques rares exceptions près, et entre autres à l'exception de la jeune et belle faiseuse de cigarettes et de sa mère ; leur porte était fermée, ainsi que les contrevents de leur fenêtre derrière le grillage de bois, et les deux femmes se tenaient dans une des chambres de leur maison, qui donnait sur un vaste jardin planté de grenadiers et de piments rouges et verts. Il était facile de pénétrer dans ce jardin par une haie de cactus vierges, qui s'étendait de chaque côté du petit bâtiment sur la rue.

En l'absence du chef de la famille, le mari de la vieille femme et le père de la jeune fille, qui servait la Cause de l'insurrection sous le général Teran, dans l'état de Oajaca, toutes deux vivaient du modeste produit de leur industrie de *cigarreras* ; et, si la vieille femme avait manifesté à Berrendo, qui lui était inconnu, tant de dédain à l'endroit des insurgés, c'était une ruse

qu'elle employait par prudence. La mère et la fille causaient, tout en travaillant à la confection des produits de leur profession. La conversation avait pris un certain tour qui justifiait en partie le proverbe espagnol, assez peu respectueux pour la vieillesse féminine, et qui ne laisse pas d'avoir cours au Mexique même dans la meilleure compagnie : *Toda vieja es alcahueta*. Sans croire être entendue de personne, la mère disait à sa fille :

« Eh bien ! Luz, avais-je tort de te dire qu'on prend plus sûrement les hommes par les dédains et la fierté que par l'appât des doux sourires et des tendres regards ? Voilà deux hommes qui, en deux jours, sont tombés dans les filets tendus par l'orgueil et la sauvagerie de ton maintien, qui n'eussent vu en toi qu'une maîtresse facile, et entre lesquels tu peux choisir un mari.

— Vous croyez, ma mère, répondit la jeune fille, que ces deux cavaliers étrangers... ?

— Si je le crois ! cela ne dépendra que de toi, maintenant qu'ils sont affriandés l'un et l'autre par l'air de pudeur farouche dont je l'ai conseillé de l'armer ! Abandonne aux laides, qui ont besoin de combattre la froideur qu'elles inspirent en réchauffant les cœurs par de brûlantes œillades, abandonne leur les avances, les demi-mots et les sourires engageants. Va, ma fille, les hommes n'aiment et n'estiment les jolies filles comme toi qu'en raison de ce qu'elles semblent se priser et s'aimer elles-mêmes. Ah ! si tu le voulais, nous aurions deux guides, deux compagnons de route, au lieu d'un, pour nous escorter jusqu'à Tehuacan, où ton père nous attend chaque jour. Ces deux cavaliers ne te semblent-ils pas devoir mettre à notre service un bras vigoureux et un cœur fort ?

— En effet, ils paraissent aguerris et accoutumés aux dangers des guerres civiles ; mais comment faire ? Si je témoigne quelque préférence à l'un, l'autre se découragera, et, au lieu de deux protecteurs, nous n'en aurons qu'un.

— Eh ! ma fille, c'est justement en demeurant froide pour tous deux, en leur faisant espérer que le plus brave sera peut-être le préféré, en leur donnant à chacun de l'éperon tour à tour et en les retenant à point l'un après l'autre, en encourageant celui que tu auras dédaigné, en dédaignant celui que tu auras encouragé, c'est ainsi que tu les mèneras tous deux au bout du monde, si c'est là que tu dois faire un heureux par ton choix.

— Hélas ! ma mère, dit Luz en soupirant, cela vous paraît facile, et à moi il me semble impossible que, si mon cœur parle en faveur de l'un d'eux, mes yeux et ma bouche puissent dire le contraire.

— Tu me laisseras faire, et à ce propos ton cœur doit avoir fait un choix. Le jeune cavalier de ce soir, aux noirs sourcils, aux yeux pleins de feu....

— Don Andrès a plus de flammes dans le seul œil qui lui reste que le plus jeune dans ses deux prunelles, et ce coup de poignard qui l'a privé de l'autre ne parle-t-il pas en faveur de son courage ? C'est une cicatrice glorieuse, à mon sens.

— C'est vrai : rien ne semble échapper à cet œil pénétrant. N'as-tu pas vu hier comme il a promptement deviné que nous devions au fond du cœur faire des vœux pour l'insurrection ?

— Sa sagacité et son courage ne devront-ils pas préserver de tout danger celle qu'il aimera ?

— Hum !.. cette clairvoyance est un charme chez l'amant et un inconvénient chez le mari. »

Les deux femmes en étaient là de leur conversation, quand les gémissements lointains d'une mandoline résonnèrent dans le silence de la nuit ; puis une voix plus mâle qu'harmonieuse chanta dans la rue déserte le couplet suivant :

Luz divina de los ojos
Que me tienen cautivo,
Que si vieras los despojos
De mi corazón vivo ¹³....

« Ces vers sont galants, dit la vieille ; ils me semblent même inédits. *Luz*, c'est ton nom, et c'est toi qui les inspires ; c'est aussi la voix du jeune cavalier aux noirs sourcils.

— J'aimerais mieux que ce fût la voix d'Andrès, dit Luz.

— Qu'importe ? Prête à l'un ton cœur, à l'autre ton oreille. »

Et les deux femmes attendirent la suite du couplet ; mais le chanteur attendait aussi quelque encouragement à ses stances amoureuses, et on ne lui répondit que par le plus profond silence. Il ne se tint pas cependant pour battu ; car, au bout de quelques instants, la voix se fit entendre de nouveau, et cette fois dans le jardin, dont le musicien avait franchi la haie. Là, sans qu'on pût le voir encore, il reprit imperturbablement le couplet auquel on n'avait point répondu. C'était bien en effet Berrendo, qui n'avait pas assez de poésie inédite à son service pour la gaspiller en pure perte ; mais le

couplet ne s'acheva pas, et on entendit une lame d'épée grincer en quittant le fourreau, puis des paroles de menace s'échanger entre deux interlocuteurs.

« Jésus ! ils vont se battre ! cria la vieille avec effroi ; ils tirent l'épée : adieu nos protecteurs ! »

Quant à tirer l'épée, Berrendo n'avait garde de le faire, car on se rappelle qu'il avait laissé sa rapière pour répondre de la mandoline, et il se trouvait pris au dépourvu par Andrès, qui, caché avant lui dans le jardin, avait entendu presque toute la conversation dont son rival et lui avaient été le sujet.

« Arrêtez, seigneurs cavaliers ! s'écria la mère ; ma fille n'a donné à personne le droit de se battre pour elle ; mais il dépend de vous que l'un des deux rivaux l'obtienne plus tard. »

A cet encouragement inattendu, les deux voix firent silence. « Venez ici, à ces barreaux, reprit la vieille ; recevez d'une mère jalouse de l'honneur de sa fille une preuve de la plus haute confiance. Nous tiendrons, ma fille et moi, pour cavalier félon celui qui ne viendra pas ici l'épée dans le fourreau et la paix dans le cœur et sur les lèvres ; »

Andrès et Berrendo se présentèrent tous deux, le feutre à la main, dans la zone de clarté que deux chandelles de résine projetaient au delà des barreaux, le premier sans rancune et confiant clans le doux aveu qu'il avait surpris sur les lèvres de la jeune fille, le second avec l'assurance qu'il devait au sentiment de son propre mérite. Alors la mère de Luz entremêla avec tant d'adresse les promesses d'adoucir la sauvagerie farouche de sa fille et la peinture de la détresse d'une veuve et d'une orpheline loin du chef de leur famille ; elle fit si bien luire aux yeux des deux galants l'espoir de la plus douce récompense, que chacun d'eux, sûr de l'emporter sur son rival, promit d'accompagner la mère et la fille jusqu'au bout du monde, sans briser les liens encore mal serrés d'une récente amitié ; puis, pour battre le fer tandis qu'il était chaud, la prudente vieille fixa au surlendemain matin le jour de leur départ pour Tehuacan, après quoi l'un et l'autre regagnèrent leur logis.

« Tu vois, Luz, dit la mère triomphante, que tout dépend de la manière de s'y prendre, et que j'ai rivé la chaîne sur deux cœurs dont tu peux à ton gré disposer désormais. »

La vieille disait si vrai, qu'au point du jour, ainsi qu'ils en étaient convenus, Andrès et Berrendo cheminaient aussi pacifiquement que si rien

ne s'était passé la veille, depuis leur rencontre dans l'église, vers la caverne de Púcuaro. Une demi-heure après, ils attachaient leurs chevaux aux branches du chêne qui masquait l'entrée de la grotte. Le manteau de lierre flottait aussi intact, du moins en apparence, que lorsque Berrendo l'avait soulevé la veille ; mais, à l'œil exercé du chercheur de traces, les faisceaux de feuilles, quoique imperceptiblement froissés, indiquaient que le pan de verdure avait été bien des fois soulevé par de fréquentes allées et venues. Cependant Berrendo, avant de pénétrer dans la caverne dont les bruits étranges l'avaient si fort effrayé, demanda au rastreador s'il avait quelque mot d'ordre plus particulier que celui qu'on lui avait donné à lui-même ; car il eût été imprudent d'éveiller la défiance des agents de don Ramon. Tapia le rassura sur ce point, et tous deux pénétrèrent résolument dans la caverne ; toutefois, comme ils ignoraient encore à qui ils allaient avoir affaire, ils n'avancèrent qu'avec circonspection.

A peine avaient-ils fait quelques pas à tâtons (car le pan de lierre interceptait la clarté du jour), que des bruits vagues parvinrent jusqu'à eux. Toutes vagues que fussent ces rumeurs, le son des voix humaines s'y mêlait à coup sûr. Bientôt la cause de ces rumeurs fut expliquée aux deux compagnons. Au sortir d'un défilé qui donnait accès dans la partie la plus vaste du souterrain, ils s'arrêtèrent devant un étrange spectacle. Les lueurs que jetaient d'énormes fourneaux allumés montraient sous une immense coupole de granit de hautes et nombreuses colonnes formées par l'infiltration des eaux. Le reflet des feux éclairait une multitude d'hommes qui allaient et venaient, de longs jets de métal incandescent qui ruisselaient des creusets, et plus loin des chevaux attachés aux parois, sellés, bridés, prêts à être montés au besoin,

« Que vous avais-je dit ? s'écria le chercheur de traces. N'est-ce pas ici la *maestranza* de don Ramon ? Ce ne sont certes pas les Espagnols qui se cachent au sein de la terre pour y fondre des canons. Ce ne peut donc être que l'homme assez acharné à la lutte pour aller arracher le salpêtre aux sépultures des églises. »

Il n'y avait rien à répondre à cette observation. N'était-ce pas la seule manière d'expliquer la disparition subite de don Ramon Rayon et de sa troupe ? Les deux visiteurs furent bientôt entourés d'insurgés qui s'élancèrent vers eux.

« Conduisez-nous devant don Ramon, dit Tapia.

— Nous ne connaissons pas don Ramon ! s'écria l'un des travailleurs.

— Et vous ne connaissez pas non plus, à ce que je vois, Andrès le chercheur de traces, pour espérer lui faire prendre le change. Don Ramon Rayon est ici, et je lui apporte un message du général don Ignacio, » répondit le rastreador sans s'émouvoir du piège qu'on lui tendait.

Un officier traversait en ce moment le cercle de lumière que projetaient les forges, et le chercheur de traces s'écria :

« Seigneur don Ramon, le messenger de votre frère se réclame de Votre Seigneurie.

— Qui êtes-vous, l'ami, qui semblez me connaître et que je ne connais pas ? répliqua l'officier.

— Un homme qui saurait distinguer entre deux frères une ressemblance plus vague encore que la vôtre et la sienne, repartit Andrès en souriant, et de la fidélité duquel vous ne douterez plus lorsque je vous aurai fait connaître ma mission par un mot que vous devez seul entendre. »

Le chercheur de traces se pencha vers l'oreille de l'officier et murmura quelques mots que personne n'entendit, mais qui lui causèrent une pénible émotion.

« C'est bien, dit-il laconiquement, cet homme est des nôtres. »

Bien que Berrendo connût parfaitement don Ignacio, il s'avoua qu'il n'aurait jamais reconnu don Ramon à sa ressemblance avec son frère, et cette circonstance lui donna meilleure opinion encore de la sagacité d'Andrès.

Une fois admis comme messagers du général Rayon, les deux aventuriers avaient été mis au courant des événements qui avaient motivé la disparition subite de don Ramon. Un mois avant cette date, la caverne de Púcuaro n'était habitée que par les hôtes qui font leur séjour des ténèbres. Le hasard avait conduit vers cette retraite un des hommes du commandant don Ramon Rayon, et, comme Berrendo, cet homme avait reculé devant les bruits effrayants qu'y faisaient entendre des bêtes immondes ou féroces. Don Ramon avait jugé tout d'abord, quand il apprit cette découverte, de quel avantage, serait pour lui la possession de cette caverne, où le salpêtre qu'il cherchait devait abonder, et il avait pris les mesures nécessaires pour en rendre les issues praticables. Il y vint lui-même avec quelques hommes munis de torches et débâches. A peine avait-il franchi le seuil, qu'une nuée épaisse de chauves-souris, effrayées par l'éclat inusité des lumières, se précipitèrent sur les torches et les éteignirent, mais non cependant sans qu'on eût pu entrevoir une merveilleuse colonnade de stalactites formées de

nitre pur. Pour des gens qui cherchaient partout les substances nécessaires à la fabrication de la poudre, c'était une faveur de la Providence. La Providence exigeait néanmoins qu'on respectât ces pilastres naturels qui soutenaient sans doute la voûte de la caverne, et don Ramon fut obligé de recourir à d'autres moyens. Un épais et immonde fumier jonchait le sol ; don Ramon y fit répandre du goudron mêlé de soufre et y mit le feu. Pendant quinze jours consécutifs, la flamme dévora dans la grotte tous les hôtes qu'elle abritait, et, quand l'incendie fut éteint, l'ingénieux partisan se trouva maître d'un repaire inaccessible où deux mille hommes pouvaient camper à l'aise, et dont le terrain saturé de salpêtre lui fournit abondamment les premiers éléments de la poudre à canon. Quatre forges y avaient été installées et mises en activité ; des moules furent fabriqués pour couler des canons ; c'était au moment où de nouvelles ressources semblaient sortir du sein de la terre que les deux aventuriers savaient pénétrer dans la caverne. Don Ramon fit de vains efforts pour retenir à son service Andrès d'abord, puis Berrendo ; mais ni l'un ni l'autre n'avaient garde d'y consentir. Ils prétextèrent, pour refuser ses offres, des ordres du général don Ignacio qui les rappelaient vers lui.

Le soleil était encore élevé sur l'horizon, quand ils eurent regagné Púcuaro, ce qui leur permit de consacrer le reste du jour aux préparatifs de leur voyage du lendemain. Andrès et Berrendo avaient, par hasard, leurs bourses bien garnies, et, sans s'être en rien communiqué leurs projets, chacun d'eux se trouva le matin devant la maison de la vieille avec deux chevaux harnachés et bridés dont ils avaient fait l'achat, l'un pour la mère, l'autre pour la fille. C'était un double emploi dont la première ne parut pas se plaindre. Quant à la seconde, en dépit de ses efforts pour se conformer aux leçons de sa mère et garder un dédaigneux et fier maintien, ses joues teintées de rose et ses yeux chargés des douces langueurs de l'amour naissant ne laissaient deviner en elle que bien peu d'aptitude pour le rôle qu'on lui imposait. A la vue des quatre chevaux que les deux galants avaient amenés, la mère de Luz lui lança un regard de triomphe ; mais la pauvre enfant, honteuse d'en comprendre la portée, n'y répondit qu'en ramenant son rebozo sur son visage pour cacher la rougeur de son front, comme la fleur du mimosa pudique referme ses pétales sous un trop rude contact. Le chercheur de traces examinait cette scène muette sans paraître la voir ; mais, quand bien même il n'eût pas surpris les sentiments secrets de la mère et de

la fille, les dispositions de Luz n'auraient pas échappé à la pénétration de son regard.

Deux des quatre chevaux furent destinés à servir de relais pendant la route ; et les femmes se mirent en selle avec l'aide des deux galants. Puis la vieille, s'adressant à l'un et à l'autre :

« Seigneurs cavaliers, dit-elle, vous êtes à présent responsables de la vie et de l'honneur de deux femmes.

— Puisse le premier ravin l'engloutir, duègne damnée ! » Se dit Berrendo en tordant sa moustache,

Et le cortège se mit en marche pour Tehuacan.

III. Le faucheur de nuit.

Tehuacan est situé dans l'État de Oajaca, Púcuaro dans celui de Valladolid, et ce n'était pas alors une tâche facile que de franchir, en compagnie de femmes ou avec un chargement de marchandises, la distance de plus de deux cents lieues qui sépare les deux villes l'une de l'autre. C'était un long et dangereux trajet. Indépendamment du risque que courait tout cavalier armé d'être traité par les Espagnols comme insurgé, c'est-à-dire d'être pendu haut et court, sans forme de procès, au premier arbre qui se trouvait sur la route, les voyageurs pacifiques, les muletiers, les commerçants, étaient soumis à mille tribulations. La province de Oajaca surtout, à cause de son commerce avec Puebla et les autres villes, avait plus à souffrir, à cette époque, qu'aucune autre province. Les convois à protéger servaient de prétexte aux commandants espagnols pour commettre toute sorte d'abus odieux. Chaque tranchée, chaque fortin était soumis à un péage. Non-seulement on y payait, suivant le caprice des chefs, de grosses sommes d'argent, mais les anciens droits féodaux semblaient ressuscités : les commandants prélevaient à leur profit, puis ensuite au profit de leurs soldats, un odieux tribut sur les malheureuses femmes qui s'approchaient de leurs résidences.

Les voyageurs durent bien des fois se résigner à faire de longs détours pour éviter les postes espagnols, et, sans la sagacité d'Andrès, il est probable qu'ils n'eussent pu arriver même sur les confins de l'État de Oajaca. C'était là que devaient se présenter les étapes les plus dangereuses ; heureusement, le chercheur de traces, natif de ce même État, connaissait les

moindres sentiers de ses bois comme de ses montagnes, et cette connaissance pratique était de nature à écarter les nouveaux périls qui venaient menacer la caravane. Pendant tout le trajet, la vieille femme avait habilement manœuvré auprès des deux galants ; elle avait encouragé tour à tour leurs espérances. Luz, de son côté, peu capable de mettre en pratique les leçons de sa mère, avait repris le maintien modeste et réservé qui lui était naturel, et, si Andrès n'avait pas connu le fond de son cœur, rien dans sa manière d'être envers lui n'eût trahi la passion dont il était l'objet. La timide fierté de la jeune fille avait été plus habile que la coquetterie la plus raffinée ; l'ardeur des deux soupirants s'en était accrue, et rien ne pouvait ôter à Berrendo l'espoir de l'emporter sur son rival. La plus complète harmonie n'avait pas cessé de régner entre les voyageurs, quand deux circonstances extraordinaires vinrent décider du sort d'Andrès et préparer le terrible dénouement du doux roman dont le prologue s'était ouvert à Púcuaro.

Pour plus de sécurité, la petite caravane ne voyageait que de nuit. D'ordinaire, les traites commençaient au crépuscule et ne se terminaient qu'à l'aube, et le soleil, à son lever, trouvait les voyageurs cachés dans quelque cabane isolée, au milieu d'un massif d'arbres ou dans quelque aride solitude loin de tout passage. Un soir, qui devait être le dernier avant leur arrivée à Tehuacan, la nuit les surprit dans la halte d'un Indien zapotèque, en train de donner aux chevaux leur ration de maïs, et n'attendant que la fin du souper pour se mettre en route. Andrès et Berrendo faisaient au dehors les derniers préparatifs du départ, lorsque la mère de Luz vint, tout effrayée, leur annoncer que, si près de Tehuacan, elles voulaient attendre le jour suivant pour se mettre en route.

Et pourquoi cela ? demanda le chercheur de traces surpris.

— Pourquoi ? reprit la vieille en se signant. L'Indien, notre hôte, a vu, la nuit dernière, le *faucheur de nuit*, et il dit que nous le rencontrerons sans doute fauchant les champs d'*alfalfa* (luzerne), au clair de lune, avec ses grands ciseaux. Par tous les saints du paradis, continua la duègne effrayée, cette vue me ferait mourir d'effroi.

— Eh bien ! Quand nous le verrons ! dit Andrès ; le faucheur de nuit ne fait de mal à personne. Le voyageur dont le cheval est fatigué est bien aise de trouver la luzerne fauchée par lui. Il n'y a donc pas de danger ; mais les rencontres de jour peuvent être plus terribles que les rencontres nocturnes : de jour, je ne réponds plus de vous. »

Cette considération l'emporta, et les voyageurs se mirent en route pour la dernière étape. La croyance du faucheur de nuit est une des vieilles superstitions accréditées dans l'État de Oajaca. On raconte qu'au commencement de la conquête que déshonorèrent tant de cruautés, un cavalier espagnol qui s'était signalé par sa férocité envers les Indiens en rencontra un fauchant de la luzerne dans un champ. Le cavalier montait un cheval plein d'ardeur qu'il faisait galoper à outrance, et, en passant près du faucheur, il s'écria :

« Eh ! L'ami, à quelle heure arriverai-je de ce pas à Oajaca ?

— Jamais, » répondit l'Indien.

En effet, non loin de là, le cheval surmené expira de fatigue. L'Espagnol, qui n'avait pas compris que l'Indien voulait dire qu'il n'arriverait jamais avec ce cheval, du moins en le forçant ainsi, revint sur ses pas ; il pensait qu'on avait jeté un sort à son cheval, et il perça l'Indien d'un coup de sa rapière. Ce dernier meurtre avait mis le comble aux iniquités de l'Espagnol, qui disparut le soir même, condamné, disent les Indiens afin d'effrayer ceux qui les maltraiteraient, à faucher éternellement la luzerne des champs.

Pendant une heure environ d'une marche silencieuse, les deux galants savourèrent à longs traits, outre l'ivresse que portent avec elles les nuits sereines des beaux climats, l'ineffable plaisir de veiller sur ce qu'on aime. Légèrement inclinée sur sa selle, pâlie par les fatigues du voyage et soigneusement enveloppé de son rebozo, comme la fleur du datura qui referme son calice pour la nuit, Luz semblait plus mélancolique que d'habitude. Semblable à certaines fleurs que l'approche de l'orage fait pencher sur leur lige, elle paraissait pressentir que son sort allait se décider cette nuit-là. Enfin, au bout de deux heures, la cavalcade dut quitter les sentiers détournés que les voyageurs avaient suivis pour éviter un endroit de péage, et reprendre le grand chemin qui conduit à Tehuacan. Des feux disséminés dans une vaste plaine brillaient au loin, et les voyageurs purent distinguer bientôt des hommes allant et venant d'un air affairé ; des mules, retenues par des entraves aux pieds de devant, sautaient à la lueur des brasiers qui éclairaient des tentes grossières et des ballots de marchandises épars çà et là. En reconnaissant à ces indices une halte d'arrieros, les voyageurs s'approchèrent d'eux avec précaution, pour les interroger sur l'état de la route jusqu'à Tehuacan, au cas où. ils en fussent sortis le matin même. Une partie de ces hommes étaient occupés à recoudre leurs ballots, dont la plupart, éventrés à coups de couteau, jonchaient la plaine en laissant

voir leur contenu. Il y. en avait un parmi ces hommes surtout qui jetait sur ces colis ravagés un œil de désespoir ; ce devait être le maître de la *recua*.

« Venez-vous de Tehuacan, patron ? demanda le chercheur de traces,

— *Rayo de Dios* ! s'écria-t-il, plutôt à Dieu que j'en vinsse ! le brave général Teran ne m'eût pas pillé comme

— Dites sans crainte ! comme ces royalistes dont nous sommes les ennemis.

— Comme ces brigands de Samaniego et de La Madrid, acheva l'arriero, qui, non contents de m'avoir fait payer cinq piastres par tête de mule, ce qui me fait deux cents *duros* de perte, ont encore jugé à propos de prendre dans ces *torcios* (colis) un échantillon de toutes les étoffes qu'ils contenaient. Je suis un homme ruiné par la cupidité de ces deux larrons d'Espagne, que Dieu puisse foudroyer ! »

Et le pauvre homme se remit à soupirer et à gémir de plus belle, pour s'interrompre bientôt et s'écrier en fermant les poings : » Ah ! si le ciel pouvait m'envoyer deux ou trois de ces voleurs de grand chemin, officiers ou soldats, pour me venger sur eux ! »

Il achevait à peine ce souhait de vengeance, qu'un coup de feu retentit ! suivi d'un autre dont la brève explosion annonçait un pistolet d'arçon.

« Qu'est-ce-ci ? dit l'arriero.

— Des coups de pistolet, parbleu ! reprit Berrendo ; et tenez, voici précisément un dragon espagnol que le ciel envoie à votre vengeance. »

Le mulétier ne parut que médiocrement satisfait de voir ses vœux exaucés, « Seigneurs cavaliers, dit-il, laisserez-vous égorger un homme déjà ruiné ? »

Les deux amis tirèrent leurs épées à l'approche du soldat ; mais ils les remirent bientôt dans le fourreau. Le cavalier chancelait sur la selle, la tête à moitié fracassée ; et son cheval remportait. En passant près des voyageurs, le dragon tomba comme une masse inerte et ne bougea plus. Berrendo put saisir son cheval.

« Prenez-le, dit-il à l'arriero ; ce sera toujours un faible dédommagement.

— Dieu m'en garde ! » reprit le mulétier.

Le chercheur de traces, sa main sur son œil unique comme pouf en concentrer le rayon visuel, regardait au loin. L'obscurité l'empêchait de voir ; mais les ténèbres de la nuit n'obstruaient pas son jugement.

Ces deux coups de pistolet, dit-il, ont le même son : il sont tous deux été chargés par la même main d'une mesure de poudre égale ; c'est le même cavalier qui a tiré l'un comme l'autre. Ces cavaliers, car j'en vois plusieurs, ont des armes à feu ; le malheureux qui vient de tomber là porte deux pistolets dans ses fontes. Je n'entends que le cliquetis des épées ; c'est évidemment un homme qu'on veut prendre vivant, et qu'on cherche à désarmer sans le tuer. Je l'entends crier à l'aide : c'est un étranger.... »

Les oreilles de Berrendo étaient loin d'avoir la finesse de celles d'Andrès. Il n'entendait ni le cliquetis des épées, ni les cris de l'homme qu'on attaquait, et il hésitait sur ce qu'il devait faire, quand Andrès s'élança au galop dans la direction des rumeurs qu'il entendait, tandis que Luz restait immobile et pâle comme une statue de marbre. Berrendo, jaloux de se distinguer à son tour sous les yeux de sa maîtresse, allait suivre Andrès, quand les cris de la vieille le retinrent.

« *Maria santissima !* s'écria-t-elle, allez-vous nous laisser seules ? »

Berrendo resta, tandis que l'étranger continuait à appeler à l'aide d'une voix que ses agresseurs s'efforçaient d'éteindre. Andrès n'en pressa que plus vivement son cheval, dont heureusement, sur ce terrain sablonneux, on ne pouvait entendre la marche rapide. Ce fut sans être aperçu qu'il put distinguer trois dragons penchés sur un homme terrassé qu'ils bâillonnaient et entouraient de liens. Il tomba à l'improviste sur eux. Il était déjà trop tard quand ils essayèrent de se mettre sur la défensive. C'étaient trois dragons espagnols, et cette maison suffisait à Andrès pour ne pas se demander s'ils avaient tort ou raison : il ne vit que des ennemis et un pauvre diable succombant sous le nombre, et de deux coups de ses pistolets il jeta bas deux des agresseurs, quitte à s'expliquer ensuite avec le troisième ; mais, soit que l'Espagnol eût la conscience de soutenir une mauvaise cause, soit qu'il fût naturellement ennemi de toute explication, celui-ci s'élança éperdu sur son cheval et joua si vigoureusement de l'épée, qu'en une minute il fut hors de vue.

Andrès, resté maître du terrain, s'empressa de dégager l'étranger des liens qui l'enchevêtraient ; son cheval gisait sur le sable percé d'un coup de rapière, comme un taureau dans le cirque après le coup d'épée du matador. Saisissant la monture de l'un des dragons, Andrès la remit à l'étranger, qui l'enfourcha lestement. Quand ils revinrent tous deux, Luz murmurait une fervente prière d'actions de grâces. Malgré ses souhaits de vengeance, le muletier tremblait de les avoir vus réalisés, et telle était encore à cette

époque la terreur que le nom espagnol inspirait à la plupart des créoles, que les conducteurs de mules ne concevaient pas qu'on eût osé s'attaquer à des soldats du vice-roi. Le chef de la caravane supplia donc les voyageurs, les mains jointes, de s'éloigner au plus vite, de peur qu'on ne l'accusât de complicité avec eux. L'arriero ne pouvait donner aucun des renseignements attendus de lui, et Andrès n'eut pas de peine à accéder à la prière de ce poltron, presque disposé à témoigner contre lui plutôt qu'à le remercier de l'avoir vengé. Il poussa son cheval en avant, et fut bientôt suivi par ses compagnons, auxquels s'était joint l'étranger. Ce voyageur était Anglais et s'appelait Robinson « Merci ! dit-il à Andrès ; vous avez rendu à la cause de l'indépendance de votre pays et au général Teran un service plus important que vous ne pouvez l'imaginer. »

Après ce remerciement formulé en termes mystérieux, l'étranger se renferma dans un impertubable silence. Quelques lieues plus loin, la cavalcade allait, aux clartés de la lune, apercevoir enfin les maisons de Tehuacan, lorsque le chercheur de traces montra du doigt à ses compagnons un spectacle qui fit passer dans leurs veines un frisson de terreur.

Dans un champ voisin de la route, au milieu d'un tapis épais d'*alfalfa* sur lequel la lune projetait l'ombre de quelques oliviers au pâle feuillage, un homme courbé sur le sol fauchait silencieusement ou paraissait faucher la luzerne du champ. Un feutre grisâtre, aux bords retroussés, orné d'une longue, plume, cachait les traits de son visage ; une chemise à manches bouffantes, un court pantalon serré aux hanches, faisaient ressembler le faucheur aux vieux portraits du temps de la conquête qu'a laissés le peintre espagnol Murillo. La luzerne cachait ses pieds, et on ne pouvait voir si, comme les personnages de ces portraits, il était chaussé de brodequins de cuir de Cordoue. Tous les voyageurs étaient trop émus, d'ailleurs, pour observer à l'aise cette singulière apparition du faucheur de nuit. La lune faisait reluire entre ses mains les deux lames des grands ciseaux qui s'ouvraient et se refermaient sans bruit ; puis, quand une jonchée de luzerne tombait à ses pieds, l'homme semblait fouiller dans sa poche, et de sa main ouverte il décrivait dans le vide de l'air un mystérieux demi-cercle autour de lui ; bientôt après il reprenait ses ciseaux, et l'*alfalfa*, fauchée de nouveau, couvrait la terre à ses pieds.

Le chercheur de traces sembla un moment, aux rayons de la lune, pâlir sous le masque bronzé de son visage ; mais sa narine dilatée et le feu de son œil indiquaient que, si la peur s'emparait de lui, ce n'était pas du moins au

détriment de son infatigable sagacité : ce moment d'apparente hésitation, il l'employait à deviner la nature du faucheur nocturne et la cause qui le faisait agir.

« Jésus ! c'est le faucheur de nuit ! dit la vieille à voix basse.

— Oh ! » dit l'Anglais, qui ne comprenait pas le sens de ces paroles.

Le chercheur de traces secoua la tête et ne répondit rien ; seulement, en faisant signe à ses compagnons de rester immobiles, il se glissa sans bruit de sa selle à ferre et jeta la bride de son cheval à Berrendo.

« Qu'allez-vous faire ? lui demanda Luz effrayée.

— Chut ! » reprit-il en lui lançant un coup d'œil qui prouvait que la vue même d'un être surnaturel ne l'effrayait pas ; et il se courba le long des buissons du chemin, jusqu'au moment où il se trouva en ligne parallèle avec le faucheur. Le chemin était creux, et les deux plates-formes qui le bordaient de chaque côté étaient précisément à la hauteur de la tête des voyageurs. De cette manière, ils pouvaient voir à peu près tout ce qui se passait sur les talus sans qu'on les aperçût eux-mêmes, en y mettant quelque précaution.

Pendant le temps qu'Andrès s'arrêtait derrière les buissons et les considérait de cet œil à la pénétration duquel rien ne semblait devoir échapper, le faucheur interrompait de nouveau son œuvre pour étendre encore la main au-dessus de l'herbe qu'il abattait. Alors on put l'entendre fredonner à voix basse un sourd et mystérieux refrain dont les paroles étaient inintelligibles, évidemment quelque chanson de l'autre monde. Tout à coup Andrès disparut ; en même temps l'ombre et le tronc d'un olivier rendaient le faucheur invisible. La lune n'éclairait plus que le champ d'*alfalfa*, désert et presque entièrement fauché.

L'Anglais, qui n'était pas au courant de la légende, attendait impassible le retour d'Andrès, quand celui-ci revint d'un pas grave et mesuré reprendre la bride de son cheval.

« J'ai eu tort de ne pas emporter ma carabine avec moi ; je saurais à présent du moins à quoi m'en tenir, dit-il.

— A quoi servent les balles contre les fantômes ? reprit Berrendo à voix basse. N'avez-vous pas vu comment celui-ci a disparu, malgré toutes vos précautions et votre habileté ?

— Ah ! si j'avais le temps, je saurais bien, fût-ce un esprit de l'air, le suivre à la piste ; mais s'arrêter ici serait s'exposer à faire naufrage au port,

car tout à l'heure nous allons voir la lune briller sur les clochers de Tehuacan. »

Andrès remonta sur son cheval, et les voyageurs reprirent leur route d'un pas assez vif pour regagner les moments perdus. Le rastreador gardait le silence et semblait profondément absorbé.

« Vous ne croyez donc pas au faucheur de nuit ? reprit Luz en interrompant ses méditations.

— C'est un faucheur de chair et d'os comme nous ; les chevaux n'ont montré nul effroi en l'apercevant, comme font, dit-on, les animaux à l'aspect d'un habitant d'un monde différent du nôtre. Mais que faisait-il là ?

— Il fauchait, pardieu ! reprit Berrendo ; il accomplissait son éternelle expiation. N'avez-vous pas remarqué ce chapeau avec cette plume à la mode espagnole d'il y a trois cents ans ?

— C'est un rôle joué, vous dis-je, et, quand on joue un rôle quelconque, on cherche toujours à en prendre le costume ; mais pourquoi cette comédie ? Voilà ce que je me demande. Un vrai faucheur indien n'eût pas pris ce chapeau à plumes, quand même il eût choisi cette heure de la nuit ; celui-ci a donc intérêt à tromper ou à effrayer quelqu'un, » continuait Andrès ; puis, se révoltant avec l'orgueilleuse conscience de sa pénétration contre un obstacle en apparence insurmontable : « Je saurai, s'écria-t-il. ce que faisait cet homme ou ce fantôme ! Vous serez d'ici à une heure en sûreté à Tehuacan ; j'y serai deux heures après vous. »

Et, sourd aux remontrances des deux femmes et de Berrendo, qui continuaient à voir une apparition surnaturelle dans le faucheur de nuit, Andrès rebroussa chemin au galop, et ne tarda pas à disparaître pour la seconde fois, comme ces chevaliers errants qui, fiers de prouver leur courage indomptable aux yeux de leur maîtresse, se lançaient sans hésiter dans les plus terribles aventures.

Déjà Berrendo, l'Anglais Robinson et les deux femmes n'étaient plus qu'à une courte distance de Tehuacan ; ils allaient désormais se trouver en sûreté, quand une troupe d'une vingtaine de cavaliers qui sortaient de la ville leur barra le chemin. Le jour allait paraître, et les filets que chaque cavalier portait avec lui indiquaient qu'ils se mettaient en route pour les remplir de fourrage. Telle était en effet leur mission. Le chef du détachement interrogea les voyageurs. Le cheval du dragon espagnol que montait encore l'Anglais confirma aux yeux de l'officier l'exactitude des renseignements ; que lui donna Berrendo en réponse à ses questions.

Après cette rencontre, la petite caravane ne fut pas longtemps à gagner les premières maisons de Tehuacan, où je la laisserai un instant pour dire qui était le voyageur anglais et le suivre chez le général Teran. William Robinson était propriétaire d'un chargement considérable d'armes à bord d'une goëlette ancrée en deçà de la barre de Goazacoalcos. Décidé à conclure un marché pour le précieux chargement de son navire avec le premier acheteur qu'il rencontrerait, royaliste ou insurgé, l'Anglais était tombé entre les mains d'un commandant espagnol qui avait prêté l'oreille aux propositions d'un arrangement, d'abord au comptant, puis à crédit. Ce commandant enfin avait imaginé une conclusion plus avantageuse encore pour lui : il avait projeté de prendre le chargement d'armes sans le payer. La première clause du marché souriait beaucoup à l'Anglais ; la seconde lui avait causé quelque inquiétude, et enfin il s'était récrié de toutes ses forces contre la troisième. Comme il s'écoulera encore un temps infini avant que la raison du plus fort cesse d'être la meilleure, l'Espagnol avait péremptoirement signifié à l'Anglais qu'il ne recouvrerait sa liberté qu'en lui faisant, par acte authentique, abandon complet de son chargement. Après lui avoir fait observer qu'il était encore bien heureux de conserver la goëlette qui le portait, le commandant du fort de Villegas avait emprisonné le malencontreux négociant. Celui-ci, dégoûté des royalistes, avait songé à Teran et corrompu ses gardiens, puis plutôt les drôles avaient eu l'air de se laisser corrompre : car, après avoir feint de s'éloigner du fort, comme la somme stipulée pour l'évasion du prisonnier leur avait été payée comptant, ils avaient voulu de nouveau ramener l'Anglais en prison, et ils y auraient réussi sans l'heureuse intervention d'Andrès.

Malgré l'élévation récente de sa fortune, le général Teran n'en était pas moins accessible presque à toute heure de nuit comme de jour. L'Anglais ne prit que le temps de loger son cheval à la posada, de manger un morceau, et, au moment où le clairon sonnait la diane, il se présentait aux portes du palais. Il ne tarda pas à y être introduit, et il se trouva en face d'un jeune homme dont le visage trahissait à la fois la distinction, l'affabilité et la plus vive intelligence. C'était le général indépendant don Manuel de Mier y Teran ; il était assis devant une table chargée de papiers et de cartes géographiques, car le travail de la journée était déjà commencé. Le chef insurgé était alors en fonds, et il accueillit avec joie la proposition de Robinson, qui offrait de lui céder son précieux chargement d'armes. Comme il était, séance tenante, occupé à discuter avec le négociant les

clauses de son marché, un grand bruit se fit entendre sur la place, où les premiers rayons du soleil éclairaient deux régiments campés là faute de caserne. Le général s'approcha de la fenêtre pour voir quelle pouvait être la cause de cette rumeur.

« Ah ! dit-il, ce sont nos fourrageurs qui reviennent plus abondamment chargés encore qu'hier ; mais que leur veut cet homme ? »

— Cet homme, Excellence, lui dit l'Anglais, est Andrès Tapia, le chercheur de traces. C'est lui qui m'a vaillamment arraché aux mains des Espagnols, et si, grâce aux armes que je vous fournirai, votre cause finit par triompher, c'est à cet homme que Votre Excellence le devra. »

Andrès gesticulait et parlait avec feu, et des rires répondaient à ses paroles.

« S'il plaisait à Votre Excellence de l'écouler, s'écria Robinson, je suis convaincu qu'elle serait de son avis.

— *A ver* (voyons), » dit le général en donnant l'ordre de lui amener Andrès.

Celui-ci, s'adressant à Teran :

« Plairait-il à *Vueza Ezencia*, dit-il, d'ordonner qu'on brûle au plus vite tout le fourrage que ces soldats viennent d'apporter ? »

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que nos ennemis se servent de toute espèce d'armes contre nous, et qu'on a profité d'un préjugé accrédité dans toute notre province pour empoisonner des fourrages que l'on dit coupés par le faucheur de nuit, et dont on ne suspecte pas la qualité. Ces fourrages nous coûteront, c'est moi qui le soutiens, les chevaux de tout un régiment. »

Andrès paraissait sûr de son fait. Le général donna donc l'ordre de séquestrer provisoirement les fourrages, assez rares pour n'être pas sacrifiés légèrement, jusqu'à ce qu'on les eût fait goûter par un cheval de rebut ; ce qui fut exécuté.

« Ainsi, dit Berrendo à Andrès quand ils se retrouvèrent seuls, ce faucheur de nuit....

— N'était qu'un drôle qui jouait le rôle qu'on lui avait tracé, niais qui n'était pas de force à lutter contre moi.

— Il vous a confessé que ce fourrage était empoisonné ?

— Il ne m'en a pas dit un mot ; nous n'avons causé que du beau temps et des dernières pluies, répondit Andrès en achevant de débrider son cheval.

— Et cela vous a suffi ?

— Parbleu ! j'ai deviné la pensée de bien des gens en moins de mots qu'il ne m'en a dit. J'avais pu l'observer quelque temps sans qu'il me vît, et, quand je l'ai accosté, je savais déjà presque à quoi m'en tenir. « L'ami, lui ai-je dit, je suis envoyé en courrier extraordinaire au commandant dû fort de Villegas pour un message de vie pu de mort ; mon cheval est rendu de fatigue, et une botte de cette luzerne que vous me laisserez prendre lui rendra les forces sans lesquelles il ne pourrait arriver cette nuit ; autrement le fort sera pris. Je prévoyais la réponse : le faucheur me dit que mon cheval arriverait encore plus vite s'il mangeait ailleurs, parce que... parce que la luzerne était verte et humide de la rosée de la nuit. C'est bien, répondis-je ; j'emporte le chapeau d'un sot. » En disant ces mots, je lui arrachai son chapeau de mascarade, et il n'était pas revenu de sa stupéfaction, que déjà je galopais pour vous rejoindre et vous convaincre que le faucheur de nuit n'est qu'un homme payé pour empoisonner les champs d'alfalfa dans le voisinage, des postes insurgés. D'ici à une demi-heure, nous irons voir en quel état se trouve le cheval qui a mangé sa ration de luzerne.

L'événement confirma de tout point l'assertion du chercheur de traces. Le pauvre animal ne tarda pas à expirer dans les convulsions du poison, et un immense brasier consuma bientôt sur la place la dernière parcelle du fourrage qui, sans l'intervention d'Andrès, eût été si fatal à la cavalerie de Teran.

IV. Le Playa-Vicente.

En arrivant, après mille dangers, à Tehuacan, Andrès et Berrendo s'étaient vainement flattés de continuer en paix la lutte courtoise dont Luz devait être le prix. Moins de huit jours après leur arrivée à Tehuacan, nous les retrouvons chevauchant tous deux, seuls cette fois, à une soixantaine de lieues de là, sur les limites de l'État de Oajaca et de celui de Vera-Gruz.

La saison des pluies avait commencé, et le pays qu'ils traversaient offrait l'aspect le plus triste et le plus étrange. Du cerro Rabon, l'un des points les plus élevés de la Sierra-Madre, coulent une quantité considérable de cours d'eau qui ne tardent pas à se réunir en une niasse bientôt divisée elle même en douze fleuves distincts ; le rio de Playa-Vicente occupe un des premiers rangs de ce magnifique faisceau de fleuves. Le lit de ces cours d'eau était devenu trop étroit pour les contenir, et leurs flots débordés avaient

transformé le pays en un lac immense aux eaux troubles, au-dessus duquel surgissaient, comme des navires à l'ancre, les clochers des haciendas inondées.

Au milieu d'étroites bandes de terrains noyés, semblables à des chaussées ménagées sur ce grand lac, les chevaux des deux aventuriers n'avançaient qu'avec peine et enfonçaient dans la fange jusqu'au poitrail. A une demi-lieue plus loin, derrière eux, un corps d'armée de quatre cents hommes environ suivait la trace des deux guides : c'était l'expédition commandée par le général Teran en personne pour gagner le Playa-Vicente, puis la barre du fleuve de Goazacoalcos, et prendre livraison du chargement d'armes dont le général avait traité avec Robinson. Les deux batteurs d'estrade, Andrès surtout, laissaient percer sur leur physionomie un air d'abattement mélancolique que justifiaient l'aspect des lieux et les circonstances désastreuses au milieu desquelles ils se trouvaient.

« Plaise à Dieu que mes prévisions ne se réalisent pas, dit Andrès en jetant un regard découragé sur la campagne ravagée par les eaux, et qu'il n'en soit pas de nous comme du cheval de l'Espagnol, qui, pour avoir été trop vivement poussé par son cavalier, ne put arriver au but de son voyage !

— Je le crains aussi, reprit non moins tristement Berrendo.

— Je suis en pays inconnu, continua le chercheur de traces ; je l'ai vainement représenté au général, et cependant, si je me trompais de route, si je laissais quelque ennemi à côté de nous sans déjouer ses tentatives, c'est un déshonneur auquel je ne survivrais pas, Si du moins il avait voulu différer son expédition jusqu'après la saison des pluies !

— C'est de votre faute s'il nous a pris pour guides malgré nous, répliqua Berrendo ; si nous n'étions pas partis la nuit où nous voulions rester dans la cabane de l'Indien, de peur de rencontrer le faucheur de nuit, vous n'auriez pas rendu au général l'éminent service de sauver une partie de sa cavalerie ; vous ne lui auriez pas rendu le service plus important encore d'empêcher une cargaison d'armes de tomber au pouvoir de l'Espagne. Alors Son Excellence ne se fût pas engouée de votre sagacité ainsi que de votre courage ; partant nous aurions évité.... Mais à ce propos, continua Berrendo, comme si une idée subite venait de le frapper, j'ai certainement quelque mérite aussi ; cependant, comme je n'ai pas été assez heureux pour rendre à Son Excellence le moindre service, pourquoi donc a-t-elle daigné me faire savoir que, s'il me plaisait de vous accompagner, j'étais libre de le faire, et que, si cela me déplaisait, je n'étais pas libre de rester à Tehuacan ?

— Ami, repartit gravement le chercheur de traces, votre loyauté se fût effarouchée d'un combat à armes inégales ; rester seul à Tehuacan vous eût fait auprès de la divine Luz la partie trop belle. J'ai voulu égaliser les chances, et c'est grâce à ma sollicitation pressante que vous avez été contraint de m'accompagner dans cette expédition en qualité de second guide.

— Il y a entre nous une merveilleuse sympathie, reprit non moins gravement Berrendo. Sachez que, si je n'eusse pas porté jusqu'aux nues devant le général votre incomparable mérite comme guide, il est plus que probable qu'à l'heure qu'il est vous seriez encore à Tehuacan. »

Après cet échange de confidences, les deux rivaux gardèrent le silence ; mais leurs regards s'étaient croisés et venaient de se lancer un sauvage défi. Ils étaient encore sous l'impression de leurs mutuels aveux, quand ils arrivèrent à un point où la route allait en pente et se dirigeait vers une plaine ou, pour mieux dire, vers un lac fangeux formé par l'inondation. Ce lac emprisonnait une ville tout entière. Le spectacle était bizarre, et, de l'éminence où ils étaient parvenus, les deux guides n'en perdirent, aucun détail.

« C'est singulier, dit Berrendo, j'aurais supposé la ville livrée à la consternation la plus profonde.

— Au contraire, reprit Andrès, la saison des inondations est dans ce pays la saison des fêtes et des plaisirs. »

Une multitude de barques, de canots, de pirogues, fendait en tous sens la surface jaunâtre des eaux. Les cloches des églises sonnaient comme d'habitude, et, à travers leurs portes ouvertes, au milieu de la nef inondée, on apercevait les pirogues entrer, s'arrêter. Par l'une des issues glissait sans bruit un canot, pavoisé de noir, qui conduisait un mort à la dernière demeure ; sur une pirogue aussi pavoisée, mais de flammes et de pavillons de fête, de jeunes filles, la tête couronnée de fleurs, conduisaient en chantant une mariée à l'autel. Du haut des terrasses, où le vent agitait des hamacs suspendus, les habitants restés chez eux échangeaient de joyeux saluts avec ceux dont les embarcations volaient sur les eaux du lac ; d'autres, assis à leurs fenêtres, les jambes pendantes au dehors, pêchaient dans la cour et dans les appartements des rez-de-chaussée les poissons qui venaient chercher dans les eaux dormantes un refuge contre les courants impétueux des fleuves débordés. Parfois, au milieu de la bruyante mêlée des canots, apparaissaient les ramures d'un cerf à la nage que les eaux avaient chassé

de son fourré ; des sangliers effarés fuyaient aussi leurs bauges envahies et levaient leur groin au-dessus des eaux, comme les marsouins qu'on voit fendre la surface de l'Océan. En un mot, les habitudes de la nature semblaient extrêmement bouleversées.

Les deux guides durent faire un long détour pour éviter cette plaine noyée ; heureusement Andrès put obtenir de quelques Indiens, qui glissaient à l'aide de larges patins de bois sur ces terrains fangeux, quelques vagues renseignements sur le chemin à suivre pour gagner le Playa-Vicente. Il était néanmoins fort difficile de marcher à coup sûr et même d'avancer sur ces terrains noyés : les routes, les sentiers, tout était confondu. Andrès lui-même, comme le limier dont la rosée ou l'extrême sécheresse paralyse l'odorat, ne savait quelle direction suivre. Il en était de même de la colonne de cavalerie qui se traînait péniblement sur les pas des guides. Ceux qui marchaient en tête trouvaient encore sous les pieds de leurs chevaux un terrain assez solide ; mais le sol, pétri, labouré par eux, n'offrait plus à ceux qui venaient ensuite que des mares fangeuses où le cheval et le cavalier se traîlaient péniblement et souvent restaient embourbés. D'après les renseignements que le chercheur, de traces avait recueillis, on devait prendre la direction de l'est ; mais des marais impraticables empêchaient de suivre la direction indiquée : il fallut presque rebrousser chemin, et les hommes se décourageaient. Berrendo chevauchait en silence à côté du chercheur de traces, qui s'avavançait sombre et résigné, prêtant l'oreille au sourd et imposant murmure des eaux lointaines, dont un rideau d'arbres cachait la vue.

« Nous sommes près d'un fleuve, dit-il, c'est un fait évident pour un enfant même ; mais quel est ce fleuve ? c'est ce qu'il faut aller reconnaître tous deux. Venez avec moi, j'ai besoin de votre aide, car on dirait que Dieu m'a tout à coup retiré cette sagacité dont j'étais peut-être trop orgueilleux. »

Les deux guides atteignirent bientôt le lit du fleuve annoncé ; mais le détour qu'il avait fallu faire ne leur permettait pas de décider si ce fleuve était : le Playa-Vicente ou le Rio-Blanco. Berrendo prétendait que ce devait être le premier ; Andrès soutenait que c'était le second. Que ce fût l'un ou l'autre, il était urgent de chercher un passage. Le fleuve coulait profondément encaissé dans un lit de rochers si élevés, que ses eaux paraissaient noires et ténébreuses en dépit du soleil ; c'était comme un canal dont les berges, séparées par une distance de quarante pieds environ, formaient, de chaque côté, de gigantesques murailles à pic. Les bords du

fleuve étaient envahis par une végétation puissante et semblaient complètement déserts. Des arbres majestueux poussaient de distance en distance sur la terre qui couvrait le roc ; cachés sous leur vert feuillage, ou balancés sur des lianes que le vent agitait, des milliers d'oiseaux mêlaient leurs chants à la voix mugissante du fleuve, et les bois voisins renvoyaient d'harmonieux échos avec la senteur arrière des lauriers-roses.

Vous voyez, dit Andrès, que ce fleuve ne peut être le Playa-Vicente, car rien ici ne révèle la présence de l'homme.

— Eh tout cas, répondit Berrendo, avant de pousser une reconnaissance plus loin, il sera prudent de nous faire soutenir par quelques hommes de ma compagnie que je vais aller chercher.

— Allez, et pendant ce temps je ne mettrai en quête d'un passage, » répondit Andrès.

Berrendo fût quelque temps à revenir à l'endroit où il avait laissé son compagnon. Il avait amené avec lui six cavaliers des moins fatigués et six pionniers armés de leurs haches. Le chercheur de traces n'était plus là ; mais Berrendo entendit sa voix à quelque distance et l'eut bientôt rejoint : c'était à un endroit où les rochers des rives s'avançaient au-dessus du fleuve de manière à se rapprocher, non par la base, mais par le sommet, d'une vingtaine de pieds. Les Jarochois et les Indiens avaient jeté, d'une rive à l'autre, un pont de bois comme on en trouve souvent au Mexique. Les lianes qui pendaient aux arbres servaient d'étrier à des planches liées bout à bout avec des lanières de peau, et formaient au-dessus du fleuve un pont sur lequel deux hommes pouvaient à peine marcher de front, un pont mobile comme les lianes qui le suspendaient, mais d'une solidité à supporter le passage d'une artillerie de léger calibre ; le corps d'expédition en avait déjà traversé de semblables sans accident.

C'est bien, Andrès, dit Berrendo ; mais pour aujourd'hui, nos hommes n'iront pas plus loin ; leurs chevaux sont aussi harassés qu'eux, et je viens d'apprendre que le général a réuni un conseil de guerre pour examiner s'il était prudent de s'engager plus loin, sur vos traces, dans ce labyrinthe de forêts et de terrains noyés.

— Le général n'a donc plus confiance en moi ? s'écria Andrès avec vivacité.

— Je ne dis pas cela ; mais on prétend que votre sagacité est en défaut, puisque vous soutenez que ce fleuve n'est pas le Playa-Vicente. Quant à votre loyauté, personne ne la met en doute.

— On a raison, reprit le chercheur de traces d'un ton sombre, car je saurais mourir au besoin pour qu'on n'en pût douter. »

Laissant les douze hommes d'escorte les attendre près du pont, le chercheur de traces et Berrendo le traversèrent pour aller reconnaître les lieux. Les troupes en effet étaient si découragées, si fatiguées d'une marche au milieu de terrains fangeux, qu'une attaque subite aurait été la perte de l'expédition. Du côté opposé du fleuve, c'était le même silence, la même solitude que sur l'autre rive. Pendant plus d'une heure, les deux guides battirent les bois, les plaines et les clairières ; les seules traces qu'ils purent y trouver furent celles des ânes que les Indiens amènent avec eux pour charger le bois mort qu'ils vendent dans les villages, et les seuls êtres vivants qu'ils rencontrèrent dans cette solitude furent précisément un Indien et sa femme, qui poussaient devant eux une demi-douzaine de bêtes chargées des branchages qu'ils avaient ramassés.

« Holà ! José ¹⁴, cria Berrendo à l'Indien, est-il vrai que le fleuve qui coule près d'ici est le Rio-Blanco ? »

L'Indien sourit comme un homme qui voit le piège qu'on veut lui tendre, et ne répondit rien.

« Me répondras-tu, animal sans raison ?

— Votre Seigneurie sait bien, répliqua enfin l'Indien, que le Rio-Blanco est à plus de six lieues d'ici, et que cette rivière est le Playa-Vicente. »

Andrès sembla frappé au cœur. Pour la première fois de sa vie, l'infailible chercheur de traces venait de se tromper ; mais il accueillit la preuve de son erreur avec le même silence sombre et résigné qu'il avait à peine rompu depuis le moment où Berrendo lui avait dit qu'on avait perdu confiance dans son habileté.

« Retournons au camp, dit-il ; j'ai hâte de prier le général de chercher un guide plus heureux ou plus habile que moi.

— Il n'en trouvera pas un plus loyal ! s'écria Berrendo.

— C'est possible ; mais la loyauté ne doit pas être la seule vertu d'un guide. Heureusement du moins que l'erreur que j'ai commise n'a pu laisser sur mes intentions le plus léger nuage, car le danger est loin de nous. »

En ce moment même, l'événement vint encore une fois démentir Andrès, et le bruit d'une fusillade frappa les oreilles des deux guides ; le chercheur de traces pâlit, et, comme Berrendo allait s'élancer dans la direction des coups de fusil, il saisit fortement son bras pour empêcher que le moindre craquement du sol sous ses pas ne mît en défaut la sûreté de son ouïe.

« C'est au pont de lianes qu'on se bat ! s'écria-t-il. Berrendo, vous me sauverez du reproche de trahison, je vous en supplie au nom de votre mère. »

Puis Andrès arma sa carabine, et se mit à courir à toutes jambes avec tant de vélocité, que Berrendo avait peine à le suivre. Il leur fallut quelques minutes de cette course rapide pour gagner l'endroit où l'engagement avait lieu. Par une heureuse inspiration, les douze hommes qu'ils avaient laissés à la garde du pont l'avaient traversé, et ils soutenaient à quelque distance de là, sur la rive opposée, un combat inégal contre une vingtaine d'éclaireurs de l'avant-garde du commandant espagnol Topete. Plus tard on apprit que ce commandant marchait avec sept cents hommes pour surprendre l'expédition : plusieurs cadavres jonchaient déjà le sol, et les soldats mexicains battaient en retraite vers le pont, lorsque les deux guides purent, en suivant de près le bord de l'eau, se glisser parmi eux. Encouragés par leur présence, les hommes tinrent bon sans reculer ; mais tout à coup ils virent s'avancer à peu de distance la tête d'une nombreuse colonne espagnole.

« C'est ici que nous devons mourir, dit aussitôt Andrès à Berrendo, pour moi du moins. Si le pont est forcé, c'en est fait de Teran et de mon honneur ; ordonnez la retraite. »

Berrendo fit ce que désirait le chercheur de traces, sans se rendre compte de son intention.

« Au pont, au pont ! » s'écria-t-il.

Les hommes obéirent, et tous se trouvèrent bientôt sur le pont mobile à la suite les uns des autres, présentant le rempart de leurs corps pour arrêter l'ennemi.

Un petit nombre d'Espagnols seulement avaient pu parvenir à s'établir à la tête du pont, qui tremblait sous la lutte. Andrès saisit alors la hache de l'un des soldats, et Berrendo vit, mais trop tard pour pouvoir s'y opposer, quelle était l'intention d'Andrès en disant que c'était là qu'ils devaient mourir. Au lieu de se servir de sa hache pour frapper les assaillants, il attaquait avec fureur les lianes qui soutenaient le plancher du pont. Heureusement l'élasticité de ces lianes tordues faisait rebondir la hache, dont le tranchant ne pouvait les entamer. Berrendo voulut s'opposer aux efforts du chercheur de traces ; mais il fut au même instant obligé de disputer sa vie à un soldat espagnol, et ne put songer qu'à sa défense personnelle. Libre de ses mouvements, Andrès attaqua le pont d'un autre

côté. Sa hache tranchait les courroies de cuir qui liaient bout à bout le plancher mobile, et Berrendo sentit que le pont allait manquer sous ses pas. Il venait, dans un effort désespéré, de se débarrasser de son antagoniste, et il cria à Andrès de ne pas le sacrifier avec lui : il n'était plus temps. Un dernier coup de hache venait de trancher le dernier lien qui tenait les planches réunies. Une trappe s'ouvrit aussitôt, par laquelle amis et ennemis tombèrent d'une hauteur de trente pieds dans les eaux ténébreuses du Playa-Vicente. Berrendo seul garda assez de sang-froid pour saisir fortement une des lianes qui flottaient au-dessus du fleuve et s'y retenir. Suspendu entre l'eau et le ciel, sans espoir de secours, il passa ainsi quelques secondes dans une terrible angoisse ; puis, frappé d'une balle qu'on lui lança de l'autre bord et qui lui brisa l'épaule, Berrendo lâcha la liane à laquelle il était accroché. Quand, tout blessé qu'il était, il revint à la surface du fleuve, au fond duquel il avait plongé, il essaya de distinguer ce qui se passait autour de lui. Tout était silencieux et morne ; les eaux, assombries par la voûte des rochers, coulaient tranquillement le long des berges à pic, qui ne lui offraient aucune surface pour y prendre pied. Il nagea néanmoins, en suivant le fil de l'eau, jusqu'au moment où, désormais incapable de lutter pour conserver sa vie, il se sentit englouti de nouveau dans le fleuve. Le sentiment de sa conservation ne l'abandonna cependant pas complètement, et il ne tarda pas à s'apercevoir que ses derniers et instinctifs efforts venaient de le faire aborder sur une des rives. Alors il perdit complètement connaissance.

Des heures entières s'écoulèrent sans que Berrendo reprît ses sens. Avec le déclin du jour, des voix jusqu'alors muettes commencèrent à s'élever dans les bois d'alentour ; les bruits du soir succédaient au silence des heures brûlantes du jour, et le cœur de Berrendo recommençait à battre en même temps que ces déserts inanimés recommençaient à vivre. Enfin, au crépuscule, l'aventurier rouvrit les yeux, et la sensation d'une cuisante douleur lui apprit qu'il vivait encore. Il s'aperçut alors qu'il était couché sur une plage sablonneuse qui se déroulait comme un mince ruban le long de la base des rochers. A peu de distance de lui, deux cadavres étaient échoués sur le sable. Tout à coup un de ces corps, qui semblaient inertes, fit un mouvement et poussa un cri déchirant, horrible, qui fut répété par mille échos. Berrendo crut reconnaître la voix du chercheur de traces.

« Est-ce vous, Andrès ? s'écria-t-il pendant que ce cri retentissait encore au fond de son cœur.

— Ah ! c'est vous, Luciano. Dieu soit béni ! reprit Andrès ; venez, que je sente votre main. »

Berrendo s'approcha comme il put, tandis que Tes bras d'Andrès s'étendaient comme s'il eût cherché à étreindre quelque objet invisible.

« Ne me voyez-vous donc pas ? » s'écria Berrendo.

Et, avant qu'Andrès eût pu lui répondre, il remarqua qu'une blessure sanglante s'ouvrait à la place de l'œil unique du chercheur de traces : le malheureux était complètement aveugle.

« Je ne verrai plus la lumière du jour, ni Luz qui m'aimait, ni rien de ce qu'a créé la main de Dieu, reprit Andrès d'une, voix brisée par la douleur ; mais heureusement, ajouta-t-il, Dieu vous a envoyé vers moi. »

D'étranges idées commençaient à traverser le cerveau de Berrendo. Le nom de Luz, prononcé par Andrès, venait de lui rappeler à la fois sa belle maîtresse et son rival, et il y avait au fond de son cœur un mélange de joie, de compassion et d'horreur.

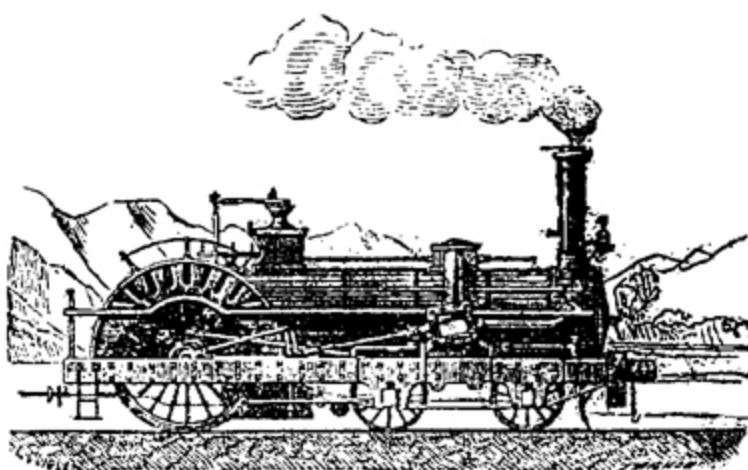
« Je vous ramènerai au camp ; dit-il ; les soins ne vous manqueront pas, et peut-être tout espoir n'est-il pas perdu. »

Le malheureux Andrès tourna vers Berrendo son visage défiguré par la pointe du poignard. « Oh ! Luciano, s'écria-t-il, ce n'est pas pour me ramener au camp que j'ai compté sur vous. Je compte sur votre poignard pour me délivrer du poids de la vie. Tuez-moi, Luciano, tuez-moi, par pitié !

— Jamais ! jamais ! » reprit Berrendo ; mais Andrès renouvela ses instances d'une voix plus suppliante, et Berrendo sentit que la lutte contre cette suprême volonté d'un mourant devenait impossible : au moment même où il se refusait encore par la parole à exaucer les prières du chercheur de traces, son bras portait convulsivement deux coups de poignard dans le cœur d'Andrès. Celui-ci expira sans prononcer un seul mot, mais en remerciant Berrendo par un dernier sourire.

Le lendemain, Berrendo put regagner le camp du général Teran, et il suivit les débris du corps d'expédition dans leur mouvement de retraite vers Tehuacan. Arrivé dans cette ville, il n'eut rien de plus pressé que d'apprendre à Luz la mort d'Andrès ; il osa même se vanter de l'horrible service qu'il lui avait rendu. Les malédictions que la jeune fille appela sur sa tête, les larmes amères qu'elle versa, lui apprirent ce qu'il aurait dû deviner plus tôt : que Luz ne l'avait jamais aimé. « Sacrifiez-vous donc pour vos amis ! se dit Berrendo en quittant Tehuacan. Il ne me reste plus qu'à me faire moine dans quelque couvent. »

Berrendo toutefois né donna pas suite à cette pieuse résolution, et, au lieu d'entrer au couvent, il se mil au service du terrible Gomez *el Capador*. Il prit part aux principales expéditions de ce chef impitoyable, dont il était le digne soldat, et quand la paix succéda aux luttes contre l'Espagne, échangeant la vie du guerrillero contre celle du chasseur, il vint partager dans les bois de San-Blas les fatigues des hommes qui en parcourent incessamment les vastes solitudes.



Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

1 . Parmi ces relations, les plus curieuses sans contredit sont celles de don Carlos Maria Bustamante, *Cuadro Historico*, et du docteur Mora, *Mejico y sus revoluciones*.

2 . Parmi les cent canons qui suivirent l'armée insurrectionnelle, il y en avait qui, arrachés aux arsenaux de San-Blas, sur les bords de l'océan Pacifique, avaient franchi un espace de deux cents lieues à travers' des chemins impraticables, sans autres moyens de transport que les épaules de milliers d'hommes dont « la *sueur*, dit un historien, arrosait littéralement la terre. »

3 . C'était un corps d'infanterie qu'on appelait ainsi d'après la couleur de leur uniforme', et que le général espagnol avait composé des hommes les plus robustes de la province de San-Luis Potosi.

4 . Déjà le Nord libre boit dans une coupe tranquille le doux nectar de la liberté.

5 . Ne la tire jamais sans motif, ne la. rengaine jamais sans honneur,

6 . Un peu plus de 80 mètres.

7 . *Curena*, affût, d'où *cureno* pour désigner le soldat qui, dans la guerre de l'indépendance, a joué ce singulier rôle d'un homme transformé en affût.

8 . *Gachupines*, hommes qui portent des souliers ; c'est le nom que les Indiens donnèrent aux premiers conquérants espagnols.

9 . Espèce de jonc dont les racines donnent, par l'infusion dans l'eau, une douce et agréable odeur qui sert à parfumer le linge.

10 . Ce mot signifie une *brûlée*, un de ces incendies que les chasseurs mexicains ne craignent pas d'allumer quand ils n'ont pas d'autres moyens de saisir leur proie.

11 . Tu échapperas à mon lacet : mais à mes boules.... jamais.

12 . Espèce de mancenillier.

13 . Lumière divine des yeux qui me tiennent captif, si vous voyiez les ruines de ce cœur déchiré...

14 . Nom qu'au Mexique on donne à tout Indien.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*Scènes de la vie militaire au Mexique, par Gabriel Ferry
(Louis de Bellemare)*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57202213>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr